



UNIVERSITÀ
DEGLI STUDI
DI PADOVA

Università degli Studi di Padova
Dipartimento di Studi Linguistici e Letterari

Corso di Laurea Magistrale in
Lingue Moderne per la Comunicazione e la Cooperazione Internazionale
Classe LM-38

Tesi di Laurea

*Traduire Sara. Évadée de Daech
de Célia Mercier :
journalisme et écriture de témoignage*

Relatrice

Prof. ssa Luciana Tiziana Soliman

Laureanda

Valentina Ingegno

n° matr.1179427 / LMLCC

Anno Accademico 2019/2020

Index

Introduction	1
Chapitre I. L'écriture de témoignage et l'arrière-plan socioculturel	3
Chapitre I.1 Le contenu et l'organisation narrative	3
Chapitre I.2 Le genre du récit de témoignage.	6
Chapitre I.3 Les Yézidis : un approfondissement sur les crimes de guerre subis	10
Chapitre I.4 Une perspective féministe : « Women and War »	16
Chapitre II L'analyse Traductologique	23
Chapitre II.1 L'évaluation des traductions selon Robert Larose : le péritexte et les éléments textuels; la superstructure et la macrostructure	23
Chapitre II.2 Le schéma d'analyse traductologique : la microstructure du texte	29
Chapitre II.3 Le traducteur comme lecteur	59
Chapitre III. La Traduction	63
Conclusion	173
Bibliographie	177
Résumé en italien	181

Introduction

Si j'avais un homme de Daech en face de moi, je ne le tuerais pas d'une balle dans la tête. Je le ferais mourir d'une mort très lente, je lui ferais subir l'agonie que subit mon peuple... Ces sont les mots que le lecteur trouve au début de l'introduction du récit de témoignage *Sara - Evadée de Daech. Ils nous traitent comme des bêtes* publié en 2015 par Flammarion, écrit par une jeune femme yézidie kurde, Sara, et la journaliste française Célia Mercier. On pourrait en déduire que c'est la vengeance qui a guidé et motivé Sara à raconter son histoire de prisonnière de Daech, ou la rancœur : *Je pense souvent aux hommes de mon village. Daech aurait pu les garder prisonniers, ils n'avaient commis aucun crime.* (Mercier 2015 : 13). Mais il y a en fait beaucoup plus que ça : *Ce que les femmes yézidis subissent, il n'y a rien de pire [...]. Si vous aviez vu les femmes quand elles revenaient dans notre prison après avoir subi les viols, leur détresse, les larmes silencieuses sur leurs joues, c'était horrible...* (*Ibid.* : 14). Donc nous aimons croire, et nous en sommes convaincue, que c'était plutôt l'indignation pour ce qu'elle a subi et pour ce qu'elle a vu subir. Les vicissitudes des autres femmes yézidies et de sa famille l'ont motivée à recueillir la force et le courage nécessaires pour écrire son témoignage. C'est là que nous avons essayé de faire ressortir notamment pendant le processus de traduction de *Sara - Evadée de Daech. Ils nous traitent comme des bêtes*.

Cet ouvrage est un récit de témoignage écrit par une femme yézidie devenue prisonnière des hommes de Daech à partir de 2014, quand les hommes en noir prennent le contrôle de la ville de Mossoul dans le Kurdistan irakien dans le but de convertir tout le monde. Le récit est rédigé grâce à l'aide de la journaliste française Célia Mercier, qui écrit dans la préface : « Le récit glaçant et courageux de Sara, corroboré tout au long de ce livre par ceux d'autres victimes, met en évidence le dessein de Daech : détruire un peuple. Des voix qu'il faut entendre pour dénoncer avec elles cette barbarie insoutenable » (*ibid.* : 12). Le témoignage est courageux, sans filtres particuliers, un témoignage par lequel Sara, dont le vrai nom est modifié pour des raisons de sécurité, raconte toutes les atrocités et les injustices subies comme prisonnière : la perte des parents, des sœurs et de ses proches, la perte de liberté, mais aussi le courage et la force de s'échapper enfin par « les hommes en noirs ».

Par conséquent, le but de ce mémoire est de faire connaître le génocide du peuple yézidi, rendre le lecteur conscient des crimes de guerre commis par les hommes de Daech et dénoncer surtout l'esclavage sexuel, utilisé comme outil de guerre. Il s'agit donc de donner voix à une communauté restée lettre morte par la plupart, dénoncer les injustices et faire ressortir, également avec la traduction proposée au Chapitre 3, des témoignages importants qui racontent une réalité géographiquement lointaine, mais qui ne mérite pas d'être ignorée. L'intention est d'offrir au premier chapitre un aperçu

de la condition de la femme yézidie dans la société, de la religion en question et de ce qui a eu lieu à partir du 10 juin 2014. Il peut être lu comme un long article de presse qui cherche à raconter la vérité. Notre choix de traduire un témoignage découle du fait que nous voulions restituer une histoire vraie, courageuse ; l'histoire du peuple yézidi, qui est très peu connue, nous a paru très intéressante.

Le mémoire se compose de trois chapitres. Le premier chapitre, *L'écriture de témoignage et l'arrière-plan socioculturel*, décrit le contenu du récit de Sara et passe en revue l'histoire des personnages que le lecteur peut rencontrer pendant sa lecture. Il s'agit donc d'un chapitre où nous avons creusé le genre en question, à savoir le récit de témoignage : nous en avons souligné les caractéristiques et le but ; nous avons approfondi les crimes de guerre subis par la communauté yézidie en explorant également son culte et ses traditions ; nous avons analysé la condition des femmes yézidies afin de mieux comprendre leur réalité, leur victimisation, leur émargination après l'attaque de 2014, mais aussi leur militantisme.

Le deuxième chapitre, quant à lui, *L'évaluation de la traduction*, est une analyse de la traduction proposée au Chapitre 3. Nous avons examiné les choix de traduction plus importantes du point de vue de l'expression et du contenu, en tenant compte du schéma d'analyse traductologique proposé par Robert Larose (1989) dans son livre *Théories Contemporaines de la Traduction*. L'analyse sera utile afin de comprendre certaines notions importantes, comme par exemple la superstructure, la macrostructure et la microstructure du texte, ainsi que les éléments péri-textuels. Donc l'attention sera focalisée d'abord sur ce que l'on peut appeler l'évaluation textologique des traductions et la médiation du traducteur, en soulignant les différences entre les éléments péri-textuels et textuels. Ensuite, on explicitera en détail le schéma d'analyse traductologique complété pendant le processus de traduction. Certains choix de traduction ont du mal à s'inscrire dans les schémas d'analyse ou dans les théories traductologiques, car ils sont liés aux « mouvements pulsionnels » du traducteur à l'égard de ce que Sara voulait dénoncer et hurler aux lecteurs. C'est l'empathie qui unit le traducteur et l'auteur du texte de départ, le traducteur et le texte d'origine même. Car le traducteur est le premier lecteur du texte : C'est nous qui avons filtré et compris les événements et les émotions avant de les resituer en italien.

Chapitre I

L'écriture de témoignage et l'arrière-plan socioculturel

I.1 Le contenu et l'organisation narrative

Le témoignage de Sara, que la journaliste Célia Mercier met à l'écrit, est un témoignage courageux, franc, sans filtres, un récit où l'auteure donne la parole – et l'espérance – à Sara en la rendant narratrice. Celle-ci, dont le vrai nom est modifié pour des raisons évidentes de sécurité, confie à Célia Mercier toutes les atrocités et les injustices subies en tant que femme kurde et en tant que femme qui n'a jamais accepté l'idée de vivre comme prisonnière de Daech, mais qui a plutôt toujours combattu pour obtenir la liberté. Le but du récit est non seulement d'attirer l'attention sur les iniquités flagrantes que la famille de Sara a connues lorsque les « hommes en noir » ont pris le contrôle de la ville de Mossoul le 10 juin 2014, mais aussi de décrire les abus subis par l'entière communauté à laquelle l'héroïne – et narratrice – appartient, la communauté religieuse yézidie. Les Yézidis vivent dans la région du Sinjar, une zone limitrophe du Kurdistan irakien, depuis des milliers d'années, et professent une religion ancienne qui trouve ses racines dans la période sumérienne de la Mésopotamie¹ (Hosseini 2016 : 30) et qui compte environ 600.000 membres.

Il nous paraît opportun de décrire le contenu du récit de Sara, les sujets traités dans les différents chapitres. Nous allons conduire une réflexion sur le genre en question, à savoir le récit de témoignage. Nous allons également examiner la religion yézidie et les injustices, que cette communauté a essuyées, sans négliger la condition de la femme dans la communauté yézidie, surtout après l'attaque de Daech de 2014.

Dans la première partie du livre, Sara explique comment la vie était organisée suivant les traditions dans son village de Kocho, province de Ninive, dans le nord de l'Irak. Le livre comprend au total 21 chapitres, entrecoupés par les aventures de son frère Azad, par l'histoire de Nadir qui offre le point de vue des petits garçons capturés par Daech, par l'histoire de Myriam, une jeune femme qui subit une expérience de captivité similaire à celle de Sara, et enfin par l'histoire de Samia. Il se conclut par des annexes contenant le témoignage d'Amina Saeed, ancienne parlementaire irakienne qui raconte à quel point il fut dur d'aider les réfugiés, et celui d'une jeune femme âgée de 16 ans, Nadia, emprisonnée comme Sara. Dans la préface, l'auteure Célia Mercier nous décrit l'abri où Sara et ses proches ont survécu après l'arrivée de Daech et la fuite, la routine d'une famille détruite, dans l'attente

de nouvelles de leurs proches disparus. Les premiers chapitres servent à Sara pour contextualiser son témoignage : elle esquisse non seulement son enfance, le début de la guerre, l'arrivée des hommes en noir et la chute de la ville de Mossoul, mais aussi les coutumes, les traditions et les festivités yézidiées. Elle raconte également son premier amour, son premier contact avec l'univers homme-femme. Sa détention commence juste après cette triste expérience. Pendant sa séquestration, Sara décrit tout ce qui s'est passé avec les autres femmes de la famille : la faim, la soif, la séquestration des enfants et des femmes mariées, la peur d'être choisies comme esclaves par le méchant amîr, toujours en évitant d'utiliser des euphémismes pour préférer un style direct et parfois cru. Enfin elle raconte la fuite avec les autres femmes et le retour vers son frère Azad. L'absence et la rage silencieuse finales ne sont pas omises.

Afin de comprendre en détail le contenu du témoignage, les lecteurs, en s'attardant sur le dos du livre, peuvent lire : « Sur les terres des Yézidi, les soldats de Daech déferlent. Ils tuent les hommes et emmènent les femmes. Ils arrachent les enfants à leur mère, ils vendent et violent les jeunes filles selon un protocole bien précis ». Il y a sans aucun doute des éléments socio-politiques et géographiques à considérer, car la première tragédie du peuple Kurde est de n'appartenir à aucun pays : le Kurdistan ne consiste pas en une unité géographique bien précise, mais, comme le souligne Sara, il s'agit d'« une nation que les Européens ont morcelée entre les frontières, dispersée entre Iraq, Turquie, Iran, Syrie... » (Mercier 2015 : 18-19).

L'histoire du Kurdistan est caractérisée par les oppressions des régimes autoritaires qui ont refusé sa culture. Saddam Hussein en 1970 avait promis un Kurdistan indépendant, mais il n'a pas tenu sa parole. De toute façon, le témoignage nous montre également que la religion a joué un rôle fondamental ; pour Sara la foi consiste en une grande source de courage : « Je m'intéresse beaucoup à la religion et je suis très croyante » (*ibid.* : 20). Elle raconte d'avoir visité le plus important temple yézidi à Lalish ; avec curiosité, elle a toujours écouté les histoires racontées par son père sur leur culte, comme elle l'écrit au deuxième chapitre du volume. En poursuivant, toujours au deuxième chapitre, Sara décrit également son enfance, sa routine à l'école et la vie quotidienne de ses parents : sa mère était toujours attentive aux tâches ménagères et son père est pointé comme un homme respectable et généreux avec toute la communauté. Les descriptions et le récit de la jeunesse, en effet, servent à Sara pour faire ressortir les injustices qu'elle a subies en tant que femme, comme l'impossibilité de continuer ses études et réaliser son rêve : devenir une enseignante. Tandis que ses frères ont réussi à poursuivre leur éducation et qu'ils sont envoyés chez leur oncle - qui vivait dans un village où il y avait une école secondaire -, Sara n'a pas eu la même possibilité. Le père lui a demandé de rester à la maison et d'aider sa mère dans les tâches ménagères. Sara écrit : « Désormais je n'avais plus qu'à rester à la maison en attendant le jour de mes noces. Tout aurait pu être différent

si le gouvernement avait ouvert une école secondaire dans mon village » (*ibid.* : 34). Qui plus est, Sara raconte les années que son pays a passées en guerre : le régime de Saddam Hussein, le *Desert Storm*² et l'exode des Kurdes après les bombardements de Saddam. Mais jusque-là, heureusement, la région du Sinjar n'avait pas été affectée. A la fin du troisième chapitre on lit : « La Constitution de l'Irak reconnaît désormais le gouvernement autonome du Kurdistan dans le nord du pays, avec comme capitale Erbil. Mais nous sommes à ses confins. Notre région du Sinjar, où vivent en majorité des yézidis et une minorité de musulmans, reste disputée entre Bagdad et le gouvernement du Kurdistan » (*ibid.* : 43). Ce n'est qu'après ces prémisses que Sara raconte la séquestration : « Nous quittons la maison en voiture » (*ibid.* : 79). Les habitants de Kocho doivent se rendre dans le bâtiment d'une école primaire où ils sont répartis en deux groupes : d'un côté les hommes, de l'autre les femmes avec les enfants. A partir de ce moment, Sara ne reverra jamais son père et ses frères : ils seront exécutés car ils n'ont pas accepté de se convertir à l'islam. Le reste des chapitres servent à la narratrice pour décrire la condition des femmes et des enfants pendant l'emprisonnement : le manque d'hygiène, de nourriture et d'eau potable, la terreur quand les geôliers et les chefs de Daech choisissaient les femmes pour les rendre esclaves. Enfin, à partir du Chapitre 16, la fuite devient la protagoniste indiscutable du récit : grâce à un groupe de résistants cachés dans les montagnes qui indiquent la route vers le refuge par téléphone, Sara et son groupe de femmes et d'enfants réussissent à la fin à s'échapper. « J'ai presque oublié toute la fatigue », écrit-elle, « la fuite éperdue, mes pieds blessés » (*ibid.* : 176).

Le conflit qui secoue l'Irak et la Syrie trouve différentes explications et conséquences : l'une d'entre elles réside dans les déprédations infligées par Daech aux différentes minorités présentes dans ces régions. Le témoignage de Sara illustre très concrètement cet aspect du conflit, lorsqu'elle est prise au piège avec tout son village par Daech, qui s'empare de la zone de Sinjar. Par ailleurs, la journaliste Célia Mercier connaît très bien le Moyen Orient : « Une enfance entre l'Égypte, la Turquie et l'Indonésie. Des études à Paris. Des voyages. En 2003, je découvre le Pakistan et l'Afghanistan et je

² La guerre du Golfe oppose, du 2 août 1990 au 28 février 1991, l'Irak à une coalition de 35 États, dirigée par les Etats-Unis à la suite de l'invasion et l'annexion du Koweït par l'Irak. La guerre est divisée en deux phases : l'Opération Bouclier du désert (en anglais *Desert Shield*), du 2 août 1990 au 17 janvier 1991, au cours de laquelle les troupes se renforcent et défendent l'Arabie saoudite, et l'Opération Tempête du Désert (en anglais *Desert Storm*), du 17 janvier au 28 février 1991, phase de combat qui commence par un bombardement aérien et naval, suivi d'un assaut terrestre et qui se termine par une victoire des forces de la coalition parvenant à repousser l'armée irakienne hors du Koweït et à avancer en Irak. La coalition cesse sa progression et déclare un cessez-le-feu 98 heures après le début de la campagne terrestre. Au cours de la guerre, les combats sont limités à l'Irak, le Koweït et des zones le long de la frontière avec l'Arabie saoudite ; l'Irak lance des missiles Scud contre des cibles militaires de la coalition en Arabie saoudite et contre Israël.

décide d'y rester. A Islamabad, j'ai travaillé pour *Libération* et *Le Soir* »³. Elle écrit pour la presse, réalise des reportages télévisés, en 2009 reçoit le prix Ouest-France Jean Marin pour l'article « Tarzan et Jane version pachtoune » et en 2016 le même prix pour son reportage « Passeurs de vie » dans la Revue XXI. Parmi ses livres il faut nommer : *Seule Fille de mon village*, avec Sugan Kanwar ; *Les Pieds-noirs et l'exode de 1962*, à travers Presse française de 2003 ; *Brulée à l'acide – Nazira*, de 2011 ; *Dans le bleu de l'islam*, 2009 ; *La route de l'Asie : un nouveau monde*, 2011 et *Portraits de Bangalore : Bangalore par ceux qui y vivent !* de 2014. Dans son reportage publié dans le quotidien français *Libération*⁴ le 3 décembre 2014 avec le titre « Le but de Daech est de ne laisser aucune fille vierge », Célia Mercier écrit : « Depuis l'islamisation de la région au VII^e siècle, les yézidis ont été persécutés et considérés par les musulmans comme des adorateurs de Satan, à cause d'une interprétation erronée de leurs croyances. Cette communauté paisible était une proie idéale pour les fanatiques du califat, qui ont entrepris de détruire toutes les minorités locales... »⁵ (Mercier 2014). Parmi les autres reportages et articles écrits par Célia Mercier pour *Libération*, on trouve : « Kailash Satyarthi : 'Ces enfants sont revendus comme des animaux' » du 2 janvier 2013 ; « En Inde, la biométrie au service de la lutte contre la corruption » du 10 août 2014 et « En Inde, trois femmes puissantes » du 24 avril 2014. On peut alors voir combien il est important pour la journaliste de s'occuper de cas et d'histoires peu connus, apparemment loin de l'Occident, et révéler des vérités inconfortables pour la plupart du lectorat.

I.2 Le genre du récit de témoignage.

Les arguments abordés ci-dessus prouvent que *Sara, Evadée de Daech. Ils nous traitent comme des bêtes* est un récit de témoignage concernant la captivité subie par la protagoniste et ses traumatismes psychologiques. Compte tenu de l'ampleur de l'injustice essuyée par ce peuple et donc l'ampleur de ce qui s'est passé sans être raconté, le témoignage de Sara se présente comme un témoignage essentiel. L'adjectif « essentiel » évoque la forme, le contenu et le style de l'ouvrage : l'auteure écrit afin d'assurer la vérité sur ce qui est arrivé après le 10 juin 2014 ; Sara se débarrasse de toutes les infamies qu'elle a subies grâce à la révélation de sa douleur, car parler de ses proches disparus devient le moyen

³ Biographie et informations apparaissant sur le site web Babelio.com

⁴ Quotidien français paraissant le matin et disponible également en ligne, ayant une orientation gauchiste. Fondé sous la protection de Jean-Paul Sartre, le journal d'opinion paraît pour la première fois le 18 avril 1973 et se situe à l'extrême-gauche à ses débuts. Maintenant sa ligne éditoriale est de centre gauche ou de gauche sociale-démocrate.

⁵ Nous suggérons la lecture complète de cet article : « Le but de Daech est de ne laisser aucune fille vierge », *Libération*, 3 décembre 2014.

de les garder toujours en vie à travers les yeux et la pensée des lecteurs qui, espère-t-on, n'oublieront pas cette histoire.

Sara sujet rédige son expérience traumatique comme étape essentielle du processus thérapeutique. Ainsi n'est-elle plus hantée par son trauma. Le récit de témoignage est donc une collection de souvenirs et de mémoires de Sara ; les arguments en question peuvent être aussi bien les expériences vécues par le sujet même que les événements auxquels un peuple survit.

Afin de mieux comprendre ce genre littéraire écrit, il faut ouvrir une brève parenthèse pour ce qui est de la littérature concernant la mémoire orale. Il y a une distinction à faire entre témoignage et récit de vie, une distinction surtout de nature méthodologique. Comme le souligne Riki Van Beshoten (2012), le récit de vie peut être conçu comme une forme narrative par laquelle un sujet historique raconte son expérience lors d'un entretien. Néanmoins, le témoignage oral a « lui-aussi obtenu un statut spécifique dans nos sociétés contemporaines, tandis que le sujet d'un récit de vie n'en a pas » (Boeshoten 2012 : 1). Mais en détail la spécificité du témoignage consiste en le contenu : événements hors-du-commun, traumatisants, donc expériences de violence, de génocide ou de violations des droits humains. Par ailleurs, le témoignage se déroule autour d'un événement singulier. C'est en tant que survivant de ce genre d'expériences que le témoin, à savoir Sara dans le cas qui nous occupe, est appelé à raconter son histoire.

Le récit de témoignage se présente comme un genre qui peut remplir différentes fonctions. Il s'agit d'un genre qui dit la vérité : grâce à son style direct et sincère, il rend les lecteurs conscients des faits traumatiques et de l'histoire du protagoniste. Globalement, la littérature du témoignage dévoile des réalités terribles qui sont restées ignorées et cachées sous le silence (ou qui ont été faussement présentées dans un discours mensonger). En effet, c'est comme si ce genre donnait à la langue sa fonction référentielle, puisque la vérité des faits existe seulement dans la mesure où l'on en parle. Cette dernière affirmation peut être mieux comprise si l'on réfléchit sur le fait que la caractéristique particulière du trauma consiste en un événement de vie qui dépasse le langage en se situant en-deçà ou au-delà des mots et du récit, puisque le trauma n'existe, à l'origine, que comme un choc traumatique, et il devient histoire quand on rédige un récit. « [...] Le trauma déborde nos catégories habituelles de pensée et les paramètres de l'expérience quotidienne » (Parent 2006 : 116) : c'est pourquoi ne pouvoir dire et ne pouvoir être écouté fait entrer le sujet et les survivants en général dans une spirale infernale à la recherche continue de sa propre dignité, surtout parce que tous les survivants se demandent pour quelle raison ils ne sont pas morts à la place des autres, et par conséquent ils éprouvent un sentiment de honte. Sans doute, l'urgence de la parole dans les récits du témoignage dérive-t-elle de ce sentiment de honte. Catalina Sagarra dans son article « Obstacle et enjeux d'une écriture témoignante », écrit de manière claire, nette et brillante : « Témoigner permet

donc aux survivants de se projeter par-delà la honte d'être, non plus seulement d'être survivants, d'avoir survécu aux leurs, mais plus simplement et intimement (donc ontologiquement) d'être » (Sagarra 2008 : 9). Le langage et l'écriture leur permettent de reconstruire leur intériorité et la perception qu'ils ont d'eux-mêmes. Bref, ils reconstruisent leur identité.

Grace aux remarques de Frédéric Detue et de Charlotte Lacoste (2016) dans « Ce que le témoignage fait à la littérature », nous avons tiré la conclusion suivante : le besoin du narrateur/trice de communiquer et décrire la vérité naît au moment où le narrateur et protagoniste, sujet des traumatismes subies, est obligé de se taire et d'oublier. C'est à ce moment-là que surgit le besoin d'écrire tout ce qu'il/elle n'a pu raconter. « On mesure mieux l'importance d'une telle exhortation à témoigner quand on sait que les survivants de crimes de masse ont souvent été incités à se taire et à oublier. Face à la surdité du monde et aux stratégies de déni, certains ont parfois désespéré de jamais pouvoir faire entendre - et faire croire - le récit de leur expérience » (Detue et Lacoste 2016 : 5). Après avoir compris le but final de ce genre, dans ce même article on s'interroge sur le suivi que le genre du témoignage peut avoir. Il faut sans aucun doute prendre en considération le suivi éthique, puisque le témoin ressent le devoir de venger les morts, de prendre la parole à leur place puisque leur voix ne peut être réduite au silence. Il faut également songer au suivi critique, car le récit de témoignage est un genre qui interroge la littérature même. En effet, le témoignage se présente comme un nouveau genre littéraire qui naît face aux événements comme le traumatisme de la Grande Guerre, les régimes totalitaires et les génocides (*ibid.*). Les expériences du XX^e siècle ont souligné le besoin d'une nouvelle façon de penser l'être humain et son rapport avec le monde (Paulo 2016 : 1). Les écrivains ont dans ce cas une mission, à savoir celle de raconter une expérience au nom des morts et des vivants. Ils se heurtent à cette responsabilité : « Le besoin de vérité qui contraint alors nombre d'entre eux à témoigner procède de leur stupéfaction face à une violence politique inouïe » (Detue et Lacoste 2016 : 3). Comme le montre Catalina Sagarra, il y a une « urgence de la parole » : il faut alors dire, écrire, raconter et se mettre en question « pour ne pas se détruire intérieurement, pour conserver ce dernier petit grain d'humanité » (Sagarra 2008 : 8).

En effet, on peut aller jusqu'à dire que le témoignage est sous tous ses aspects un véritable « acte judiciaire », pour que le « tribunal de l'histoire » puisse finalement juger les faits survenus. Et la peur de ne pas être crédible est si forte pour le témoin que « leur attitude d'auteurs se calque souvent sur le serment du témoin qui dépose en justice - et qui jure de dire « la vérité, toute la vérité, rien que la vérité » (Detue, Lacoste 2016 : 7). Dire la vérité, c'est ne pas alimenter l'imagination, donc renoncer d'une part à utiliser le style de l'art de la vraisemblance romanesque et d'autre part à écarter les excès. Résultat : une écriture positiviste des faits qui renonce au pathos, une écriture dialectique ; pour les lecteurs il n'y aura pas l'illusion de la participation, qui conduit à se « réfugier dans l'émotion facile

». Au contraire, les lecteurs devront faire face à une vérité psychologique et à une éloquence maigre, c'est-à-dire au 'choix du petit' qui induit une forme de sobriété » (*Ibid.* : 13). A ce propos, revenant sur Primo Levi et son écriture de *Se questo è un uomo*, l'écrivain déclare : « [...] j'ai délibérément recouru au langage sobre et posé du témoin plutôt qu'au pathétique de la victime ou à la véhémence du vengeur : je pensais que mes paroles seraient d'autant plus crédibles qu'elles apparaîtraient plus objectives et dépassionnées ; c'est dans ces conditions seulement qu'un témoin appelé à déposer en justice remplit sa mission, qui est de préparer le terrain aux juges. Et les juges, c'est vous ». C'est de cette manière que se présente le témoignage de Sara. Le choix d'utiliser un style sobre, mais directe et l'usage d'un vocabulaire simple, mais précis, parfois dur, nous amène à prendre sérieusement conscience des injustices que les Yézidis ont dû tolérer, sans nous abandonner à la pitié, mais plutôt en faisant attention à ce qu'écrit le témoin qui, comme l'estime Primo Levi, est en train de réaliser sa mission.

Les arguments abordés ci-dessus prouvent que l'obstacle qu'on peut rencontrer dans la lecture d'un récit de témoignage est l'évidence d'une impasse sémantique. En effet, le témoin survivant peut montrer son impossibilité nominative, sa langue approximative, parfois inadéquate, parce que tout ce qu'il/elle a passé, donc ses tensions pathémiques, le/la traverse encore, même après la fin de l'expérience racontée. Pour mieux comprendre ce passage, il peut être utile de penser au génocide : sa puissance, son horreur sont toujours là. Ce n'est pas la fin d'un génocide qui permet de dépasser le génocide. Il y aura la fin des massacres, des abus, mais même si Sara est vivante -ce qui est déjà un miracle -, elle ne pourra plus embrasser sa mère, ni son père. Pour elle, et pour tous ce qui ont été victimes des abus et qui ont vécu un deuil, le génocide ne finira jamais. Comme le déclare Caterina Sagarra (2008 : 3) :

La langue est donc le premier obstacle que les survivants rencontrent dans la mise en discours de l'horreur à laquelle ils ont survécu. Il y a ainsi un décalage entre le vécu (dimension pathémique) et le langage disponible pour en rendre compte (dimension linguistique). Tous les témoins survivants signalent effectivement que la langue dont ils disposent ne peut rendre les nuances extrêmes qui leur permettraient de décrire ce qu'ils se remémorent, car l'intensité pathémique avec laquelle ils ont vécu les faits et avec laquelle leur mémoire les leur rend au quotidien, souvent, dépasse l'éventail lexical offert par la langue. Ils se voient donc forcés de recourir à un vocabulaire toujours approximatif, en porte-à-faux et en-deçà de leurs exigences sémiologiques.

Une autre question finale sur laquelle on peut réfléchir est l'idée d'aborder la littérature de témoin comme un écrit qui naît à partir d'un effort pour comprendre les expériences et le vécu du témoin, mais aussi la connaissance dogmatique du monde. Cependant, il ne faut pas confondre l'expérience du témoin avec la connaissance totale du monde, car le récit de témoignage, comme on l'a déjà

signalé, se déroule à partir d'un événement singulier du témoin. Alors, dans ce cas, la question de l'éthique et de la représentation de l'horreur apparaît étroitement liée au caractère de la vérité. Chercher donc un sens ultime, globalement objectif et correct à partir « uniquement » de l'expérience individuelle du témoin, nous amène à perdre de vue ce qui, à notre avis, apparaît un élément essentiel de ce genre : il faut se focaliser sur le fait que la recherche d'une raison, d'une justification est plus importante que le destin subi. Comme l'explique Paulo (2016 : 12) :

Finally, on croit que la quête du sens soit par le témoin, soit par l'écrivain, ne doit pas se résumer à la recherche d'une origine perdue avec le temps, comme la quête d'Ulysse, qui navigue à l'encontre de sa patrie abandonnée, mais plutôt une quête nomade, marquée par l'errance d'une recherche qui ne doit jamais trouver sa fin. Quand nous traitons de la compréhension de l'horreur, de certaines marques tragiques et traumatiques qui ne se donnent si facilement au monde des apparences, nous pensons que souvent le sens demeure justement dans la reconnaissance du manque d'un seul sens, ou au moins dans la reconnaissance du fait que la recherche d'un sens est plus importante que le destin.

Nous avons établi l'hypothèse que le genre littéraire en question peut avoir différentes fonctions et différents suivis : le témoignage peut remédier à l'impossibilité de parler et donc peut bloquer un silence assourdissant de manière éternelle, le témoignage permet de rechercher l'identité et surmonter le sentiment de honte qui envahit chaque survivant, et c'est un genre également essentiel pour l'obtention de ce besoin de vérité, au point d'être considéré comme un acte judiciaire. On peut se trouver face à la honte, à la folie, à la rage, à la dignité perdue et ensuite retrouvée, à la culpabilité, et on peut enfin affirmer que le récit de témoignage a trois modalités différentes et à l'occurrence complémentaires : le devoir, le vouloir et le savoir. La première modalité, c'est inscrire la vérité dans un espace public, une modalité qui semble être demandée par ceux qui ont été tués, comme une sorte de vengeance, mais aussi, d'ailleurs, par les survivants. Et ce dernier point nous amène au savoir, car on écrit pour retrouver sa propre identité et dignité, pour devenir plus conscients de ce qui s'est passé. Par conséquent, il s'agit de concevoir le témoignage comme une source de connaissance et de compréhension du passé, afin d'essayer de dire, même si personne n'écoute, ce qu'on a vécu, pour réclamer que justice soit faite. Le vouloir consiste en cette re-visitation du passé.

I.3 Les Yézidis : un approfondissement sur les crimes de guerre subis

Comme on l'a déjà mentionné, au cours de l'an 2014 le nord de l'Irak a été témoin d'une série d'événements dramatiques, en termes tant politiques que militaires, capables de jeter la région dans un vortex. Au début de 2012, un groupe d'insurgés salafistes et extrémistes d'Al Qaeda, qui allait

devenir ensuite Daech, est responsable des attaques de plus en plus nombreuses contre les forces de sécurité irakienne. Ensuite, en 2014, le groupe conquiert territoires en Syrie et prend le contrôle de Falloujah et de Mossoul. Le 29 juin 2014 le groupe en question proclame un califat islamique sur ses territoires et nomme Abu Bakr al-Baghdadi comme émir (Holz 2017 : 6). Le 10 juin, après l'intervention de Daech, le nord de l'Irak a connu un déplacement de population semblable à celui qui a eu lieu pendant l'invasion américaine de 2003, et la plupart de personnes déplacées appartiennent à des minorités religieuses, comme les Yézidis. Comme ils appartiennent à l'ethnie kurde, les Yézidis sont les membres d'une religion qui trouve ses racines dans le zoroastrisme et qui compte environ un demi-million de membres (Spat 2017 : 3). « Nous sommes les héritiers d'une des plus anciennes religions du monde. Une religion qui existait bien avant celle des juifs, des chrétiens et des musulmans. Notre calendrier remonte à 6 765 ans. » (Mercier 2015 : 19).

Les miliciens de Daech considèrent les Yézidis comme des infidèles et pour cette raison le 3 août 2014 les « hommes en noir », comme les appelle Sara, mettent en œuvre un massacre dans la région du Sinjar et ils forcent à l'esclavage sexuel des milliers de femmes et de jeunes filles. La ville du Sinjar est située au pied de la montagne du Sinjar, une chaîne de montagne dominant la plaine de la province occidentale de Ninive, près de la frontière irako-syrienne (Barir 2014 : 1). Les peshmergas, les forces militaires kurdes allouées par le GRK⁶ pour défendre les Yézidis, au lieu d'affronter Daech prennent la fuite. Sara écrit « Ces Daech sont des combattants sunnites, opposés au gouvernement irakien qu'ils considèrent comme prochiite. Ils veulent créer un califat, on dit qu'ils ont été créés par les anciens des services de Saddam Hussein et des djihadistes » (Mercier 2015 : 19). Pendant l'attaque 500 Yézidis ont été tués, et 80.000 personnes au total ont été assiégées sur les terres arides du Jebel Sinjar. Pendant des semaines, les réfugiés yézidis ont été obligés de chercher abri dans le désert, exposés à la faim, à la soif, aux extrêmes températures et aux attaques nocturnes des combattants de Daech. Ceux-ci tuent les hommes yézidis et capturent les femmes pour les vendre comme des esclaves sexuelles (Barir 2014 : 2). Le rapport d'Amnesty International déclare : « that the younger women and girls, some as young as 12 were sold, given as gifts or forced to marry I.S. fighters and supporters. Several survivors confirmed to Amnesty International that some of the foreign fighters had registered them as wives with the Sharia court. The girls said that they had not been abused and that the fighters spent most of their time fighting at the front. » (Holz 2017 : 7) Comme l'écrit Zoppellaro (2017) dans son article « Racconto di un massacro. Quando a Sinjar arrivarono i miliziani »:

Chi ha incontrato sopravvissuti Yazidi è rimasto impressionato dai loro racconti, soprattutto se paragonati ai resoconti di ebrei e armeni. Un'analogia che lascia senza fiato. È come se il tempo, vinto

⁶ Gouvernement régional du Kurdistan.

da una maledizione, fosse condannato a ripetersi in tutto e per tutto, con schemi fissi e immutabili, e producendosi solo in minime varianti. Stessa la furia cieca dei carnefici, così come egualmente scientifica, gelida e ben ponderata è l'organizzazione che sta alla base di tutto. Stesso l'opportunismo, e in molti casi la complicità, delle popolazioni sottoposte al terrore, pronte a girarsi dall'altra parte, ma anche a cercare di massimizzare il profitto che deriva dalle altrui disgrazie e dalla morte. Stessa anche l'indifferenza del mondo.

Le culte en question est sans aucun doute une religion monothéiste et les composantes de la triade divine sont « unambiguous manifestations of the one god », appelé par le Yézidis Xwadē. Selon Nicolaus (2014 : 6 ; 124-125), Xwadē est une divinité qui n'est pas intéressée par sa création, un *deus otiosus* qui peut être le résiduel d'un « hidden god of some ancient Gnostic system, and that his manifestations in the triad are comparable to the emanations from the far removed divine » (*ibid.*). Cette religion est d'autant plus complexe par le fait que Xwadē transfère ses fonctions démiurgiques à la triade, en particulier à Malek taus, ou l'ange paon, à savoir le personnage le plus important dans le culte yézidi (*ibidem*). Selon Eszter Spat, les origines de ce culte datent du II^e/XII^e siècle, plus précisément au soufisme, « al-Adawiya », une dimension mystique de l'Islam qui pendant le procès d'islamisation des nombreuses zones des montagnes kurdes a fini par intégrer plusieurs éléments préislamiques et perdre par conséquent son vrai caractère islamique (Spat 2017 : 3).

La religion yézidie n'apparaît pas seulement complexe. Elle est la victime d'une sorte de malédiction, étant donné que ses membres ont toujours dû recevoir la colère de ceux qui ne les acceptaient pas. Le motif de la colère à l'égard des Yézidis, qui constitue un aspect controversé de la religion même, est que l'ange paon a désobéi à l'ordre de Dieu (Allah) de s'agenouiller devant Adam :

Notre religion existait déjà dans l'Antiquité. Elle trouve ses racines dans l'Iran ancien, à la même époque sans doute que le culte de Mithra et le zoroastrisme. Puis nos croyances originelles ont dû se recouvrir d'un vernis d'islam et de chrétienté au fil des siècles. Nos ancêtres seraient les tribus mèdes d'Iran [...] Notre peuple a souvent été persécuté et mis en esclavage, plus de soixante-treize massacres ont été dénombrés depuis le VII^e siècle. Notre histoire a souvent été écrite dans le sang (Mercier 2015 : 25).

Leur seul crime était d'appartenir à une religion qui n'est pas présente dans les « ahl al-kitab »⁷ (Corbin 1986 : 21) et qui n'est pas protégée par l'état islamique, ni mentionnée dans le Coran (Spat

7. Les **gens du Livre** ou *ahl al-kitâb* (arabe : اهل الكتاب) sont ceux à qui, selon le Coran, les messages divins ont été révélés à travers un livre révélé à un prophète. Pour l'islam, le concept s'applique aux

2017 : 1). En bref, on peut affirmer que l'histoire et l'identité de cette religion ont été forgées dans le sang et dans la violence. Les attaques contre les Yézidis entre le XII^e et le XV^e siècles, et dans la période ottomane aussi, par plusieurs populations qui n'acceptaient pas leur identité, sont seulement les premiers cas d'abus. En 1892 il y a eu des nombreux assassinats et des conversions forcées ; en citant des temps plus modernes, pendant et après le régime de Saddam Hussein, avec le vide gouvernemental subséquent, les Yézidis ont été toujours la cible de menaces et de persécutions (*ibid.*). A ce propos, l'interview de Joel Wing à Christine Von Den Toorn, « The Plight of Iraq's Yazidis in Ninewa Province »⁸, s'avère très intéressante. A la question : « Before the summer insurgent offensive there had been some earlier attacks upon the people of Sinjar in the spring of 2014. What happened then? » Christine Van Don Toorn répond qu'à partir de 2012 les Yézidis et les autres minorités, comme les Shabek et les Chrétiens, étaient de plus en plus ciblés à Mossoul et aux alentours. Les étudiants du Sinjar et de Bashiqa, par exemple, étaient menacés sur la rue pour l'université et deux de leurs conducteurs ont été tués dans un café. Ce ne sont là que quelques-uns des nombreux incidents. Daech et ses hommes avaient le contrôle du sud avec la prise du Sinjar, de l'est avec Tel Afar et dans le nord en Raabia. Et même si les peshmergas surveillaient la rue de Sinjar jusqu'à Dohuk, il y avait toujours des attaques fréquentes. L'interviewée continue en déclarant qu'il y avait mortier tiré chaque semaine et parfois chaque jour des coups de feu tirés sur les voitures. Les Yézidis avaient déjà demandé des aides et des armes au bureau du KDP, mais ils se sont vu refuser l'assistance.

Ensuite, pour arriver au mois d'aout 2014, les combattants de Daech capturèrent 3.929 femmes et jeunes filles pour les porter à Tel Afar et les répartir parmi les soldats ou les offrir en cadeau à ceux qui se battaient en Syrie. Bien que 1.934 femmes et jeunes filles soient encore prisonnières de l'Etat Islamique et qu'elles fassent l'objet de torture et d'esclavage sexuel, tant d'autres entre 2014 et 2015 ont réussi à s'échapper (Hosseini 2016 : 31). Comme l'écrit Seyede Behnaz Hosseini dans son article « Current Situation of Yezidi Women in Iraq » : « After the IS attack, some of the former captives emigrated to Germany, but huge numbers are living in terrible situations in refugee camps in Kurdistan, contending with trauma, economic problems, sickness and hunger » (*ibid.*). Mais en dépit de ces difficultés, les femmes yézidies ont démontré leur force et leur volonté d'atteindre la paix, même si beaucoup d'entre elles ont dû épouser des combattants ou beaucoup de leurs proches ont été tués. « They visit psychologists », même si certaines familles ne le permettent pas, « but they cannot

peuples monothéistes dont la religion est fondée sur des enseignements divins à travers un livre révélé à un prophète et enseigné par ce dernier

forget their grief over those they have lost. The economic situation of women is another issue: most are jobless, and they do not have money to visit doctors for treatment of diseases they acquired while in captivity »(*ibid.*). Les hommes de Daech ont enlevé 6.389 Yézidis, les survivants sont seulement au nombre de 2.592. 3.797 sont encore prisonniers. Et 360.000 personnes ont été déplacées.

Pour les plus chanceux qui sont parvenus à s'enfuir, la vie continue dans le camp de réfugiés, mais dans ce cas il s'agit évidemment d'une vie très difficile. Et encore, pour les 5.000 individus qui se trouvent dans des villages situés dans les montagnes du Sinjar, la vie est menée sans eau, ni électricité ; ils n'ont pas droit à une alimentation correcte et n'ont pas de vêtements appropriés. Il y a ce sentiment accablant de ne pouvoir être toujours en sécurité : de nombreuses jeunes filles n'arrivent pas à recevoir une assistance psychologique et par conséquent à mettre en place une thérapie nécessaire pour faire face à tous les abus et les traumatismes subis, elles sont forcées à travailler ou à rester à la maison. Et selon la fondation Narin, qui s'occupe d'aider et de supporter les femmes yézidies syriennes et du Nord de l'Iraq : « Women are hurt more. During one month, two girls committed suicide despite the psychologist in the camp. They could not solve their problems » (Hosseini 2016 : 31). Le militant yézidi Husam Salem estime qu'aucune mesure n'a été adoptée afin de terminer les violations et les discriminations contre la communauté yézidie : «There is no clear plan for dealing with Yezidi citizens and with the issue of liberating their area from ISIS control. Political conflicts in the country make the Yezidi citizens feel frustrated, and as though they are a minor issue in power struggle of greater powers. The federal government did not deal with the suffering of the Yezidis as it should, especially considering the 'genocidal' events they faced. » (Salloum 2015 : 15). Qui plus est, il ajoute que rien n'a vraiment changé après l'extermination au Sinjar et qu'ils se sentent isolés. Tout cela indique que personne n'a pris le génocide des Yézidis au sérieux. A ce propos, même le témoignage d'Amina Saeed nous paraît important. Elle raconte d'avoir réuni un groupe de volontaires pour soutenir les réfugiés et d'avoir établi un réseau pour aider les prisonnières à s'enfuir, mais elle ajoute : « on nous demandé de nous occuper d'un nouveau cas tous les deux jours, il était impossible de payer pour tout le monde, nous n'avions plus de fonds. Nous avons contacté le gouvernement pour mettre en place un comité, qui dispose maintenant de financements illimités afin de payer les passeurs. Mais nous ne voulons pas que cela devienne un 'business avec Daech' » (Mercier 2015 : 200). Célia Mercier insère ce témoignage dans les annexes du livre, mais en 2015, à l'occasion d'un autre entretien, l'ancienne parlementaire irakienne nous révèle quelque chose de nouveau : elle soutient que le gouvernement n'a fait aucune démarche pour s'occuper du destin de cinq mille femmes yézidies enlevées. « Even the international community offered little more than sympathy and regret. Dozens of interviews and contacts were made with the European Union, the United Nations and US decision makers, but we did not witness any solid or

concrete move to assist the kidnapped women, even though this was a humanitarian issue worthy of prioritization by the international community. » (*Ibid.* : 16).

Pour mieux comprendre l'ampleur de la persécution et de la douleur ressentie par cette population, il faut réfléchir également aux conséquences produites par l'attaque de Daech. Comme le souligne Idan Barir dans son article « The Yezidi : Traumatic Memory and Betrayal »: « At this stage, a dominant Yezidi discourse has emerged that depicts the Sinjar events as the 74th *Firman* in a long chain of *Firmanat*, aiming to annihilate Yezidis and to eradicate their religion » (Barir 2014 :1). Le discours reflète une tendance séparatiste concernant la communauté : même avant l'attaque de Daech, si d'un côté le régime mettait en question la loyauté des Yézidis en les étiquetant comme faisant partie du mouvement national kurde, de l'autre côté les Kurdes ont toujours considéré les Yézidis comme « Kurdes authentiques », mais dans la pratique ils les ont laissés marginalisés et pauvres. (*Ibid.* : 3). Et comme on pouvait s'y attendre, après l'attaque de Daech, cette attitude séparatiste a augmenté. « Yezidi intellectuals and communal leaders have claimed that the Yezidi people have no friends and that even those pretending to be friends and defenders of the Yezidis are traitors, using the opportunity to harm Yezidis and benefit at their expense » (*Ibid.* : 4).

Les intellectuels et les leaders yézidis ont donc pensé à trois solutions pour ressusciter la foi de ce peuple : l'établissement d'un petit état dans la plaine de Ninive protégé par la communauté internationale, la réinstallation de la communauté yézidie dans l'Arménie, ou Israël comme solution à longue durée. (*Ibid.* : 5). Mais la voie pour la paix n'est pas simple, les Yézidis du Sinjar veulent la protection internationale⁹ et la possibilité d'émigrer vers les continents occidentaux. Ils veulent quitter le pays et partir au Canada, au Australie ou à l'Europe ; « anywhere that Islam is not the majority »¹⁰ en utilisant leurs propres mots. Ils demandent également de créer une région en Ninewa uniquement pour les minorités (chrétienne et yézidie), et une force pour protéger la région. En effet, il existe une divergence entre ce que les Yézidis demandent et ce pour quoi leurs leaders se battent : la plupart d'entre eux font partie du KDP et demandent que la communauté reste dans le Kurdistan. Mais les Yézidis ne font plus confiance à leurs leaders, ni à leurs voisins. Ils n'ont confiance en personne.

⁹ Il existe deux catégories de protection internationale qui sont définies aux articles L.711-1 à L.713-3 du CESEDA. La qualité du réfugié est reconnue d'une part en application de la convention de Genève du 28 juillet 1951 sur le statut des réfugiés qui définit le réfugié comme « toute personne (...) qui (...) craignait avec raison d'être persécutée du fait de sa race, de sa religion, de sa nationalité, de son appartenance à un certain groupe social ou de ses opinions politiques, se trouve hors du pays dont elle a la nationalité et qui ne peut ou, de fait, de cette crainte, ne veut se réclamer de la protection de ce pays... » ; d'autre part, selon les termes du préambule de la Constitution « à toute personne persécutées en raison de son action en faveur de la liberté ». Immigration, Asile, Accueil et Accompagnement des étrangers en France. Ministère de l'Intérieur.

¹⁰ Interview: *The Plight of Iraq's Yazidis in Ninewa Province with Christine Van Don Toorn. Joel Wing, Musing on Iraq, Septembre 1, 2014.*

Par conséquent, la reconnaissance du génocide est une reconnaissance attendue, comme on l'écrit dans un rapport d'enquête de l'ONU par Paulo Pinheiro, le président de la commission d'enquête, qui souligne que : « gli abusi dell'ISIS su uomini, donne e bambini yazidi corrispondono a genocidio, crimini contro l'umanità e crimini di guerra. Il genocidio è in corso, e dal primo giorno dell'attacco a Sinjar fino ad oggi l'ISIS ha tentato con veemenza di sradicare gli Yazidi con omicidi, schiavitù sessuale, riduzione in schiavitù, tortura, trattamenti inumani e degradanti e trasferimenti forzati, causando danni fisici e mentali di assoluta gravità. »¹¹

En définitive, il s'agit d'une reconnaissance importante, mais qui de fait n'a pas réussi à soulager un drame en cours, puisque les Yézidis semblent une population à laquelle on a refusé le passé et l'avenir ; ils sont encore nombreux, des milliers de réfugiés dans les camps en Syrie, Turquie et Grèce. Et surtout, les réfugiés ne parviennent pas à obtenir l'aide médicale et psychologique, alors que celles-ci pourraient être le point de départ pour leur donner un minimum de dignité et de courage. (Zoppelaro, Moiola 2017).

I.4 Une perspective féministe: « Women and War »

« In recent years, Kurdish women have become highly visible in international media through different forms and representations. Images of female guerrilla fighters, of women in leading positions, of women in captivity of ISIS, of women as victims of state, family and community violence, escaping war and arriving as refugees and asylum seekers in Western countries, have circulated widely. » (Begikhani, Hamelink, Weiss 2018 : 7). On estime donc qu'un nouvel accent sur les réalités vécues par les femmes du Kurdistan est extrêmement pertinent afin de mieux comprendre la quête de leur victimisation, leur marginalisation, mais aussi leur action comme activistes et combattantes. On pourra alors parler d'expériences féministe en guerre. Cette approche permet de mieux comprendre leurs conflits quotidiens et leur expérience de déplacement. « Women and war has been a focal point for feminist thinkers and scholars throughout the 20th century and beyond » (*Ibidem*), et l'accent concernant cette thématique a été mis sur deux notions : le corps de la femme et la sexualité vus comme objets violables et utilisés comme stratégie de guerre ; et l'engagement actif des femmes dans les organisations et dans la défense de leur pays et de leur communauté. Le livre traduit, à savoir *Sara, Evadée de Daech. Ils nous traitent comme des bêtes*, est riche en renvois à la première notion, mais le courage de Sara de raconter toutes les injustices subies, la ténacité qui lui a permis de s'enfuir, et le témoignage d'Amina Saeed, qui a hébergé quatre familles de réfugiés dans son appartement, sont des exemples emblématiques de la deuxième notion, c'est-à-dire qu'elles symbolisent des

¹¹ Du rapport de Euronews, « *Siria: rapporto ONU, ISIS contro Yazidi commette genocidio.* », 16 juin 2016.

exemples de femmes qui, malgré leur situation troublante, ont atteint leur objectif. Le but de Sara sera de s'échapper avec les autres femmes de sa famille et celles qu'elle a rencontrées pendant la captivité, alors que pour Amina Saeed il sera important de créer un Comité d'aide pour les femmes qui ont pris la fuite et d'aider les réfugiés.

Il nous paraît utile de nous attarder sur la première notion et sur sa présence dans le témoignage de Sara. Au Chapitre 9 du volume, par exemple, Myriam raconte le choix de l'Amir : « Le lendemain, Abou Ahmes est de retour. A nouveau, il fait aligner les jeunes filles. Elles sont immobiles, assises en tailleur, silencieuses. Il passe et repasse. Demande à l'une de se lever. L'observe. La fait se rasseoir. Finalement, il choisit Samia. C'est un ravissante jeune femme de 19 ans aux longs cheveux blonds et aux yeux noisette. Elle se lève doucement. Myriam voit que le menton de Samia tremble, elle serre la main de sa grande sœur Meran... » (Mercier 2015 : 97), et encore au sein du même chapitre : « Tous les deux jours, un groupe de miliciens pousse la porte de la maison pour venir chercher des filles. Seuls les chefs peuvent se servir... » (*Ibid.* : 98), « Un jour, une adolescente est ramenée par des hommes. Son pantalon est trempé. Ils la frappent avec des câbles et la jettent par terre avant de repartir, dépités. Malgré la douleur cuisante, la jeune fille sourit à Myriam et lui glisse fièrement :

-Quand ils m'ont emmené dans leur voiture, je me suis pissé dessus pour le dégouter ! » (*Ibid.* : 99). Ou encore : « Quelques minutes plus tard, ils frappent à la maison d'à côté. Peu après, des hurlements retentissent. Je les observe en cachette par la fenêtre. Ils traînent une jeune femme par les cheveux. Elle pleure et se débat, mais elle est emmenée avec son enfant. Une autre, plus âgée, sort de la maison, elle supplie les hommes :

-Vous m'avez déjà pris ma fille, laissez-moi ma belle-fille ! pour l'amour de Dieu ! Un homme revient sur ses pas, une barre de fer à la main. Et la frappe plusieurs fois sur la tête. Nous entendons le bruit atroce des coups sur sa crâne. Elle se recroqueville sur le sol, ensanglantée » (*Ibid.* : 145). Encore une fois, le témoignage d'Amina Saeed à la page 201 est emblématique afin de faire mieux comprendre aux lecteurs la situation :

Les filles sont violées à partir de l'âge de 9 ans. Les premiers jours, les chefs sont venus choisir les plus belles parmi les captives, dans les "marchés de gros". Ils les ont habillées en marée pour faire leur propagande. Puis les autres filles ont été vendues par lots, et encore revendues... Elles sont destinées aux combattants de rang inférieur. C'est un commerce. Un combattant possède ses captives, il peut faire ce qu'il veut avec, les violer, les revendre, les échanger avec un ami s'il s'en est laissé... Certaines ont été vendues, quatre, cinq fois... [...] Une fois que les plus jeunes ont été "écoulées", cela a été le tour des femmes mariées d'être vendues. Ils ont aussi fait prisonnières les femmes plus âgées, les

grand-mères. Pourquoi ? Ça, c'est un mystère. On n'a aucune nouvelle d'elles, peut-être sont-elles mortes de faim ou de chagrin. Non ne sait pas ce qu'il est advenu d'elles. (*Ibid.* : 141)

Pour résumer, tous les exemples décrits ci-dessus concourent à la formation d'une image mentale de la femme qui est traditionnellement conçue comme un objet violable. L'esclavage sexuel, le travail forcé et la violence sexuelle ont été utilisés par Daech comme stratégie de guerre. C'est ce qui s'est passé au fil des siècles de l'histoire dans les régimes totalitaires ou extrémistes et là où la notion de démocratie était fragile.

L'idée de la femme est donc enracinée dans la perception traditionnelle des rôles des sexes : l'homme est un objet actif, combattant et envahisseur, alors que les femmes ont toujours été conçues comme des agents passifs, surtout en guerre, « victimes, weepers, mothers and wives located in the home front and are vulnerable to rape, aggression and slavery » (Begikhani, Hamelink, Weiss, 2018 : 8). Les nouvelles théories féministes et l'engagement des femmes en guerre ont plutôt soutenu et démontré le contraire : la participation des femmes en guerre comme combattantes ou activistes, et leur activité dans les organisations pour la défense du pays et de la communauté, peuvent être considérées comme des projets émancipateurs et habilitants. « Much recent feminist theory starts with conceptualising the geo-politics and situated experiences of women in relation to war and militarism, but additionally also looks of the relationship between gender and gender-based violence, and different political and social positioning based on race, ethnicity, class, religion, sexual orientation, age, etc. » (*Ibid.* : 9). L'égalité entre les sexes est étroitement liée aux catégories politiques et analytiques, et il faut étudier ces catégories et les différentes intersections afin de contester la violence et la subordination, pour construire la subjectivité.

Il est également intéressant et emblématique de s'enquêter sur les conséquences à long terme que les attaques des groupes extrémistes (comme celui de Daech) ont eu sur les vies des femmes. Par exemple : « a change in status because of the loss of their husband, which turned them into breadwinners for their families, and exploitation by society and relatives when working under deplorable conditions » (*Ibidem*). Par exemple, dans le témoignage de Sara, après la fuite des hommes de Daech, elle raconte la rencontre émouvante avec son frère Azad, la recherche d'une maison où l'on puisse vivre ; et même si les péripéties et le cauchemar subi pendant les mois précédents semblaient avoir touché à leur fin, la confrontation avec la vie après l'attaque de 2014 a été en tout cas traumatisante. « Les enfants traînent dans la maison. Les plus grands ne sont pas retournés à l'école, ils sont en deuil, ils sont encore trop tourmentés. Notre vie est maintenant rythmée par les distributions de nourriture pour les réfugiées. Des ONG apportent des sacs de provisions et des couvertures, mais nous sommes des milliers dans ce village à survivre dans des abris de fortune. Nous

nous débattons avec des problèmes financiers. Azad ne peut pas trouver de travail ici. A Kocho, nos champs n'ont pas été récoltés, nous n'avons plus aucun revenu. Les journées se passent à attendre des appels incertains pour avoir des nouvelles... » (Mercier 2015 : 182).

Pour résumer, la littérature féministe concernant l'engagement des femmes en guerre est passée de la victimisation de celles-ci à une vision plus active de la femme dans la société et dans la politique. Il pourrait donc être intéressant de mettre l'accent sur les situations de violation des droits humains qui peuvent devenir involontairement des circonstances favorables à la transformation de la position des femmes dans la société, même après la fin de la guerre. L'engagement des femmes Kurdes dans le conflit se révèle être une possibilité pour atteindre l'émancipation. En définitive, l'analyse qui vient d'être réalisée a pour but de montrer comment le témoignage de Sara, sa ténacité et son courage, qui sont devenus ses seules armes contre la tyrannie et l'injustice de Daech, l'ont aidée à dire la vérité et à raconter ce qu'elle a subi. Et il s'agit d'un exemple parfait de « how women use a democracy, rights and justice discourse with which they voice demands for compensation after having been disowned and displaced by the state » (Begikhani, Hamelink, Weiss 2018 : 15). Sara prouve donc l'importance de l'engagement des femmes et leur réussite pour la défense de leur nation et de leur communauté.

Une autre remarque intéressante est la manière dont on a traditionnellement représenté visuellement la femme yézidie, c'est-à-dire l'image que les médias nous transmettent. La nation est conçue comme une mère qui protège, qui aime, comme une vierge qui risque d'être violée et par conséquent qui a besoin d'être protégée, elle devient donc l'objet du désir masculin : « The nation is imagined as the bride before the wedding night, who can never be attained, and the act of fighting for Kurdistan, the symbolic bride, is sometimes described as a wedding. » (Akturk 2016 : 49-50). Comme le soulignent Begikhani, Hamelink et Weiss (2018), les femmes kurdes sont toujours représentées comme les victimes de la guerre, comme des réfugiées ou des opprimées par le patriarcat, comme des personnes dont la condition économique est instable. « Sinjari Yezidis' narratives and subjectivities since 2014 are silenced across media representations in the West in favour of a 'hyper-visibility' of women's injured bodies, which mobilises a specific narrative of victimhood » (Buffon, Allison 2016 : 176). Les arguments abordés ci-dessus prouvent que la femme yézidie est représentée comme un être qui a toujours besoin de secours, comme une esclave sexuelle pour les médias occidentaux, et c'est ce qui, par conséquent, produit un effet pornographique : on ne prend pas en compte le contexte historique, social et politique et on donne une image de la femme yézidie-victime. Ce modèle de femme correspond à un objet passif qui peut être sauvé uniquement par la guérilla masculine.

Cette hyper-visibilité de la femme-victime produit en réalité deux effets : en premier lieu, la femme devient l'objet transparent qui doit être sauvé et par conséquent les abus sérieux ne sont pas montrés, et les violations des droits humains et les actions pour les combattre ne sont pas évidentes ; en

deuxième lieux, avec ce focus exagéré sur la figure de la femme et sur sa victimisation, la figure masculine est réduite au silence, même si celle-ci aussi demande de venir en son secours : « There is no focus on men's bodies as a counterpoint to those of women: nor are the sufferings of boys problematised, though boys do suffer, for example it is known in the region that preadolescent Yezidi boys who have been taken captive are being trained by ISIS as suicide bombers. The absence of the Yezidi male voice also masks one of the central aspects of this genocide for the Yezidis, namely its collective nature. It is the whole group which has been violated. » (Buffon, Allison 2016 : 188).

En fait, Sara et Célia Mercier insèrent dans le livre aussi le témoignage d'Azad, le frère de Sara : il décrit ses difficultés dans la recherche d'un emploi et le cauchemar vécu quand il prend connaissance de l'attaque à Mossoul ; et l'histoire de Nadir. Nadir est un garçon de 17 ans, un lycéen. Dans le chapitre qui lui est consacré, on peut lire : « Il a le cœur léger en quittant l'école avec les autres hommes ». D'innombrables pick-up sont d'abord remplis avec des jeunes hommes ayant l'âge de Nadir, ensuite on leur ordonne de descendre : « Un enfant de 9 ans tient la main de son père. Un homme armé vient le chercher. Le garçon se met à pleurer. Les villageois sont répartis en deux files. On leur ordonne de s'agenouiller ». Après cet ordre, le cri en arabe : « Tirez ! », et une rafale de mitraillette s'abat sur le groupe. Nadir parvient à survivre, blessé, et s'apprête à s'échapper avec un copain. Les deux se réfugient enfin dans le village de Sinouné, où se trouve Quassim Shesho¹². L'histoire que nous venons de proposer nous explique que les enfants prisonniers sont également durement éprouvés. Les hommes de Daech ont voulu les endoctriner pour en faire des fanatiques, en les soumettant à un lavage de cerveau et en les forçant à se convertir à l'islam. « Même une fois convertis, ils restent prisonniers. Peut-être que le Califat voudra les envoyer un moment ou à un autre au front, comme chair à canon. Ceux qui ont pu fuir sont traumatisés et ils ont des problèmes de santé à cause du manque d'hygiène. » (Mercier 2015 : 202).

Incontestablement, le traitement réservé aux femmes et aux jeunes filles yézidiennes par les hommes de Daech a été terrifiant. L'accent que nous avons mis sur les femmes découle du fait que la protagoniste et narratrice du témoignage est une femme, donc son expérience prend une certaine direction. Cependant, l'attention que les médias et les communautés internationales prêtent aux femmes a privilégié ces femmes comme « in need of rescuing over others » (Holz 2017 : 11), car toutes les femmes n'ont pas été représentées de manière équitable. Lisa Marie Holz, dans son article « The Role of The Islamic State Terrorist Organization in Human Trafficking », déclare : « The media

¹² Avec le nom Quassim Shesho on fait probablement référence à Qasem Soleimani, général iranien, commandant de la Force Al-Qods, né le 11 mars 1957 à Rabor, province de Kermann (Iran) et mort le 3 janvier 2020 à Bagdad (Iraq) d'un assassinat ciblé américain. Le 10 juin 2014, dans les heures qui suivent la chute de Mossoul, l'Iraq dépêche Qasem Soleimani en Irak. Au cours des mois suivants, il intervient notamment lors du siège d'Amerli, la bataille d'Al-Anbar, la bataille de Baïji et la bataille de Tikrit.

has selectively focused on young, single, and attractive females, vulnerable and separated from their families to the exclusion of married women, mothers, widows, and older women despite enduring similar experiences. » (*Ibid.*). Elle continue en soulignant que si l'on conduit une recherche sur Google et que l'on tape « yazidi », « islamic state » et « human trafficking », le résultat équivalra à environ 42.000 occurrences, et les premières 200.120 sont des articles de presse des femmes survivantes, 12 concernant l'implication d'Amal Clooney et 40 résultats font allusion aux histoires des hommes.

Pour conclure, malgré l'importance que nous avons conférée à la figure de la femme, à son hyper-visibilité et aux stéréotypes de genre, il ne faut pas oublier que le génocide en question, comme toutes les autres violations des droits humains et les abus, restent toujours infligés à toute la communauté, et par conséquent même aux hommes : quoique de nature différente, il s'agit de violations qui ont la même intensité, la même importance et les mêmes conséquences désastreuses. Par ailleurs, perpétuer le focus sur la victimisation de certaines victimes et marginaliser tant d'autres, c'est augmenter à tort la présence de stéréotypes. Ce qui ne nous permet pas de conduire une analyse lucide et critique de ce qui s'est passé, ni de comprendre la nature collective de la catastrophe.

Chapitre II

L'analyse Traductologique

II.1 L'évaluation des traductions selon Robert Larose : le périphrase et les éléments textuels ; la superstructure et la macrostructure

Dans ce chapitre nous allons examiner nos choix de traduction les plus importants du point de vue de l'expression et du contenu. Comme il est question d'une traduction inédite, il nous paraît judicieux de développer une étude de nos stratégies de traduction. Pour ce faire, nous allons examiner en détail ce que Larose (1989) écrit dans son livre *Théories contemporaines de la traduction* à propos de l'évaluation des traductions. Son modèle d'analyse, que nous avons réduit aux fins de notre mémoire, nous permet de passer en revue la superstructure, la macrostructure et la microstructure du texte sans négliger les éléments périphrastiques. Nous concentrerons donc notre attention sur ce que l'on peut appeler l'évaluation textologique des traductions, en mettant en exergue le rôle du traducteur qui essaie de bien transposer langue et culture. Nous expliciterons les différentes structures du texte (superstructure, macrostructure et microstructure). Le schéma d'analyse traductologique inséré dans le deuxième sous-paragraphe sera rentable au niveau de la microstructure. Il sera en effet dans le deuxième sous-paragraphe que le lecteur de ce mémoire peut s'attarder sur le schéma d'analyse complété pendant le processus de traduction, un schéma dans le quelle on passe en revue les trois différents niveaux de la microstructure (morphologique, lexicologique et textuel). Enfin, quant au troisième sous-paragraphe, nous allons motiver certains choix de traduction qui ont du mal à s'inscrire dans les schémas d'analyse ou les théorèmes traductologiques, mais qui sont plutôt liés à nos pulsions émotionnelles en tant que traducteur.

Selon Larose (1989 : 217), dans le domaine de l'évaluation des traductions, il faut faire une distinction entre les études à des fins pratiques – soit didactiques soit professionnelles – et les études théoriques. Celles-ci sont subdivisées en études expérimentales et études textologiques. C'est dans la perspective de ces derniers que Larose aborde son analyse. « L'évaluation des traduction », comme il le souligne (*ibidem*), « pose au départ le problème de la médiatisation du traducteur »¹³. En matière de prédispositions idéologiques et émotionnelles du traducteur, la troisième section de ce chapitre contient une analyse plus approfondie. Mais la subjectivité du traducteur n'est qu'un seul élément secondaire, car pour produire une bonne évaluation, il est fondamental d'analyser le texte lui-même, les éléments qui le composent et les structures sur lesquelles il s'appuie. Il est essentiel donc d'effectuer une segmentation du texte pour se rendre compte des relations fonctionnelles du texte

(superstructure), sémantiques (macrostructure) et linéaires (microstructure). Nous reviendrons plus tard sur les caractéristiques concernant ces trois niveaux. Pour le moment, nous examinons les niveaux textuels inférieurs parce que, comme le souligne Larose (*ibid.* : 221) « pour que nous puissions parler de traduction à proprement parler, il faut que la traduction puisse satisfaire d’abord et avant tout à diverses conditions d’énonciation qui aiguillent les niveaux textuels inférieurs »¹⁴. La dimension textuelle s’anime dans une « situation » que le traducteur doit reconnaître, et pour cette raison Larose propose une distinction entre les paramètres péri-textuels et textuels. Le graphique ci-dessus montre plus clairement ce concept :

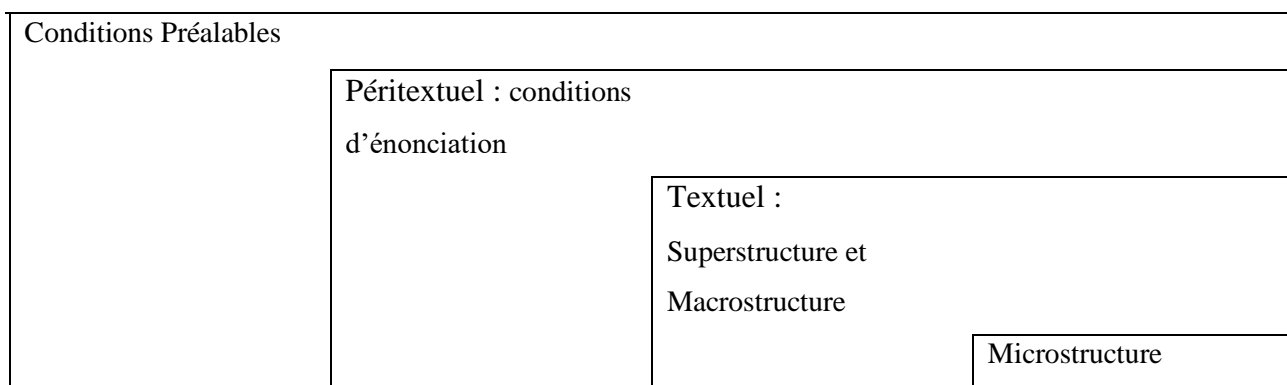


Fig.1 : Légende (Larose 1989 : 224).

En ce qui concerne le péri-textuel, il faut souligner qu’il est composé par plusieurs facteurs qui exercent des pressions sur le textuel. Il s’agit des conditions d’énonciation, donc de production du texte ; elles sont au nombre de quatre : le but des énonciateurs, la teneur informative, la composante matérielle et l’arrière-plan socio-culturel. La stratégie de traduction sera élaborée à cette étape, en réfléchissant et en médiant les priorités accordées aux quatre paramètres qui forment les conditions d’énonciation. « Le texte traduit est le lieu d’une tension dialectique entre la teneur informative et la composante matérielle, entre l’objectif d’énonciation initial et l’arrière-plan socio-culturel des destinataires » (*ibid.* : 223). Il est désormais clair donc que les quatre paramètres que Larose appelle « les quatre murs » sont essentiels non seulement pour modeler la stratégie de traduction et le travail du texte, mais aussi définir une théorie de traduction. L’approche textuelle est l’approche choisie pour la traduction que le lecteur de ce mémoire peut trouver dans le troisième chapitre. A en croire Larose, il faudrait privilégier cette approche, car la linguistique du texte est le champ adoré de la traductologie. Avant de décrire les composantes péri-textuelles, il est important d’ouvrir une parenthèse quant à

l'approche textuelle selon Adam (2005). Ce linguiste a contribué de façon décisive à la constitution d'une linguistique textuelle francophone, qui peut être considérée comme une théorie autonome, complexe et originale. S'inspirant de Ferdinand de Saussure, de Benveniste, de Bakhtine et de Coseriu, il définit sa théorie de la linguistique textuelle comme « une théorie de la production co(n)textuelle de sens, qu'il est nécessaire de fonder sur l'analyse des textes concrets » (Adam 2005 : 234). Cette définition situe résolument la linguistique textuelle dans l'analyse de discours et affirme que le texte peut être considéré d'un double point de vue : d'un côté l'objet abstrait et de l'autre l'objet concret. Dans le premier cas, il fait référence à la grammaire transphrastique (Pesek 2005 : 94), à savoir cette extension de la linguistique classique qui va au-delà de la phrase simple en prenant en compte la dimension textuelle, tandis que dans le deuxième cas le texte est conçu comme un objet matériel, comme le résultat d'un acte d'énonciation où la linguistique textuelle est considéré comme un ensemble de phénomènes proprement textuels (on fait référence donc à la structure interne et à la texture). Adam va au-delà de ces frontières : comme l'écrit Ondřej Pesek dans son compte rendu concernant ses théories, « Adam prend le contrepied des approches pragmatiques pratiquées par J. Moeschler et A. Reboul »¹⁵, puisqu'il reproche un réductionnisme trop radical : ils limitent leurs analyses aux énoncés pris isolément et ont pour résultat, et comme défaut selon Adam, le fait que les phénomènes d'ordre pragmatique restent en dehors du champ d'analyse de la pragmatique du discours. Adam démontre donc que les catégories d'analyse textuelle sont différentes de celles de la grammaire de la langue. « Le cas des constructions détachées, des propositions relatives ou encore des progressions thématiques montre bien que le passage de la proposition au texte n'est pas d'ordre quantitatif mais profondément qualitatif. La tâche du linguiste est donc de formuler un appareil nouveau de concepts et de définitions » (*Ibidem* : 95). Adam définit donc dans son œuvre les unités textuelles de base (proposition-énoncé) et les types de liages (liages du signifié, liages du signifiant, implications, connexions et séquences d'actes de discours). Cet apport permet de mieux comprendre l'approche textuelle en traduction et de justifier la prise en compte de phénomènes d'ordre pragmatique dans l'analyse préalable au transfert, c'est-à-dire qu'il faut toujours songer à l'influence que le contexte peut exercer sur les signifiants.

Revenant aux quatre murs qui modèlent la stratégie de la traduction selon Larose, le schéma suivant illustre clairement l'influence des éléments péritextuels sur le textuel.

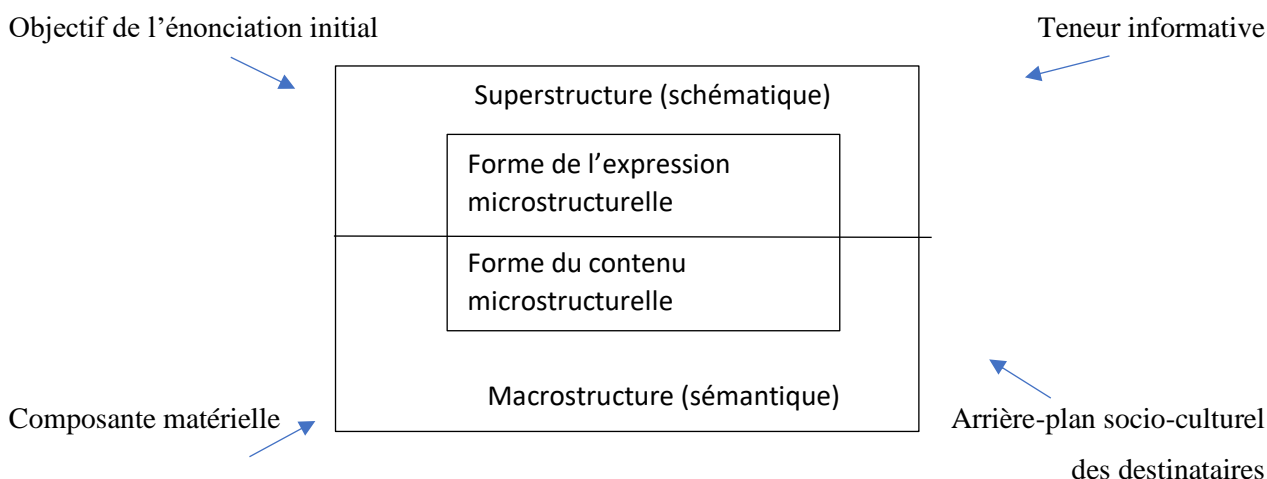


Fig. 2 : Légende (Larose 1989 : 223)

Analysons en détail ces quatre murs. En ce qui concerne le but des énonciateurs, afin de poursuivre une bonne évaluation de traduction il est essentiel qu'il y ait une correspondance entre le but de l'auteur et le but du traducteur, car une inadéquation entre TD et TA modifie les fonctions du texte et de son tissu linguistique. « C'est la totalité de l'enveloppe pragmatique (formés des 5W du journalisme des pays anglophones : what ? why ? where ? who ? when ?) qui détermine si le traducteur effectue une traduction plus ou moins rapprochée ou éloignée » (Larose 1989 : 2239). Il est emblématique dans ce cas l'exemple proposé par Larose, la traduction verbatim¹⁶ de l'Antigone de Sophocle destinée à des étudiants en grec et une traduction – modernisation produite à des fins de mise en scène, comme celle d'Anouilh. Sans aucun doute, cette dernière traduction d'ordre mimétique serait préférable pour un public contemporain, en tenant bien compte de l'arrière-scène socio-culturelle. « En effet », comme le souligne Larose, « la modification de la composante matérielle (vers/prose) et de l'arrière-plan socio-culturel (Grèce antique/France moderne) ne s'effectue pas par nécessité mais par choix » (*Ibidem* : 225).

Il est également important de valoriser la teneur informative : stocker et préserver le contenu informatif suppose également qu'on se plie aux limites qu'exerce l'arrière-plan socio-culturel. Car, comme le remarque Larose, « aucun message n'existe in vitro » (*Ibidem* : 226). Par ailleurs, il faut textualiser et contextualiser le message pour lui donner vie. Entre TD et TA il doit exister une équivalence fonctionnelle et une invariance sémantique. La traduction, c'est-à-dire le TA, doit posséder la même « charge informationnelle » que le TD.

¹⁶ Le terme « verbatim » qui provient du latin et porte le sens de « verbe », est employé comme adverbe et veut dire « mot à mot ». Donc une traduction verbatim est une traduction qui sera le plus fidèle possible au texte de départ et qui rapporte les mots identiques du TD dans le même ordre, sans paraphrases, ni modifications, ni suppressions.

Ensuite, c'est la composante matérielle qui va désigner la correspondance de la forme de la composition des textes. En bref : « on ne doit pas faire d'une conte un roman, d'une épopée un sketch de cabaret, car ce n'est plus une traduction » (Tarnoczi 1967 : 140). Néanmoins, en ce qui concerne l'arrière-plan socio-culturel, il est important de remarquer que le traducteur part du sens. « Pas de sens, pas de texte, pas de traduction » (Larose 1989 : 228). L'arrière-plan socio-culturel varie d'une langue à l'autre. « Il faut donc s'attendre à des modifications [...] dictées cependant par un principe de nécessité, c'est-à-dire par le souci de faire comprendre un texte à un destinataire donné ». Ce sont les mots que Larose utilise pour décrire cette quatrième condition d'énonciation, selon laquelle la traduction doit être forcément compréhensible. Il est également vrai qu'il y a des textes inaccessibles et dans ce cas on ne pourra pas les rendre compréhensibles en les traduisant. C'est pourquoi un texte incompréhensible n'est pas proprement un texte : « il ne suffit pas des mots, des phrases ou des paragraphes en enfilade » (*Ibidem* : 230). Un texte qui n'a pas de sens ne peut être traduit car, comme on l'a déjà souligné auparavant, le traducteur part du sens. Selon Larose, on peut faire une distinction entre traductions orientées vers l'auteur et celles qui sont orientées vers le lecteur et celles qui suivent un autre principe, c'est-à-dire quand la traduction n'est pas réalisée seulement à des fins pratiques, des fins d'information, mais elle a aussi des fins heuristiques. On peut définir en effet un processus heuristique quand il fait confiance, à l'intuition et à l'état temporaire des circonstances dans le but de résoudre des problèmes et de générer une nouvelle connaissance. Pour résumer, l'heuristique ne suit pas un chemin clair, mais elle fait confiance à l'instinct et indique les théories qu'il faut approfondir pour garantir un développement empirique. Comme le souligne Larose, « ces tendances (modes, stratégies, procédés) ne s'opposent pas. Elles sont au contraire complémentaires et répondent, pour chaque texte à traduire, aux besoins ponctuels de rapprochement ou éloignement socio-culturels » (*Ibidem* : 229). Par conséquent, sur la base arguments abordés ci-dessus, les choix de traductions qui sont effectués sur le plan de la microstructure seront suggérés par deux mouvements : la priorité accordée d'une part à l'auteur pour les textes expressifs, d'autre part au destinataire pour les textes informatifs et opératifs.

Avant d'aborder finalement le discours concernant la superstructure, la macrostructure et la microstructure du texte, il faut nous attarder un instant sur les typologies de textes que nous venons de mentionner. La typologie et la fonction du texte figurent parmi les éléments de la macrostructure textuelle. Elles sont importantes puisqu'elles constituent un point de départ pour la traduction et son évaluation ; « les fonctions », comme l'écrit Larose, « permettent de saisir la relation locuteur-allocutaire » (*Ibidem* : 237). A la question si à chaque catégorie de texte correspond une typologie de traduction, Katherine Reiss répond en proposant une classification ternaire identique à celle que propose Larose : les textes informatifs, à caractère neutre et centrés sur le contenu ; les textes

expressifs orientés vers la forme et l'émetteur ; les textes opératifs, qui remplissent une fonction prédominante appellative et qui sont axés sur le récepteur (propagande politique et annonce publicitaire). En matière de traduction, dans les premiers la traduction sera orientée vers l'invariance du contenu ; pour les expressifs vers l'invariance du contenu et de l'expression ; et pour les opératifs la traduction penchera sur l'équivalence d'effet (Larose 1989 : 237).

Selon cette classification de Reiss (et Larose), le récit de témoignage *Sara, Evadée de Daech. Ils nous traitent comme des bêtes*, est un texte expressif, où l'attention est posée sur la forme et le but de l'auteur, donc un texte où la traduction proposée doit respecter l'invariance du contenu et des priorités formelles du texte. Selon le linguiste Jakobsøn¹⁷, le texte a une fonction primaire (et parfois aussi des fonctions secondaires). Les fonctions sont au nombre de six : référentielle, expressive, conative, phatique, poétique et métalinguistique. *Sara, Evadée de Daech. Ils nous traitent comme des bêtes* se présente comme un récit de témoignage, mais on peut aller jusqu'à dire qu'il se situe parmi les textes littéraires : il aura donc une fonction expressive (conformément à la classification proposée par Reiss et Larose). On vient de souligner que la stratégie de traduction se situe en médiant les « quatre murs », les composantes du péritextuel. Puisque le récit de témoignage en question est un texte expressif et littéraire, nous avons préféré mettre l'accent sur l'objectif d'énonciation initial, le but des énonciateurs, et sur l'arrière-plan socio-culturel des destinataires. Notre traduction peut être donc considérée comme fidèle au texte de départ, car nous n'avons pas naturalisé le texte. Les textes littéraires sont des ouvrages ayant des fins artistiques ou des textes qui adoptent des formes artistiques à d'autres fins. La narration d'événements réels est modalisée par le point de vue de celle qui raconte (la focalisation). En effet, le genre narratif ne comprend pas uniquement les reportages et les récits historiques, mais aussi les nouvelles et les romans avec tous ses sous-genres.

Après avoir décrit les différents facteurs péritextuels et les typologies de textes – sans doute des facteurs permettant de mieux comprendre les éléments textuels –, il est inutile de présenter notre schéma d'analyse détaillé, donc le niveau de la microstructure avec ses composantes.

Relativement aux éléments des textes, la microstructure renvoie à la manière dont le matériau textuel se modèle à partir de la forme de l'expression et de la forme du contenu.

Nous reprenons le concept de superstructure et de macrostructure : celle-ci n'est ni plus ni moins qu'une macrostructure sémantique, tandis que la superstructure établit, fixe la macrostructure syntaxique ou schématique. Toutes les deux sont liées à la microstructure, c'est-à-dire aux structures locales, aux mots et aux phrases du texte ; elles se définissent même en fonction de la microstructure

¹⁷ R. O. Jakobsøn, né à Moscou le 10 octobre 1896 et mort le 10 juillet 1987, était un linguiste russe considéré l'un des plus importants initiateurs de l'école du formalisme et du structuralisme. On lui doit les études concernant la théorie de la communication linguistique.

(van Dijk 1980). On peut affirmer que toutes les deux « occupent un niveau textuel plus élevé que la microstructure » (Larose 1989 : 230), mais la superstructure s'avère plus abstraite, car elle constitue l'armature du texte. A en croire van Dijk (*ibidem*), la superstructure d'un récit, comme le reporte Larose (1989 : 232), peut être représentée figurativement comme suit :

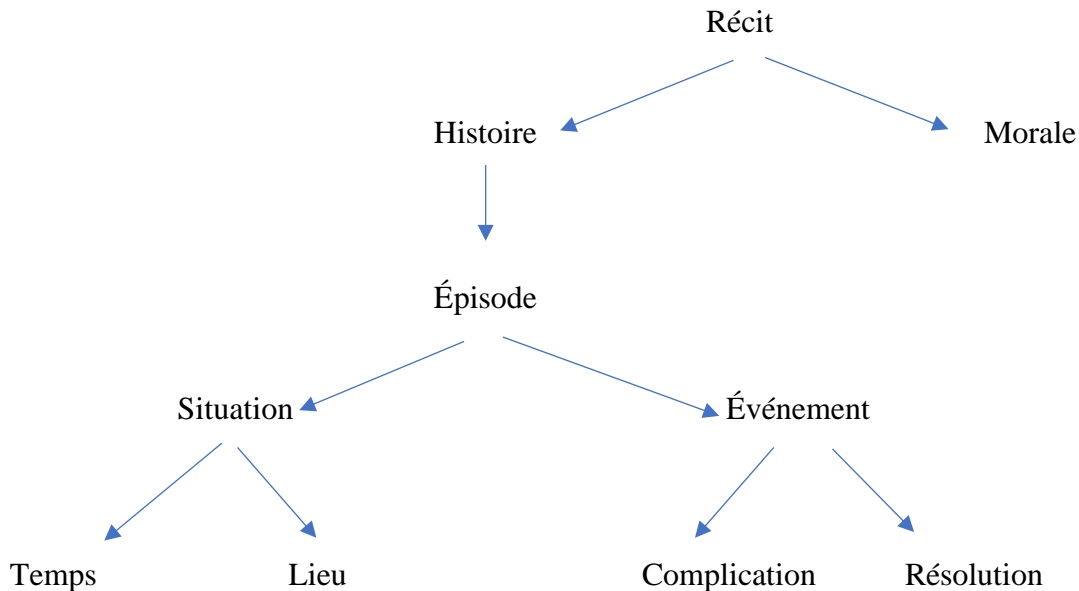


Fig. 3 : Légende (Larose 1989 : 232).

Il est clair que l'évaluation des traductions se focalise sur différents niveaux et structures du texte, mais aussi sur la médiatisation du traducteur ; la stratégie de traduction est choisie par rapport aux différents éléments nommés « péri-textuel » par l'auteur, mais elle est incontestablement influencée par la typologie et la fonction du texte.

Quant au schéma d'analyse qui permet de mettre en exergue les traits distinctifs du texte en question, le but est de développer l'analyse d'un point de vue double : l'expression et le contenu. Cette analyse permettra de commenter nos choix de traduction qui ne constituent pas le produit d'un courant de pensée ou d'une théorie, mais qui s'avèrent plutôt le fruit de notre instinct déclenché par un sentiment qui découle de notre lecture de l'histoire de Sara, envers qui nous avons établi une certaine empathie. Nous appellerons ces choix pulsionnels *choix de la première lecture*.

II.2 Le schéma d'analyse traductologique : la microstructure du texte

Afin de parvenir à une évaluation de la traduction qui puisse identifier des portions de texte appropriées, il faut analyser en détail le texte dans son entièreté. En effet, la microstructure, que nous allons analyser dans ce sous-paragraphe, indique la forme de l'expression et du contenu des segments

textuels isolés (*Ibidem* : 256). La microstructure textuelle a pour but de relier les séquences des pensées de façon logique et cohérente, en permettant de rendre compréhensible chaque partie du discours. On peut imaginer l'ensemble du texte comme un bâtiment composé par plusieurs étages, où la construction est la superstructure et chaque étage représente la macrostructure, tandis que les poutres et les éléments liés par le ciment sont les microstructures. Selon le propos de Larose, « il s'agit donc de l'actualisation de l'intention de communiquer et de sa linéarisation dans une langue donnée » (*Ibidem*). En ce qui concerne la forme du contenu et de l'expression, on peut voir comment le schéma d'analyse nous donne la possibilité d'approfondir trois différents niveaux de la microstructure du texte traduit – le niveau morphologique, lexicologique et syntaxique – aussi bien du point de vue de la forme que du point de vue de l'expression. La forme de l'expression montre les propriétés formelles d'un texte, « la matière phonique ou graphique structurée comme forme par la langue » (*Ibidem* : 259), tandis que la forme du contenu montre l'objet du message. Les deux schémas suivants contiennent en détail les différentes composantes des trois niveaux (morphologique, lexicologique et syntaxique) en ce qui concerne la forme de l'expression, dans le premier tableau, et la forme du contenu, dans le deuxième.

Vois le tableau de la forme de l'expression en détail :

	Structure des segments (La nature même des portions des textes)	Redistribution linéaire (Toute itération d'unité linguistique)	Reclassification paradigmatique (La violation des règles de sélection)	Marques socio-historiques (Les marques sociales et géographiques)
<i>Niveau morphologique</i>	Il s'agit de relever la forme des mots-outils, des concordances des temps et des changements de classe.	Il montre la prédominance de certaines marques significatives (comme les mots morphologiquement identiques par leur rime).	Il s'agit de faux amis ou commutation/permutation de morphèmes.	On relève les régionalismes morphologiques.

<i>Niveau lexicologique</i>	C'est le cas des mots-valises, des mots-phrases, des antonomases et des emprunts.	Il s'agit de cas comme l'épithète, l'épanalepse et le mot-thème.	Ce niveau concerne les jeux de mots et les lapsus voulus ou non.	C'est le niveau relatif aux marques qui informent sur le locuteur, comme l'âge et l'origine sociale.
<i>Niveau syntaxique</i>	Appartiennent à cette catégorie l'opposition, l'ellipse, la parataxe. « La syntaxique ici comprends la syntagmatique » (Ibidem : 261).	Ici on trouve les constructions figées ou rares.	On y rencontre principalement des cas de solécisme.	Il s'agit du niveau de l'expression locutionnelle

Voici le tableau de la forme du contenu :

	Dénotation (La valeur de base d'une unité de texte)	Surdétermination sémantique (L'association ou la répétition d'unités linguistiques)	Recodage sémantique (L'interprétation des jeux de mots, tropes, lapsus)	Références intra-textuelles
<i>Niveau morphologique</i>	Il s'agit du niveau qui présente la valeur de base des mot-outils et des suffixes, affixes et infixes, le genre, le nombre, le choix des temps verbaux.	Les déterminant possessifs, par exemple.	Le recours à des formes délibérément irrégulières ou polysémiques, dans le but de créer un effet.	Il s'agit des morphèmes du parcours de rappel ou d'anticipation au sein du texte, à savoir les anaphoriques et des cataphoriques.
<i>Niveau lexicologique</i>	Il identifie la valeur de base des mots-forts. « En traduction, c'est le lieu des confusions de mots et de néologismes	Tout choix du traducteur de procéder à l'addition ou à l'élimination d'informations en	Ce niveau contient l'hyperbole, la métonymie, la métaphore, l'antithèse, l'euphémisme.	C'est le niveau du réseau lexico-sémantique du texte.

	sémantiques » (<i>Ibidem</i> : 269).	cas de pléonasmes, de métaboles, etc.	C'est aussi le cas de la personnification, de l'ironie, de l'oxymore et des mots- omnibus.	
<i>Niveau syntaxique</i>	« Ce niveau est celui du couple thème/rhème, de la valeur de base des proverbes et maximes, de la modification de l'ordre des mots du TD. » (<i>Ibidem</i>).	Récurrence de structures syntaxiques parallèles.	« Le traducteur doit comprendre avant de traduire » (<i>Ibidem</i> : 276) parce que les échecs de traduction ont un effet dévastateur.	

Après avoir repéré les éléments qui caractérisent les trois niveaux pour les deux formes, nous proposons ci-dessous le schéma d'analyse traductologique corroboré par nos échantillons tirés du corpus parallèle français-italien.

forme de l'expression			
Niveau	Temporalité	Texte de départ	Texte d'arrivée
morphologique	(<i>consecutio temporum</i>) Mots-outils Changement de classe	1a) Il parait que la milice yézidi a tué un berger qui collaborait avec Daech. ¹⁸ (Chapitre 17 – page 166) 2a) Ce qui se passe est tragique. Moi-même je me sens perturbée à cause de tout se ce j'entends. (Annexes- page 202)	1b) -Sembra che la milizia yezidi abbia ucciso un pastore che collaborava con l'ISIS. (Capitolo 17 – p.152) 2b) Quello che sta accadendo è una tragedia. Io stessa sono sconvolta da tutto quello che ho sentito. (Annessi – p.169).

¹⁸ Ce premier exemple est intéressant afin de mieux comprendre la différence de *consecutio temporum* entre le TD et le TA. Les deux énoncés sont liés par un rapport d'antériorité (entre la matrice et la sous-phrase complétive). Cependant, si dans le TD il y a un passé composé, dans le TA on a préféré un *condizionale passato*, qui correspond à un subjonctif passé en français.

	<p>3a) L’abri est dérisoire : une tente blanche, avec au sol un tapis... (Annexes - page 205).</p> <p>4a) De notre cotée, nous n’avions plus de nouvelles d’Hassan depuis plusieurs semaines. On disait qu’il avait été kidnappé. (Chapitre 3 – p.39)</p> <p>5a) En 2003, les Américains ont proclamé devant le monde entier que Saddam possédait des armes de destruction massive. Le 20 mars, ils ont attaqué notre pays avec une coalition militaire. (Chapitre 3- p. 41).</p> <p>6a) C’est à cette époque qu’Azad a entendu parler d’un nouveau groupe terroriste appelé « état Islamique en Iraq et au Levant », qui deviendra Daech par la suite. (Chapitre 5- p.63).</p> <p>7a) Je croyais que je ne reverrais plus jamais ma maman. (Chapitre 11-p. 115).</p> <p>8a) Il parait que la milice yézidi a tué un berger qui</p>	<p>3b) Il rifugio è una miseria: una tenda bianca, un tappeto sul pavimento... (Annessi – p. 169).²⁰</p> <p>4b) Noi invece non avevamo più notizie di Hassan da ormai qualche settimana. Si diceva che fosse stato rapito.²¹ (Capitolo 3 – p.80)</p> <p>5b) Nel 2003 gli americani proclamarono davanti al mondo intero che Saddam possedeva delle armi a distruzione di massa. Il 20 marzo attaccarono il nostro paese con una coalizione militare. (capitolo 3-p.80)</p> <p>6b) Fu in quel periodo che Azad sentì parlare di un nuovo gruppo terroristico chiamato “Stato islamico dell’Irak e del Levante”, il quale sarebbe poi diventato ISIS. (Capitolo 5- p.92).</p> <p>7b) Ho creduto di non poter rivedere mai più mia madre. (Capitolo 11- p.122).</p> <p>8b) Sembra che la milizia yezidi abbia ucciso un pastore</p>
--	---	--

²⁰ Un autre cas de changement de classe où nous avons opté par un nom au lieu d’un adjectif.

²¹ *Consecutio Temporum* : dans le TD il y a un plus-que-parfait indicatif, à la voix passive, qui dans le TA est devenu un *congiuntivo trapassato* à la voix passive.

	<p>collaborait avec Daech. (Chapitre 17- p. 166).</p> <p>9a) Au bout de trois, quatre, cinq jours, il n’y a plus rien à manger, plus rien à boire. Les mères se taillent les veines pour désaltérer leurs enfants. Il n’y a aucun abri sous le soleil. (Préface – p. 9)</p> <p>10a) Un butin de guerre, une récompense pour motiver les troupes. (Préface – p.10)</p> <p>11a) Ils ne le savent pas. Ils n’en ont de toute façon aucune envie. Ils n’ont plus confiance dans leur gouvernement, ni dans leurs voisins des villages arabes qui les ont trahis. Ils veulent quitter ce pays où ils ne voient plus d’avenir. (Préface – p. 12)</p> <p>12a) En détention, j’étais dans un état misérable. Je pensais tout le temps à mon père, à ma mère, à mes frères, à tous les membres de ma famille, je me demandais s’ils étaient dans une situation pire que la mienne. (Introduction – p.15)</p>	<p>che collaborava con l’ISIS. (capitolo 17-p. 160).²²</p> <p>9b) Dopo tre, quattro, cinque giorni non c’è più nulla da mangiare, nulla da bere. Le madri si tagliano le vene per dissetare i loro figli. Non vi è alcun rifugio. (Prefazione – p. 2)</p> <p>10b) Un bottino di guerra, una ricompensa per motivare le truppe. (Prefazione – p. 65)</p> <p>11b) Non sanno quando potranno ritornare nelle loro terre. E non ne hanno alcuna voglia: non hanno più fiducia nei confronti del loro governo, né dei loro vicini nei villaggi arabi dai quali sono stati traditi. Gli yezidi vogliono lasciare quel paese nel quale non hanno più un avvenire. (Prefazione – p. 65).</p> <p>12b) Durante la prigionia mi trovavo in uno stato pietoso. Pensavo tutto il tempo a mio padre, a mia madre, ai miei fratelli, a tutti i membri della mia famiglia, e mi domandavo se si trovassero in una</p>
--	---	--

²² La forme “il paraît que” est généralement suivie de l’indicatif en français, alors que dans la langue d’arrivée la forme *sembra che* exige le *congiuntivo*.

		<p>13a) Ma sœur était anéantie. Pourtant elle n'a pas osé se rebeller, elle a trop de respect pour mon père, elle sait que cela provoquerait une crise familiale. (Chapitre 4 - p.50)</p> <p>14a) Je prépare un sac en vitesse, avec des habits, les papiers d'identité, les bijoux et les armes de mon père, une vieille mitraillette, des pistolets et des fusils de chasse. (Chapitre 7 – p. 68/70)</p> <p>15a) Sur une table, ils ont préparé trois sacs : un pour les bijoux, un pour les téléphones portables et un pour l'argent. (Chapitre 8 – p.79)</p> <p>16a) C'est la cohue, la bousculade, entre les valises, les sacs et les petits enfants qui pleurent. (Chapitre 8 – p.81)</p> <p>17a) Nous descendons de la voiture et nous nous couvrons le visage jusqu'aux yeux avec nos foulards. Lorsque nous entrons dans le hall, des miliciens nous arrachent nos voiles et les jettent au sol. Je tente de ramasser mon foulard, mais un homme me</p>	<p>situazione peggiore della mia. (Introduzione – p. 67).</p> <p>13b) Mia sorella ne fu distrutta. Nonostante questo non osò ribellarsi, ha troppo rispetto per mio padre e sapeva che ciò avrebbe provocato una crisi familiare. (Capitolo 4 – p. 86)</p> <p>14b) Io preparo velocemente uno zaino, ci metto dentro dei vestiti, i documenti di identità, i gioielli e le armi di mio padre, un vecchio mitra russo, delle pistole e dei fucili da caccia. (Capitolo 7 – p.99).</p> <p>15b) Su una tavola hanno posizionato tre zaini: uno per i gioielli, uno per i cellulari e l'altro per i soldi. (Capitolo 8 – p. 104)</p> <p>16b) È il caos, si crea una calca tra le valigie, le borse e i bambini che piangono. (Capitolo 8 – p.105)</p> <p>17b) Scendiamo dalla macchina e ci copriamo il volto fino agli occhi con i nostri foulard. Una volta in entrata, dei miliziani ci strappano di dosso i veli e li gettano per terra. (Capitolo 9 – p.109)</p>
--	--	--	---

		<p>l'arrache à nouveau avec un sourire narquois. (Chapitre 9 – p. 90)</p> <p>18a) Ce ne sera pas son tour cette fois. Elle ressent une profonde lassitude. Elle a tout le temps la tête qui tourne, la nausée. Elle se demande s'ils n'ont pas mis de la drogue dans la nourriture ou dans l'eau. Ou dans les deux. (Chapitre 9 – p. 97)</p> <p>19a) Cela n'aurait sans doute servi à rien qu'elle nous prévienne, Sara. Nous n'aurons pas pu fuir tous ensemble, il n'y avait aucune chance.¹⁹ (Chapitre 7 – page 75)</p>	<p>18b) Questa volta l'ha scampata. Prova una profonda stanchezza. La testa le gira tutto il tempo, ha la nausea. Si domanda se abbiano messo della droga nel cibo o nell'acqua. O in entrambi. (Capitolo 9 – p.109)</p> <p>19b) Non sarebbe servito a nulla se ci avesse avvisati Sara. Non saremo potuti fuggire tutti insieme, non c'è alcuna speranza. L'ISIS ci ha presi. (Capitolo 7 – p.99)</p>
Niveau lexicologique	<p>Lexique (niveau de langue)</p> <p>Mot-phrases</p> <p>Mot-valise</p> <p>Antonomases</p>	<p>Texte de départ</p> <p>1a) Malgré nos pieds en miette et nos jambes ankylosées, nous avançons encore²³ (Chapitre 17 – page 167)</p> <p>2a) Finalement, le chef tourne les talons et repart vers la porte. (Chapitre 14 – page 145)</p>	<p>Texte d'arrivée</p> <p>1b) Nonostante i nostri piedi siano in frantumi e le nostre gambe anchilosate, avanziamo ancora (capitolo 17 – p. 160)</p> <p>2b) Poi finalmente il capo gira i tacchi e si dirige verso la porta. (chapitre 14 – p. 137)</p>

¹⁹ La négation se présente dans ce cas comme un mot-outil. Son emploi, ainsi que l'usage de « sans doute » et « aucune chance », rend compte de l'impossibilité de la fuite, la perte d'espoir et la résignation de l'oncle de Sara, et par conséquent le risque auquel ils étaient exposés et la tragédie imminente. Cela augmente la suspense : le lecteur se demande si les héros pourront s'échapper.

²³ « Ankylosées » est un terme formel qui n'appartient pas au langage courant.

		<p>3a) C'est l'affolement général en bas. (Chapitre 9- p. 93).</p> <p>4a) Un de ses hommes le suit, un jeune, arme en bandoulière, qui grommelle avec mépris : -Sales yézidies... Sales putes du diable...</p> <p>5a) -Elles sont répugnantes ! vous ne pouvez pas vous laver, sales pites de yézidies ? Espèces de truies ! (Chapitre 9-p. 98).</p> <p>6a) C'est la bousculade. (Chapitre 9- p. 113).</p> <p>7a) Tout le monde en Iraq s'en fiche bien de ce qui nous arrive. (Chapitre 14-p. 150).</p> <p>8a) Kader a ricané quand j'ai été ramenée chez lui. Il disait : « Quel imbécile, ton frère, comment a-t-il cru que j'allais te revendre ? ». (Chapitre 21-p. 188).</p> <p>9a) -Non ! Pas de conversion ! (Chapitre 8 – p. 81)</p> <p>10a) -D'accord... (Chapitre 9 – p. 91)</p>	<p>3b) Di sotto si scatena il panico. (capitolo 9-p.47).²⁴</p> <p>4b) <i>Uno dei suoi uomini lo segue, un ragazzo, con l'arma a tracolla, borbotta con cattiveria:</i> <i>-Sporche yezidi...</i> <i>Luride puttane del diavolo...(capitolo 9- p.109).</i></p> <p>5b) -Sono ripugnanti! Non potete lavarvi, sporche puttane yezidi? Sottospecie di vacche! (capitolo 9- p.109).</p> <p>6b) Si crea il caos. (capitolo 11-p.122).</p> <p>7b) In Iraq a nessuno interessa quello che ci sta succedendo. (capitolo 14-p.137).</p> <p>8b) Kader sogghignava quando mi hanno portata da lui. Diceva: "Quell'imbecille di tuo fratello, come ha potuto credere che ti avrei venduta?" (capitolo 21-p.162).</p> <p>9b) -No! Non ci convertiamo! (Capitolo 8 – p. 104)</p> <p>10b) -Va bene... (Capitolo 9 – p. 109)</p>
--	--	---	--

²⁴ Dans le TD, il y a un langage assez courant : « c'est l'affolement général » ne décrit pas convenablement ce qui se passe. Par conséquent, dans le TA, nous avons préféré l'expression suivante : *si scatena il panico*.

		<p>11a) -Oui ! (Chapitre 9 – p. 92)</p> <p>12a) -Elle est dans une autre maison, tu veux lui parler ? -Oui, je vous en prie ! (Chapitre 10 – p. 105)</p> <p>13a) -Non pas de tout ! (Chapitre 13 – p. 131)</p> <p>14a) -Très bien ! (Chapitre 13 – p.138)</p> <p>15a) -Vite ! Ils arrivent ! (Chapitre 15 – p.151)</p> <p>16a) -Bonne chance ! (Chapitre 21 – p.190)</p>	<p>11b) -Sì ! (Capitolo 9 – p. 109)</p> <p>12b) -È in un'altra casa, vuoi parlarci al telefono? -Sì, La prego! (Chapitre 10 – p.115).</p> <p>13b) - No, assolutamente! (Capitolo 13 - p.129).</p> <p>14b) -Molto bene! (Capitolo 13 – p.129)</p> <p>15b) -Forza ! Arrivano ! (Capitolo 15 – p.143)</p> <p>16b) -Buona fortuna! (Capitolo 21 – p.162)</p>
Niveau syntaxique	<p>Parataxe/Hypotaxe</p> <p>Ellipse</p> <p>Opposition</p> <p>Mot-forts</p>	<p>Texte de départ</p> <p>1a) C'est aux garçons d'oser le premier pas, ensuite les filles choisissent celui qu'elles préfèrent parmi leurs prétendants. (Chapitre 4 – page 47)</p> <p>2a) Merwan est mon cousin éloigné, donc notre amour est impossible. (Chapitre4 – p.47)</p> <p>3a) Elles sont seules, elles n'ont plus de maison, aucun endroit pour dormir. Ces filles ont besoin de soins et de se sentir en sécurité.²⁵(Annexes – p.)</p>	<p>Texte d'arrivée</p> <p>1b) È ai ragazzi che spetta osare e fare i primi passi, ma poi sono le ragazze a scegliere quello che preferiscono tra i pretendenti.²⁸ (capitolo 4 – p. 86)</p> <p>2b) Ma Merwan era un mio lontano cugino e il nostro amore era impossibile. (Capitolo 4- p .86)</p> <p>3b) Si ritrovano sole, senza casa, né un posto in cui poter dormire. Hanno bisogno di cure e di sentirsi al sicuro. (Annessi – p. 105)</p> <p>4b) L'ampiezza di questa sciagura è talmente immensa</p>

²⁵ C'est un cas d'ellipse : dans le TA nous avons omis « ces filles », donc le sujet, car la répétition de *queste ragazze* pouvait apparaître redondante dans le TA.

²⁸ Cette phrase coordonnée à l'aide d'un connecteur d'opposition dans le TA a pour effet l'immédiateté de la communication et donc une lisibilité finale accrue.

		<p>4a) L'ampleur de cette tragédie est immense, on ne pourra jamais soulager toutes les douleurs, mais nous faisons ce que nous pouvons. (Annexes - page 202/3).</p> <p>5a) La coalition et les peshmegas pourraient se coordonner pour les sauver. Nos prisonniers sont des êtres humains tout de même. (Annexes - page 203).</p> <p>6a) Au bord de la Source blanche, le prêtre a versé un peu d'eau sur mon front pour marquer mon entrée dans la communauté. (Chapitre 1- page 18).</p> <p>7a) à leurs extrémités étaient noués des petits nœuds. Selon nos rites, on dénoue l'un d'eux, pour dénouer symboliquement le problème d'un pèlerin. Puis on noue un nouveau nœud dans la soie avec notre propre requête. (Chapitre 1-page 24).</p> <p>8a) De notre côté, nous n'avions plus de nouvelles d'Hassan depuis plusieurs semaines. On disait qu'il avait été kidnappé. (Chapitre 3- p. 39)²⁶</p>	<p>che non si potrà mai rimediare a tutti i dolori. Tuttavia, noi continuiamo a fare quello che possiamo. (Annessi – p.169).</p> <p>5b) La coalizione e i peshmerga avrebbero potuto allearsi per salvare i prigionieri, i quali, non di meno, sono essere umani. (Annessi – P. 169).</p> <p>6b) Ai bordi della fonte battesimale il prete versò dell'acqua sulla mia fronte: fu così segnato il mio ingresso nella comunità. (capitolo 1- P.71)</p> <p>7b) Alle loro estremità sono stati fatti dei nodi e, secondo i nostri riti, quando un nodo di questi viene sciolto, il problema di un pellegrino viene simbolicamente risolto. Poi si riannoda un nodo nella seta pensando alla nostra richiesta. (capitolo 1-p.71).</p> <p>8b) Noi invece non avevamo più notizie di Hassan da ormai qualche settimana. Si diceva che fosse stato rapito. (Capitolo 3- p.80).</p>
--	--	--	--

²⁶ Ellipse : dans le TA il y a l'omission de « de notre côté » qui est traduit à l'aide de *invece* ; une traduction plus littérale (*Dalla nostra parte, noi non avevamo più...*) aurait été redondante.

		<p>9a) Azad était derrière les écrans de surveillance pour vérifier qu'il n'y ait pas de vol ou de personne suspecte. Tous les jours, il devait décharger quatre camions remplis de bouteilles venus de Turquie. Mon frère dormait dans l'arrière-boutique et gagnait 1 200 dollars par mois. (Chapitre 5- p.62).</p> <p>10a) Cela nous semble vraiment ridicule comme accoutrement, les Arabes de notre région, eux, portent de longues robes qui tombent jusqu'aux pieds. (Chapitre 7- p72).</p> <p>11a) Je prépare des sacs avec mes sœurs. Nous enfilons plusieurs tenues les unes sur les autres ; nous devons partir dans la montagne, à la dure, il nous faut un stock de vêtements. (Chapitre 7- p.76).</p> <p>12a) Nous quittons l'Institut technique. Nous sommes plus d'une centaine, avec les enfants et les bébés, chargées de sacs et de baluchons. Ils nous répartissent dans trois bus. Je monte dans le dernier avec mes belles-sœurs. Nous nous arrêtons dans la ville de</p>	<p>9b) Azad doveva controllare le videocamere di sorveglianza e verificare che non ci fossero furti o persone sospette. Doveva anche svuotare quattro camion pieni di bottiglie provenienti dalla Turchia tutti i giorni. Dormiva nel retrobottega e guadagnava 1 200 dollari al mese. (capitolo 5-p.92).</p> <p>10b) A noi quell'abbigliamento sembra ridicolo: nella nostra regione sono gli arabi a portare lunghi vestiti che cadono fino ai piedi. (capitolo 7-p.99).</p> <p>11b) Preparo degli zaini con le mie sorelle. Infiliamo più vestiti possibili, uno sopra l'altro; essendo costretti a partire per le montagne con le maniere forti, abbiamo bisogno di una scorta di vestiti. (capitolo 7-p.99).</p> <p>12b) Lasciamo l'istituto tecnico. Siamo più di un centinaio, insieme ai bambini e ai neonati e colmi di borse e fagotti. Ci dividono in tre autobus ed io salgo sull'ultimo con le mie nuore. Ci fermiamo nella città di Tel Afar, davanti a una scuola. (capitolo 12- p.124).</p>
--	--	---	---

		<p>Tel Afar, devant une école. Il fait nuit. (Chapitre 12-p.117).</p> <p>13a) Il passe ses journées à tenter de joindre tous les membres de sa famille. Le portable ne répond pas. (Chapitre 12-p.125).</p> <p>14a) Pour le moment, impossible de négocier avec les nouveaux maîtres de la région. (Chapitre 12-p.125).²⁷</p> <p>15a) Nous ne nous attendions pas à une visite. (Chapitre 14-p.144).</p> <p>16a) Elles arrivent à proximité d'un village arabe. Le lieu de rendez-vous. (Chapitre 14-p. 149).</p> <p>17a) Il est arrivé cinq minutes après notre appel. Aucune femme n'est sortie. (Chapitre 21-p. 190).</p> <p>18a) L'ampleur de cette tragédie est immense, on ne pourra jamais soulager toutes les douleurs, mais nous faisons ce que nous pouvons. Aucune aide n'est apportée</p>	<p>13b) Trascorre le giornate a cercare di contattare i membri della sua famiglia, ma i cellulari non risultano rintracciabili. (capitolo 12-p.124).²⁹</p> <p>14b) Per il momento, sembra essere impossibile negoziare con i nuovi capi della regione. (capitolo 12-p.124).</p> <p>15b) Non aspettavamo visite. (capitolo 14-p.137).</p> <p>16b) Arrivano nelle vicinanze di un villaggio arabo: il luogo di incontro. (capitolo 14-p.137).</p> <p>17b) È arrivato cinque minuti prima della nostra chiamata e non ha visto nessuna donna uscire. (capitolo 21-p.162).</p> <p>18b) L'ampiezza di questa sciagura è talmente immensa che non si potrà mai rimediare a tutti i dolori. Tuttavia, noi continuiamo a fare quello che possiamo. Anche perché ai nostri prigionieri non viene</p>
--	--	--	--

²⁷ Dans le TA, pour des raisons stylistiques, nous avons préféré *sembra essere impossibile* au lieu d'avoir recours tout simplement à *impossibile*.

²⁹ Dans ce cas, nous avons apporté une modification à la syntaxe de la phrase : le TD présente deux phrases autonomes séparées par un point. Dans le TA, nous avons considéré comme opportun de les relier par le connecteur d'opposition *ma*.

		<p>pour nos prisonniers. Il n'y a pas d'échanges, de négociations, c'est quand même incroyable ! (Annexes – p.203)</p> <p>19a) pour la naissance d'un garçon, mon grand-père sacrifie un mouton, rien pour une fille. (Chapitre 2 – p. 27)</p> <p>20a) Imaginez que nous, nous avons 5 000 prisonniers ! surtout des femmes et des enfants ! et personne ne bouge pour tenter de les libérer ! ce silence est ahurissant ! (Annexes – p.203)</p>	<p>offerto nessun altro aiuto; non ci sono scambi, o negoziazioni, e questo mi sembra quanto meno incredibile! (Annessi – p. 169)</p> <p>19b) per la nascita di un figlio mio nonno sacrificò una pecora, per una figlia non fu fatto alcunché. (Capitolo 2 – p.76).</p> <p>20b) Immaginate invece noi, con 500 prigionieri! Per lo più donne e bambini! E nessuno muove un dito per tentare di liberarli! Questo silenzio è assordante. (Annessi – p.169)</p>
--	--	--	--

Forme du contenu :

Niveau morphologique	Sémantique verbale (emplois stylistiques des temps verbaux)	<p>Texte de départ</p> <p>1a) Ma tante Kejal, la petite sœur de mon père, et une sagefemme ont assisté ma mère, allongée sur on lit de douleur. (Chapitre 1 – page 18)</p> <p>2a) Les villages yézidis étaient réquisitionnées et vidés de leurs habitants, entassés dans des camps, pour les surveiller et les couper de leurs racines. (Chapitre 3- page 38).</p> <p>3a) Cela a surpris mon frère au début. (Chapitre 5- p. 58).</p>	<p>Texte d'arrivée</p> <p>1b) Distesa dolorante sul letto, mia madre fu assistita da mia zia Keyal, la sorella più piccola di mio padre, e da un'ostetrica. (capitolo1 – page 71)</p> <p>2b) I villaggi yazidi furono sequestrati e svuotati dai loro abitanti, i quali, ammassati nei campi, venivano sorvegliati e sradicati dalle loro origini. (Capitolo 3-p.82).</p> <p>3b) All'inizio mio fratello ne fu sorpreso. (Capitolo 5- p.92).</p>
----------------------	---	--	--

	<p>4a) Finalement, trois jeunes yézidis de 17 ans, qui travaillaient avec mon frère, ont décidé de rentrer au village. (Chapitre 5-p.63).³⁰</p> <p>5a) Lorsque mon frère est arrivé à la maison, toute la famille a couru pour le voir, l'embrasser. Je l'ai serré dans mes bras, les larmes aux yeux. -Azad, nous avons tous cru que tu étais mort.</p> <p>6a) Cela n'aurait sans doute servi à rien qu'elle nous prévienne, Sara. Nous n'aurions pas pu fuir tous ensemble, il n'y avait aucune chance. Daech nous auraient rattrapés. (Chapitre 7-p.75).</p> <p>7a) à midi, l'Amir est arrivé. (Chapitre 9-p. 96).</p> <p>8a) L'aube se lève. Femmes et enfants somnolent pêle-mêle sur le sol. Nous sommes réveillées soudain par un cri de joie. (Chapitre 9-p. 113).</p> <p>9a) Nous trouverons un moyen de nous évader. (Chapitre 14-p.141).</p>	<p>4b) Alla fine, tre giovani yazidi di 17 anni che lavoravano con mio fratello decisero di rientrare al villaggio. (capitolo 5-p.95).</p> <p>5b) Quando finalmente mio fratello arrivò a casa, tutta la famiglia corse per vederlo e abbracciarlo. Io lo strinsi tra le braccia, con le lacrime agli occhi. - Azad, pensavamo tutti che fossi morto.³¹</p> <p>6b) Non sarebbe servito a nulla se ci avesse avvisati Sara. Non saremmo potuti fuggire tutti insieme, non c'era nessuna speranza. L'ISIS ci ha presi. (capitolo7-p.38).</p> <p>7b) A mezzogiorno, arriva l'Amir. (capitolo 9-p.102).</p> <p>8b) È sorta l'alba. Donne e bambini dormicchiano a macchia d'olio sul pavimento. Un urlo di gioia improvviso ci sveglia. (capitolo 11-p.121).³²</p> <p>9b) Dobbiamo trovare un modo per fuggire. (capitolo 14-p.132).</p>
--	--	--

³⁰ Le passé composé « ont décidé » dans le TD est traduit par un *passato remoto* dans le TA.

³¹ Dans le TD « a couru » au passé composé est traduit par *corse* au *passato remoto*, tandis que « nous avons cru » au passé composé devient dans le TA l'imparfait *pensavamo*.

³² C'est là un exemple de passage de la voix passive à la voix active : dans le TD « nous sommes réveillées » à la voix passive fait l'objet d'une transposition phrastique.

		10a) Elle mélange patiemment sa potion. Elle ne sait pas trop ce qu'il y a dedans mais espère bien que cela assommera ses geôliers. (chapitre 14-p. 148).	10b) Mescola pazientemente la sua pozione. Non sa bene cosa ci sia dentro, ma spera che possa far addormentare i suoi carcerieri. (capitolo 14-p.140).
Niveau lexicologique	Emprunts Tropes Expressions idiomatiques	<p>Texte de départ</p> <p>1a) Les femmes étaient comme des louves qui hurlaient à la morte (Introduction – page 14)</p> <p>2a) « état islamique ! daoulat islamiya ! » (chapitre 1 – page 1)</p> <p>3a) Ma mère avait préparé mon plat préféré, le biriyani. (Chapitre 2 – page 28)</p> <p>4a) J'ai un moment de panique, je me dis que c'est fichu. (Chapitre 16 – page 160)</p> <p>5a) Mon téléphone rend l'âme avant même que je termine ma phrase. (Chapitre 16 – p.163)</p> <p>6a) Mon cœur se serre. (Chapitre 10- page 102)</p> <p>7a) Salam alikoum, pardonnez-moi, mon oncle, j'ai perdu mon chemin. (Chapitre 10- page 107).</p> <p>8a) Sous un tapis de bombes. (Chapitre 3-page 39).</p>	<p>Texte d'arrivée</p> <p>1b) le donne erano come lupi che urlavano a pieni polmoni (Introduction– p. 70)</p> <p>2b) “Stato Islamico! Daoulat Islamiya!” (chapitre 1 – p.71)</p> <p>3b) Mia madre preparò il mio piatto preferito, il biriyani. (chapitre 2 – p.76)</p> <p>4b) Per un momento sono nel panico, mi dico che le cose si mettono male. (Capitolo 16 – p.146).</p> <p>5b) Il mio telefono si spegne prima ancora che io riesca a terminare la frase. (capitolo 16- p.148)</p> <p>6b) Il mio cuore è a pezzi. (capitolo 10- page 65)</p> <p>7b) Salam alikoum , mi perdoni, mi sono persa. (capitolo 10- p.118).</p> <p>8b) sotto un tappeto di bombe. (capitolo 3 – p.82).</p>

		<p>9a) Notre prince yézidi s'appelle le « mir », et notre chef spirituel est le Baba Cheikh. Toute une caste yézidie est chargée des affaires religieuses, les cheikhs. (Chapitre 1. Page 19)</p> <p>10a) Des coquelicots fleurissent partout, et notre cœur est léger. (Chapitre 1-page 20).</p> <p>11a) Lorsque l'islam est arrivé sur nos terres, les yézidis ont été convertis par la force, au fil de l'épée. (Chapitre 5 – p.58)³³</p> <p>12a) Il n'était plus que l'ombre de lui-même... (chapitre 3-p.39).</p> <p>13a) Mais son ami traducteur a finalement trouvé un emploi ailleurs et les choses ont tourné au vinaigre. (Chapitre 5- p. 58).</p> <p>14a) Papa faisait le cent pas dans le salon en hurlant : -Azad, tu reviens ici immédiatement ! (Chapitre 5-p.64).</p> <p>15a) Il gagne beaucoup de pourboires. (Chapitre 5-p. 65).</p>	<p>9b) Il nostro principe yezidi si chiama "Mir" e il nostro capo spirituale è Baba Cheikh. A capo degli affari religiosi vi è un'intera casta yezidi, gli cheikh. (capitolo 1- p.72).</p> <p>10b) I papaveri fioriscono ovunque e noi ci sentiamo leggeri. (capitolo 1 – P.72).</p> <p>11b) Da quando l'islam è arrivato nelle nostre terre, gli yazidi si sono dovuti convertire a fil di spada. (Capitolo 1 – p.75).</p> <p>12b) Ormai non era che l'ombra di se stesso... (capitolo 3-p.82).</p> <p>13b) Ma quando il suo amico traduttore trovò finalmente lavoro all'estero, le cose andarono a rotoli. (Capitolo 5-p.92).</p> <p>14b) Papà faceva avanti e indietro in salotto e urlava: -Azad ritorna immediatamente qui! (capitolo 5-p.95).³⁷</p> <p>15b) Gli affari andavano decisamente bene. (capitolo 5-p.96).</p>
--	--	---	--

³³ L'expression idiomatique « au fil de l'épée » est traduite par son équivalente directe *a fil di spada*.

³⁷ L'expression idiomatique « faire le cent pas » est rendue par une modulation : *fare avanti e indietro*.

		<p>16a) Une peur panique me tord le ventre. (Chapitre 9- p. 89).</p> <p>17a) Myriam se redresse, les jambes en coton. (Chapitre 9-p. 96).</p> <p>18a) Une fois que tout le monde dort, Myriam fait semblant d'aller aux toilettes et jette au passage un coup d'œil à la porte d'entrée. (Chapitre 9-p. 97).</p> <p>19a) Mes petits neveux hurlent avec tous les autres enfants, cela nous brise le cœur d'être aussi impuissantes. (Chapitre 12-p.118).</p> <p>20a) Notre ventre crie famine. (Chapitre 12- p.119).</p> <p>21a) Il plie bagage et se précipite à Dohuk pour tenter d'avoir des nouvelles de ses proches. (Chapitre 12- p.124).³⁴</p> <p>22a) Il remue ciel et terre pour tenter de faire libérer sa famille... (chapitre 12-p.125).</p> <p>23a) Et que de toute façon nous n'y ferons pas long feu. (Chapitre 14-p. 141).</p>	<p>16b) Un terrore nauseante colpisce ogni cellula del mio corpo. (capitolo 9-p.109).³⁸</p> <p>17b) Myriam si raddrizza, ha le gambe molli. (Capitolo 9-p.113).</p> <p>18b) Quando tutti dormono, Myriam fa finta di andare al bagno e getta di sfuggita uno sguardo alla porta di ingresso. (capitolo 9-p.113).</p> <p>19b) I miei nipotini piangono come tutti gli altri bambini e questo nostro essere così impotenti ci spezza il cuore. (capiolo 12-p.124).³⁹</p> <p>20b) Il nostro stomaco implora per la fame. (Capitolo 12-p.124).</p> <p>21b) Fa le valigie e si precipita a Dohuk per cercare di avere notizie sui suoi cari. (capitolo 12- p.127).</p> <p>22b) Smuove mari e monti per cercare di far liberare la propria famiglia... (capitolo 12-p.127).⁴⁰</p> <p>23b) E in ogni caso non credo che ci resteremo a lungo. (capitolo 14-p.136).</p>
--	--	---	--

³⁴ « Plier le bagage » dans ce cas est rendue par son paraphrase par compensation *fare le valigie*.

³⁸ « Me tord le ventre » est rendue par une modulation : *colpisce ogni cellula del mio corpo*.

³⁹ « Briser le cœur » est rendue par son équivalente directe *spezzare il cuore*.

⁴⁰ « Remuer ciel et terre » est traduite par son équivalente directe *smuovere mari e monti*.

	<p>24a) Il me regarde du coin de l'œil et me demande : -Tu es mariée ? (Chapitre 14-p. 142).</p> <p>25a) Avec ses acolytes, il retourne toutes les affaires. (Chapitre 14-p. 145).³⁵</p> <p>26a) Finalement, le chef tourne les talons et repart vers la porte. (Chapitre 14-p. 145).</p> <p>27a) Mon téléphone rend l'amé avant même que je termine ma phrase. (Chapitre 16-p. 163).</p> <p>28a) Le piège se referme. (Chapitre 18-p. 173).</p> <p>29a) Mais Shirin, Sinem et moi nous sommes à la traine, nous n'avons plus aucune force. (Chapitre 17-p. 169).³⁶</p> <p>30a) De fil en aiguille, nous avons pris contact avec Abou Bakar, un homme de Tel Afar. (Chapitre 21-p. 190).</p> <p>31a) Silence radio pendant dix jours... (chapitre 21-p. 191).</p>	<p>24b) Mi guarda con la coda dell'occhio e mi domanda: -Sei sposata? (capitolo 14-p.136).</p> <p>25b) Insieme ai suoi accoliti, mette a soqquadro tutto quello che trova. (capitolo 14-p.138).</p> <p>26b) Poi finalmente il capo gira i tacchi e si dirige verso la porta. (capitolo 14-p.138).</p> <p>27b) Il mio telefono si spegne prima ancora che io riesca a terminare la frase. (capitolo 16-p.150).</p> <p>28b) Siamo cadute in trappola. (capitolo 18-p.153).⁴¹</p> <p>29b) Mentre Shirin, Sinem ed io ci trasciniamo, non abbiamo più forze. (capitolo 17-p.151).</p> <p>30b) Da cosa nasce cosa e alla fine riusciamo ad avere il contatto di Abou Akar, un uomo di Tel Afar (capitolo 21-p.164).</p> <p>31b) Silenzio stampa per almeno dieci giorni...(capitolo 21-p.165).⁴²</p>
--	---	---

³⁵ L'expression « Retourner les affaires » est traduite par la paraphrase par compensation *mettere a soqquadro*.

³⁶ L'expression « être à la traine » est rendue par la paraphrase par compensation *trascinarsi*.

⁴¹ « Le piège se referme » est traduite par la paraphrase *cadere in trappola*.

⁴² Locution composée par *silence* et *radio*.

		32a) L’abri est dérisoire : une tente blanche, avec au sol un tapis, des matelas roulés et des valises empilées dans les coins. Un petit Butagaz contre le froid mordant de la nuit. (Annexes – p.205)	32b) Il rifugio è una miseria: una tenda bianca, un tappeto sul pavimento, dei materassi arrotolati e delle valigie impilate negli angoli. Un piccolo Butagaz contro il freddo tagliante della notte. (Annessi – p.169).
Niveau syntaxique	Ordre des mots Focalisation	<p>Texte de départ</p> <p>1a) Notre communauté est détruite, elle est déjà éparpillée dans le monde à cause des persécutions passées. (Annexes - page 203).</p> <p>2a) Nadia survit dans la charpente d’un bâtiment en construction, ouvert aux quatre vents, avec des dizaines d’autres réfugiés. (Annexes - page 205).</p> <p>3a) Ma tante Kejal, la petite sœur de mon père, et une sage-femme ont assisté ma mère, allongée sur son lit de douleur. (Chapitre 1- page 18).</p> <p>4a) Une fresque de Saddam qui trônait au bord d’une route a été brûlée. (Chapitre 3- p.41).</p> <p>5a) Cela a surpris mon frère au début. (Chapitre 5- p. 58).</p> <p>6a) Les musulmans ont mis le feu à leurs couvertures pour protester contre leur</p>	<p>Texte d’arrivée</p> <p>1b) La nostra comunità, da sempre sparpagliata nel mondo a causa delle persecuzioni del passato, è ormai distrutta. (Annessi – p.170).</p> <p>2b) Insieme ad un’altra dozzina di rifugiati, Nadia sopravvive nella struttura portante di un edificio aperto ai quattro venti. (Annessi – p.170).</p> <p>3b) Distesa dolorante sul letto, mia madre fu assistita da mia zia Keyal, la sorella più piccola di mio padre, e da un’ostetrica. (capitolo 1- p.71).</p> <p>4b) Venne bruciato un affresco di Saddam che troneggiava al bordo di una strada. (Capitolo 3-p.19).⁴³</p> <p>5b) All’inizio mio fratello ne fu sorpreso. (Capitolo 5- p.92).</p> <p>6b) Per protestare contro la prigionia i musulmani appiccicarono</p>

⁴³ Changement dans l’ordre des mots : le sujet est déplacé à la fin de la phrase dans le TA.

	<p>emprisonnement. (Chapitre 5-p.61).</p> <p>7a) Tous les jours, il devait décharger quatre camions remplis de bouteilles venus de Turquie. (Chapitre5 – p.62)</p> <p>8a) J’ai du mal à rassembler les affaires, je tremble de peur. (Chapitre 7-p.70).</p> <p>9a) Mais les gardes ne se gênent pas pour la frapper, cela les agace qu’elle vomisse sans arrêt. (Chapitre 9-p. 99).</p> <p>10a) Avec mes sœurs, en descendant du bus, nous avons proposé à deux autres femmes de se joindre à notre petit groupe. (Chapitre 12-p. 141).</p> <p>11a) Le soir même, un combattant de Daech, son arme en bandoulière, nous rend visite. (Chapitre 14-p. 142).</p> <p>12a) Nous sommes au total treize femmes et dix-sept enfants dans la maison. (Chapitre 14-p. 142).</p> <p>13a) Nous sommes en tout huit femmes et huit enfants à partir. (Chapitre 16-p. 159).</p>	<p>un incendio con le loro coperte. (capitolo5-p.94).</p> <p>7b) Doveva anche svuotare quattro camion pieni di bottiglie provenienti dalla Turchia tutti i giorni. (Capitolo 5-p.3 di 69).⁴⁴</p> <p>8b) Tremavo di paura, e questo mi impediva di radunare le mie cose con facilità. (capitolo 7- p.94).</p> <p>9b) Ma questo non impedisce alle guardie di picchiarla, vederla vomitare in continuazione li indispettisce. (capitolo 9 – P.114).</p> <p>10b) Scendendo dall’autobus, insieme alle mie sorelle abbiamo proposto ad altre due donne di unirsi al nostro gruppetto. (capitolo 14-p.136).</p> <p>11b) La sera stessa ci fa visita un combattente dell’ISIS, l’arma a tracolla. (capitolo 14- p.136).</p> <p>12b) Nella casa siamo tredici donne e diciassette bambini. (capitolo 14-p.137).</p> <p>13b) A partire siamo in otto donne e otto bambini in tutto. (capitolo 16-p.146).</p>
--	---	---

⁴⁴ « Tous les jours » est placé à la fin de la phrase dans le TA.

	<p>14a) Tout à coup, des aboiements déchirent la nuit. (Chapitre 16-p. 160).</p> <p>15a) Nous avons quitté le village à présent. (Chapitre 16-p. 160).</p> <p>16a) Pendant des heures interminables nous marchons. Nous sommes épuisées, les jambes douloureuses, les pieds couverts d'ampoules. (Chapitre 16-p. 161).</p> <p>17a) La carcasse d'une véhicule blindé carbonisé git dans un champ en contrebas, les yézidis sont parvenus à le détruire avant qu'il n'entre dans le village. (Chapitre 18-p. 175).</p> <p>18a) à nouveau, la pluie se met à tomber, une pluie diluvienne et glacée. Nous grelottons sous le déluge d'eau. Shirin à l'idée de mettre les enfants sous nos jupes pour les protéger tant bien que mal. Des larmes de désespoir coulent sur mes joues, j'ai envie de hurler mais je n'ai même plus la force de faire une crise de nerfs. Nous sommes en train d'attraper la mort. Mes</p>	<p>14b) All'improvviso, risuonano nella notte dei latrati. (Capitolo 16-p.152).</p> <p>15b) Ora il villaggio è alle nostre spalle. (capitolo 16-p.83).</p> <p>16b) Camminiamo per interminabili ore, con i piedi pieni di bolle. (capitolo 16- p.147).⁴⁵</p> <p>17b) In un campo a valle giace la carcassa di una macchina carbonizzata, gli yazidi sono riusciti a distruggerla prima che facesse ingresso nel villaggio. (capitolo 18-p.154).</p> <p>18b) Di nuovo, la pioggia comincia a cadere, una pioggia ghiacciata e torrenziale. Rabbriviamo sotto il diluvio. Shirin ha l'idea di mettere i bambini sotto le nostre gonne per cercare di proteggerli. Sulle guance mi colano delle lacrime di disperazione, vorrei urlare ma non ho neanche più le forze per una crisi di nervi. La morte sta per afferrarci. I miei denti battono dal freddo, tutti i miei arti tremano. Le ore scorrono, interminabili. (Capitolo 17 – p.149)⁴⁶</p>
--	--	---

⁴⁵ Le changement dans l'ordre des mots s'avère stylistiquement opportun.

⁴⁶ Exemple emblématique de focalisation interne de ce récit : le point de vue est situé à l'intérieur d'un personnage, c'est-à-dire Sara. En effet, c'est à partir d'elle que se font les descriptions et le récit. L'un des effets peut être l'identification au personnage.

		<p>dents claquent, tous mes membres tremblent. Les heures s'écoulent, interminables. (Chapitre 17 – p.165).</p> <p>19a) Ceux-là, nous leur en serons toujours reconnaissants. (Chapitre 19-p. 180).</p> <p>20a) Nous sommes en train d'attraper la mort. (Chapitre 17-p. 165).</p> <p>21a) Malgré nos pieds en miette et nos jambes ankylosées, nous avançons encore jusqu'à l'autre côté de la vallée. Pas très rassurées. Et si c'était un piège ? le pick-up est là, garé au loin. Ils nous attendent. Nous montons à l'arrière, nous nous allongeons avec les enfants et les hommes nous recouvrent de foin. Dix minuits plus tard, ils nous déposent dans un bosquet au pied de la montagne. (Chapitre 17 – p.167)</p> <p>22a) Nous sommes incapables de bouger. Nous émergeons seulement au lever du soleil. Je me rends compte que nous sommes seuls. Nous n'avons plus d'eau. Je sens que mes lèvres sont desséchées comme du carton. Il faut retrouver les</p>	<p>19b) Sempre saremo loro riconoscenti. (capitolo 19-p.158).⁴⁷</p> <p>20b) La morte sta per afferrarci. (capitolo 17-p.149).</p> <p>21b) Nonostante i nostri piedi siano in frantumi e le nostre gambe anchilosate, avanziamo ancora, fino al lato opposto della valle, non molto speranzose. E se fosse una trappola? Ma il pick-up è lì, parcheggiato lontano. Ci sta aspettando. Insieme ai bambini ci stendiamo sul retro del veicolo, gli uomini ci coprono con del fieno. Dieci minuti più tardi, ci lasciano in un bosco ai piedi della montagna. (Capitolo 17 – p.150).⁴⁸</p> <p>22b) Non riusciamo a muoverci. Ci alziamo solo quando anche il sole si alza. Mi rendo conto che siamo soli e che non abbiamo più acqua. Sento che le mie labbra sono diventate secche come cartone. Dobbiamo ritrovare gli altri. A stento ci rialziamo e ricominciamo a camminare. I piedi mi fanno ancora male. (Capitolo 17 – p.150).</p>
--	--	---	--

⁴⁷ Changement dans l'ordre des mots et ellipse : dans le TA il n'y a pas « ceux-là », qui est considéré comme redondant.

⁴⁸ C'est là un autre exemple où la focalisation interne est évidente.

		autres. Nous nous levons avec peine, et nous recommençons à marcher. Mes pieds me torturent. (Chapitre 17 – p.169)	
--	--	--	--

En ce qui concerne le niveau morphologique de la forme de l'expression, il est important de noter la présence des mots-outils. Il s'agit des mots qui ont un haut niveau d'occurrence dans le texte, mais qui ne véhiculent pas un sens. Ils remplissent plutôt une fonction purement grammaticale : les plus fréquents dans le TD appartiennent aux catégories grammaticales des articles et pronoms. Nous allons vous en proposer quelques exemples :

12a) Ils ne le savent pas. Ils n'en ont de toute façon aucune envie. Ils n'ont plus confiance dans leur gouvernement, ni dans leurs voisins des villages arabes qui les ont trahis. Ils veulent quitter ce pays où ils ne voient plus d'avenir. (Préface – p. 12)

12b) Non sanno quando potranno ritornare nelle loro terre. E non ne hanno alcuna voglia: non hanno più fiducia nei confronti del loro governo, né dei loro vicini nei villaggi arabi dai quali sono stati traditi. Gli yezidi vogliono lasciare quel paese nel quale non hanno più un avvenire. (Prefazione – p. 3 di 109).

On peut noter que le mots-outil dans l'exemple numéro 12 est le pronom *ils*, lequel dans le TA j'ai considéré préférable substituer avec le synonyme *yézidi* ou l'omettre avec l'ellipse du sujet. Un autre exemple emblématique peut être le suivant :

13a) En détention, j'étais dans un état misérable. Je pensais tout le temps à mon père, à ma mère, à mes frères, à tous les membres de ma famille, je me demandais s'ils étaient dans une situation pire que la mienne. (Introduction – p.15)

13b) Durante la prigionia mi trovavo in uno stato pietoso. Pensavo tutto il tempo a mio padre, a mia madre, ai miei fratelli, a tutti i membri della mia famiglia, e mi domandavo se si trovassero in una situazione peggiore della mia. (Introduzione – p. 6 di 109).

Le niveau morphologique de la forme de l'expression est aussi le niveau du changement de classe. Voici un exemple :

2a) Ce qui se passe est tragique. Moi-même je me sens perturbée à cause de tout ce que j'entends. (Annexes-page 202)

2b) Quello che sta accadendo è una tragedia. Io stessa sono sconvolta da tutto quello che ho sentito. (Annessi - page 3 di 7).

Dans ce cas on peut voir l'adjectif de la phrase du TD « ce qui passe *est tragique* » qui dans le TA devient un nom : « quello che sta succedendo è *una tragedia* ». A ce niveau, il était également intéressant d'analyser la concordance des temps TD/TA.

5a) En 2003, les Américains ont proclamé devant le monde entier que Saddam possédait des armes de destruction massive. Le 20 mars, ils ont attaqué notre pays avec une coalition militaire. (chapitre 3- p. 41).

5b) Nel 2003 gli americani proclamarono davanti al mondo intero che Saddam possedeva delle armi a distruzione di massa. Il 20 marzo attaccarono il nostro paese con una coalizione militare. (capitolo 3-p.4 di 6)

Le passé composé du TD devient un *passato remoto* dans le TA, parce que dans la langue d'arrivée le *passato remoto* apparaît plus correct afin de décrire une action qui a eu lieu plus de dix années plus tôt. Et encore dans l'exemple 6, où encore une fois le passé composé du TD est remplacé par un *passato remoto* dans la langue d'arrivée. Et nous avons substitué le futur *diviendra* par un conditionnel passé, le *condizionale passato*, à savoir *sarebbe (poi) diventato*. Concentrons-nous sur le niveau lexicologique de la forme de l'expression. Dans ce cas, afin de mieux comprendre le niveau de langue, formel, standard ou familier, nous avons considéré comme pertinent par exemple l'usage des gros mots dans le TD, comme dans l'exemple suivant :

4a) Un de ses hommes le suit, un jeune, arme en bandoulière, qui grommelle avec mépris :

-Sales yézidies... Sales putes du diable...

4b) *Uno dei suoi uomini lo segue, un ragazzo, con l'arma a tracolla, borbotta con cattiveria:*

-Sporche yezidi... Luride puttane del diavolo...(capitolo 9- p.4 di 6).

Il s'agit d'un exemple parfait de langue familière pour l'usage des gros mots *sales et putes du diable*. Toutefois, au niveau du lexique, l'usage de termes comme *imbécile* (dans l'exemple 8) ou l'emploi des expressions comme *s'en fichier* (exemple 7) qui dans le TA a été traduit par un plus neutre « a nessuno interessa » s'avère délicat. Le niveau lexicologique est aussi le niveau des mots-phrases. Il est question d'énoncés courts, plus ou moins figés, qui n'ont pas la structure d'une phrase complète. Ils sont fréquents dans les dialogues du récit :

9a) -Non ! Pas de conversion ! (Chapitre 8 – p. 81) Mot – phrase de désaccord

9b) -No! Non ci convertiamo! (Capitolo 8 – p. 41)

14a) -Très bien ! (Chapitre 13 – p.138) Approbation

14b) -Molto bene! (Capitolo 13 – p.70 di 109)

Avant de passer à la forme du contenu il est important d'analyser en détail le niveau syntaxique (l'opposition, l'ellipse, le niveau de parataxe et les mots-forts). En premier lieu, il est intéressant de

voir la fréquence de l'hypotaxe et de la parataxe. La parataxe est la relation selon laquelle deux ou plusieurs phrases sont reliées entre elles, mais restent autonomes sémantiquement et syntaxiquement. La coordination peut être introduite par des connecteurs. Quant à la juxtaposition, dans ce cas les phrases sont reliées par la ponctuation. L'hypotaxe est le rapport syntaxique qui s'établit entre deux phrases du texte reliées de manière hiérarchique. La sous-phrase est subordonnée logiquement et grammaticalement à la matrice. Le rapport de dépendance entre les deux peut être exprimé par différents « ligatures ». La parataxe est beaucoup utilisée dans la langue, qui est généralement peu complexe en raison de la spontanéité de la communication. On préfère employer des phrases brèves et simples, l'une étant le prolongement de l'autre, plutôt que des phrases complexes qui peuvent rendre peu intelligible le discours. En outre, la parataxe est un outil parfait pour décrire une séquence de faits ou les aspects de la réalité de façon immédiate. Parfois, en utilisant la parataxe, l'auteur veut créer un effet d'attente chez le lecteur, afin de l'inciter à continuer sa lecture ; mais cette structure a aussi le but de montrer une pensée de façon claire et incisive, c'est pourquoi elle est très utilisée dans les descriptions.

La parataxe est fréquente dans le récit de témoignage au deuxième chapitre, où Sara analyse ses journées typiques et celles de ses parents avant l'attaque de Daech. Le lecteur est donc confronté à une longue description de la vie des protagonistes avant l'an 2014. Pourtant, si la parataxe est accompagnée par l'emploi d'une langue populaire, l'usage de l'hypotaxe dénote une pensée plus complexe et élaborée. Pour cette raison, mais aussi pour rendre la lecture moins fragmentée dans la langue d'arrivée, nous avons souvent opté pour l'hypotaxe. A titre d'exemple, la phrase numéro 4 nous montre que la syntaxe a été modifiée de manière radicale. Si dans la phrase du TD il y a une matrice et deux cordonnées, dans le TA en revanche, plutôt que de recourir à une phrase juxtaposée et à une deuxième cordonnée introduite par le connecteur *ma*, nous avons préféré transformer la première cordonnée en subordonnée et entrer donc dans le champ de l'hypotaxe. L'ensemble rendait la lecture plus intéressante. De toute façon, comme on l'a déjà souligné auparavant, nous avons remarqué une présence importante de la parataxe dans le TD ; l'hypotaxe a été préférée dans certains cas, mais la plupart du temps nous avons opté pour la fidélité, surtout quand il s'agissait d'une description. Le niveau syntaxique de la forme de l'expression est aussi le niveau de l'ellipse. L'exemple suivant en est un témoignage évident :

12a) Nous quittons l'Institut technique. Nous sommes plus d'une centaine, avec les enfants et les bébés, chargés de sacs et de baluchons. Ils nous répartissent dans trois bus. Je monte dans le dernier avec mes belles-sœurs. Nous nous arrêtons dans la ville de Tel Afar, devant une école. Il fait nuit. (chapitre 12-p.117).

12b) Lasciamo l'istituto tecnico. Siamo più di un centinaio, insieme ai bambini e ai neonati e colmi di borse e fagotti. Ci dividono in tre autobus ed io salgo sull'ultimo con le mie nuore. Ci fermano nella città di Tel Afar, davanti a una scuola. (capitolo 12-p.1 di 5).

Dans le TA il y a l'omission du sujet, qui est donc sous-entendu : c'est le cas de *nous* dans la première et deuxième phrase et des pronoms *ils* et *je*. L'exemple numéro 9 nous montre que l'ellipse peut rendre la lecture plus fluide ou qu'elle peut être souhaitable quand dans la langue d'arrivée on risque la redondance :

9a) Azad était derrière les écrans de surveillance pour vérifier qu'il n'y ait pas de vol ou de personne suspecte. Tous les jours, il devait décharger quatre camions remplis de bouteilles venus de Turquie. Mon frère dormait dans l'arrière-boutique et gagnait 1 200 dollars par mois. (Chapitre 5- p.62).

9b) Azad doveva controllare le videocamere di sorveglianza e verificare che non ci fossero furti o persone sospette. Doveva anche svuotare quattro camion pieni di bottiglie provenienti dalla Turchia tutti i giorni. Dormiva nel retrobottega e guadagnava 1 200 dollari al mese. (capitolo 5-p.3di 5).

Répéter *mon frère* aussi dans le TA aurait été redondant. Parmi les autres composantes de ce niveau, on peut remarquer l'opposition (il s'agit des oppositions d'idées dans un même groupe syntaxique : phrase, paragraphe. Autrement dit, deux termes s'opposent par leur sens dans un énoncé. La construction met en valeur les contradictions ou les oppositions entre ces deux idées (situations ou personnages - l'opposition peut être antithèse, oxymore, paradoxe ou chiasme) et les mots-forts. Cependant, les cas d'opposition et mots-forts trouvés dans le TD sont rares (l'exemple numéro 18 contient le mot-fort *incroyable*).

Il est utile d'examiner maintenant la forme du contenu. En ce qui concerne, par exemple, le niveau morphologique, il est intéressant d'approfondir et de justifier certains choix stylistiques des temps verbaux afin de mieux comprendre nos choix de traduction. Par exemple, il est pertinent de choisir une voix verbale active et passive en fonction du rapport entre le verbe et le sujet de la phrase. La voix verbale active est obtenue quand le sujet de la phrase mène l'action exprimée par le verbe : « Ma tante Kejal, la petite sœur de mon père, et une sagefemme ont assisté ma mère, allongée sur on lit de douleur » (Mercier 2015 : 18). Dans cette dernière phrase, la forme verbale « ont assisté » est à la voix active : le sujet, à savoir la tante Kejal, la petite sœur e la sagefemme, mène l'action. La voix passive agit de façon différente. On peut obtenir la voix passive quand le sujet de la phrase subit l'action exprimée par le verbe. La condition nécessaire dans ce cas est présentée par le caractère transitoire du verbe. « Son journal resta caché à Shibden Hall, il ne fut décodé que 150 ans plus tard ». En général, on peut donc utiliser la voix active si l'objectif est de se focaliser sur le sujet et utiliser la

voix passive si l'on veut mettre en évidence l'action, la situation, sans expliciter le sujet. Au cours du processus de traduction, notre choix d'utiliser la voix passive en plusieurs cas, même quand il y avait la voix active dans le texte de départ. Le but était en effet de centrer l'attention du lecteur sur l'action subie, donc les injustices et les abus essuyés par les femmes et les autres victimes par leurs geôliers. Les exemples suivants peuvent mettre la lumière sur cette question :

1a) Ma tante Kejal, la petite sœur de mon père, et une sagefemme ont assisté ma mère, allongée sur on lit de douleur.

(chapitre 1 – page 18)

1b) Distesa dolorante sul letto, mia madre fu assistita da mia zia Keyal, la sorella più piccola di mio padre, e da un'ostetrica.

(Capitolo 1 – page 1)

Dans ce cas en particulier, il est évident que la préférence de la voix passive est justifiée par le fait de vouloir marquer la passivité qui caractérisaient l'accouchement. Encore :

3a) Les villages yézidis étaient réquisitionnées et vidés de leurs habitants, entassés dans des camps, pour les surveiller et les couper de leurs racines. (chapitre 3- page 38).

3b) I villaggi yezidi furono sequestrati e svuotati dai loro abitanti, i quali, ammassati nei campi, venivano sorvegliati e sradicati dalle loro origini. (Capitolo 3-page 3 di 6).

Dans le TD, nous avons choisi la voix passive au lieu de la voix active dans le texte de départ, car il était important pour nous de montrer que les habitants des villages yézidis étaient obligés de quitter leurs maisons, donc le choix de la diathèse peut être justifié par la volonté de faire ressortir le caractère tragique et de souligner la situation, à savoir l'action d'injustice, plutôt que le sujet. Qui plus est, ce stratagème a amélioré la lecture du texte dans la langue d'arrivée. En effet, cette prérogative a été la raison pour laquelle nous avons choisi par exemple d'utiliser un *passato remoto* en italien quand dans le TD il y avait un passé composé :

4a) Finalement, trois jeunes yézidis de 17 ans, qui travaillaient avec mon frère, ont décidé de rentrer au village. (chapitre 5-p.63).

4b) Alla fine, tre giovani yezidi di 17 anni che lavoravano con mio fratello decisero di rientrare al villaggio. (capitolo 5-p.4 di 5).

Dans ce cas, il était pertinent d'utiliser le *passato remoto* en raison de la présence de l'adverbe *finalmente* traduit par *alla fine* dans le TA, qui exprime la conclusion. Le *passato remoto* en italien est parfait employé pour décrire ce type d'action, une action complètement achevée. Il en vaut de même pour l'exemple suivant :

5a) Lorsque mon frère est arrivé à la maison, toute la famille a couru pour le voir, l'embrasser. Je l'ai serré dans mes bras, les larmes aux yeux.

-Azad, nous avons tous cru que tu étais mort

5b) Quando finalmente mio fratellò arrivò a casa, tutta la famiglia corse per vederlo e abbracciarlo. Io lo strinsi tra le braccia, con le lacrime agli occhi.

- Azad, pensavamo tutti che fossi morto.

6a) Cela n'aurait sans doute servi à rien qu'elle nous prévienne, Sara. Nous n'aurions pas pu fuir tous ensemble, il n'y avait aucune chance. Daech nous auraient rattrapés. (chapitre 7-p.75).

6b) Non sarebbe servito a nulla se ci avesse avvisati Sara. Non saremmo potuti fuggire tutti insieme, non c'era nessuna speranza. L'ISIS ci ha presi. (Capitolo7-p.5 di 6).

Cet exemple nous illustre que dans le texte de départ l'auteur a utilisé un conditionnel passé, *nous auraient rattrapés*, qui dans le texte d'arrivée est muté en un indicatif présent, pour marquer le fait que l'oncle de Sara s'est rendu et pour suggérer donc la tragédie imminente. Dans la grammaire italienne, le conditionnel est le mode indiquant un fait incertain, une action de réalisation douteuse, tandis que l'indicatif présent n'est pas seulement utilisé pour exprimer une action qui est en train d'avoir lieu, une habitude ou une vérité absolue, mais aussi afin de donner plus d'importance à ce que l'on dit (Serianni). Dans le cas qui nous occupe, nous voulions créer plus de suspense. L'exemple suivant illustre le processus opposé :

10a) Elle mélange patiemment sa potion. Elle ne sait pas trop ce qu'il y a dedans mais espère bien que cela assommera ses gèoliers. (chapitre 14-p. 148).

10b) Mescola pazientemente la sua pozione. Non sa bene cosa ci sia dentro, ma spera che possa far addormentare i suoi carcerieri. (capitolo 14-p. 4 di 6).

Dans le TA nous avons utilisé un *congiuntivo* après la construction verbale *spera che* qui obéit aux règles de l'italien standard.

En ce qui concerne le niveau lexicologique de la forme du contenu, on trouve une présence importante d'expressions idiomatiques. Le terme « locution » ou « expression idiomatique » indique généralement une expression conventionnelle, caractérisée par le fait d'avoir un sens figé, c'est-à-

dire un sens premier qui n'est pas modifiable, et même un sens figuré, qui n'est pas prévisible à partir du sens de ses composants (Berlio, Chat, Lequeux 2014). Par exemple, les expressions « une mémoire d'éléphant », « avoir du nez », « être dans la lune » n'auraient aucun sens si on les considérait seulement comme la somme des sens de leurs composants ; si on les prend en bloc, elles acquièrent un sens figuré, à savoir le produit d'un processus métaphorique. Donc, pour résumer le sens propre d'un mot est son sens premier, le plus simple et direct, mais un mot peut posséder d'autres sens que l'on appelle les sens figurés. Un mot est au sens figuré quand on le détourne de son sens premier pour créer un effet de style. Et, le plus souvent, c'est une expression complète qui indique un sens figuré. La similitude de l'exemple 1 apparaît emblématique à cet égard :

1a) Les femmes étaient comme des louves qui hurlaient à la mort. (Introduction – page 14)

1b) Le donne erano come lupi che urlavano a pieni polmoni (Introduction– page 1).

Ou encore dans les exemples numéro 30, 27, 26, 23,17, 13 et 8 on trouve les expressions idiomatiques suivantes : de fil en aiguille traduite par sa paraphrase par compensation *da cosa nasce cosa* ; rend l'amé, qui en général est rendue par sa paraphrase *spegnersi/morire*, dans la traduction est traduite par *si spegne*, référé au mobile ; tourner les talons qui est traduite par son expression idiomatique équivalente *girare i tacchi* ; ne faire pas long feu traduite par sa paraphrase par compensation *non restare a lungo* ; les jambes en coton rendue par sa paraphrase *le gambe molli* et tourner au vinaigre rendue par son paraphrase *andare a rotoli*. L'expression « tourner au vinaigre » s'utilise de façon métaphorique et signifie, en parlant d'une situation ou d'une conversation, « prendre des tournures acides (figuré) », « s'orienter vers la dispute, la confrontation », quant à l'acidité d'un vin tournant par conséquent au vinaigre), et enfin on trouve sous un tapis de bombes qui est traduite par son expression équivalente *sotto un tappeto di bombe*.

Enfin, en ce qui concerne le dernier niveau de la forme du contenu, c'est-à-dire le niveau syntaxique, on peut observer une présence importante des changements dans l'ordre des mots pendant le processus de traduction, comme dans les exemples 3 et 4 :

3a) Nadia survit dans la charpente d'un bâtiment en construction, ouvert aux quatre vents, avec des dizaines d'autres réfugiés. (Annexes - page 205).

3b) Insieme ad un'altra dozzina di rifugiati, Nadia sopravvive nella struttura portante di un edificio aperto ai quattro venti. (Annessi - page 3 di 7).

4a) Ma tante Kejal, la petite soeur de mon père, et une sage-femme ont assisté ma mère, allongée sur son lit de douleur. (chapitre 1- page 18).

4 b) Distesa dolorante sul letto, mia madre fu assistita da mia zia Keyal, la sorella più piccola di mio padre, e da un'ostetrica. (Capitolo 1- page 1 di 5).

La raison des changements de l'ordre des mots pendant le processus de traduction est toujours la même : augmenter la fluidité dans la lecture et rendre les phrases plus lisibles dans la langue d'arrivée.

5a) Une fresque de Saddam qui trônait au bord d'une route a été brûlée. (Chapitre 3- p.41).

5b) Venne bruciato un affresco di Saddam che troneggiava al bordo di una strada. (Capitolo 3-p.4 di 6).

Le texte d'arrivée, c'est-à-dire la traduction proposée au Chapitre 3 de ce mémoire, est donc une traduction où l'on préfère la voix passive plutôt que la voix active afin de marquer les injustices et les actions de violence subies par les victimes, donc afin de mettre l'accent sur leur passivité. Il est question d'une traduction où l'on trouve également la présence importante de changements dans l'ordre des mots par rapport au TD et de plusieurs expressions idiomatiques. Celle-ci révèle le fait que le niveau de ce récit de témoignage est celui du langage courant. Enfin, il faut également remarquer la présence massive d'ellipses, nécessaires pour éviter un effet de redondance.

Nous pouvons en conclure que le TA se présente comme une traduction fidèle, qui a respecté la syntaxe, le lexique et le niveau de langue du texte de départ.

II.3 Le traducteur comme lecteur

En dehors de ces éléments applicatifs concernant le contenu des différentes structures et les niveaux du texte afin de parvenir à une bonne évaluation de la traduction et à la justification des choix des traductions, il ne faut pas oublier que la traduction n'est pas une pratique linéaire qui part d'un texte-source pour arriver à un texte-cible. Nos choix de traduction ne sont pas le produit d'une pensée analytique, ni ils ne sont supportés par une seule théorie, mais il s'agit de choix qui sont plutôt issus de notre subjectivité et que nous avons définis *de la première lecture*. En effet, le traducteur est le premier lecteur du texte, celui qui filtre l'ouvrage avant de le proposer au lecteur 2. La traduction donc peut être conçue comme un exercice de compréhension de l'histoire choisie. Autrement dit, la plupart de nos choix de traduction ne peuvent être justifiés que par ce lien qui unit l'auteur et le traducteur, le texte et le traducteur, celui-ci et les expériences vécues par la protagoniste de l'histoire. Ce qui nous tient le plus à cœur est cette idée du traducteur qui constitue le lecteur privilégié du texte

qu'il va traduire. Afin de parvenir à une traduction loyale à l'égard de l'auteur, le traducteur choisit sa démarche opérationnelle qui peut aboutir à l'empathie. C'est notre cas.⁴⁹

Nous avons choisi une histoire vraie, un témoignage souffert mais courageux que nous pouvions ressentir près de nous. C'est le cas de Sara. L'entretien de Sara accordée à TV5Monde⁵⁰ le 3 septembre 2015 a été essentiel afin de mieux comprendre ce qu'il fallait faire ressortir dans la

⁴⁹ Donc il faut imaginer n'importe quel texte comme un long discours qui ne vient pas au monde en solitude⁴⁹, mais qui est toujours porteur de l'empreinte du traducteur. Certaines traductions portent l'empreinte des convictions, les prédispositions idéologiques et émotives du traducteur, et sans aucun doute celles-ci jouent un rôle essentiel dans l'évaluation des traductions⁴⁹. A cet égard, nous avons considéré comme emblématique d'introduire dans ce mémoire ce passage du livre *Vengeance du traducteur* de Brice Matthieussent :

Je loge ici sous cette fin barre noire. Voici mon lieu, Mon séjour, ma tanière. Les murs sont peints en blanc, puis couverts de nombreuses lignes de minces caractères noirs, comme une frise irrégulières, un papier peint changeant. Bienvenue à toi, cher lecteur, franchis donc le seuil de mon antre. Ce n'est pas aussi spacieux que chez mon voisin d'au-dessus, mais en son absence j'accueille ici ses visiteurs déroutés par cette désertion inexpliquée. Je sais que c'est lui que tu venais voir, et tu tombes sur moi. Il faudra t'en accommoder. Dans ce modeste espace je joue des coudes. J'empile ces lignes pour que ma cave ne soit pas un cercueil, ma soute un tombeau.

fais comme chez toi, mets-toi à l'aise et, s'il te plait, laisse au vestiaire les ronds de jambe Et les sourires convenus des visiteurs du propriétaire, seigneur et maître, qui vit et récite à l'étage supérieur. J'espère que tu ne seras pas trop dépaysé, même si je te réserve quelques surprises. Prends garde, simplement, de ne pas te cogner la tête contre le plafond. Tu verras, la hauteur en est variable d'une pièce à l'autre. Sache aussi que chez moi tous les espaces communiquent, mais à la manière de ces chambres de bonne qu'on réunit parfois en enfilade sous le toit des immeubles : chacun donne sur la suivante et il faut les traverses toutes pour atteindre la dernière. Ce n'est pas très pratique, mais il n'y a pas moyen de faire autrement.

D'habitude, je ne reçois personne, je reste invisible et muet, assigné à résidence exiguë, relégué sous terre. Là-haut, à l'air libre, au-dessus de cette barre, de ce couvercle étanche pour moi infranchissable, je suis certes partout présent, mais sur un mode que je ne comprends pas très bien moi-même, sous une forme bizarre, ectoplasmique et contrainte. j'évolue incognito, désincarné, fantôme obéissant et fidèle comme l'ombre demeure rivée au corps, coulé depuis toujours dans le moule de l'autre, de ce voisin bruyant qui s'exhibe en pleine lumière, de ce grand escogriffe à qui tu venais rendre visite, mais qui a soudain disparu sans laisser d'adresse.

Ce n'est pas une vie, c'est à peine exister. Mes notes ? des apparitions aussi fugaces que celles du furet ou de la taupe, de l'étoile filante ou du rayon vert : les serviles explications de l'exégète transi par la foi. (*Nuit du Taiseux*)

Un traducteur moqueur se rebelle contre le livre qu'il est en train de traduire. En le jugeant médiocre, il procède à des suppressions de certaines parties du livre et utilise les notes, qu'il élargit progressivement, pour donner la parole à ses sentiments concernant le récit (dégout et mépris pour l'auteur). En premier lieu, il élimine les adjectifs et les adverbes qu'il considère comme superflus, puis des pages entières, pour donner plus d'espace à ses impressions et à ses rêves. « La vendetta del traduttore è un riscatto collettivo. È l'antro dentro il quale si nascondono milioni e milioni di parole taciute dai traduttori nei confronti dei libri che si trovano per le mani... Brice Matthieussent ha fatto quello che qualunque traduttore è tentato di fare una, mille volte, ma non lo fa mai: riscrivere, manipolare, buttare nel cestino. Eppure, il risultato che la sua vendetta raggiunge non è distruzione. Anzi. È inventiva, novità, fonte di stupore » (c'est Loewenthal, la traductrice du livre en italien, qui écrit). Nous aurions voulu ajouter à notre traduction bien des notes enrichissant le texte par le bagage d'informations glanées sur cette guerre infernale, par nos réactions et nos positions idéologiques, mais l'éthique du traducteur nous a obligée de nous taire.

⁵⁰ TV5 Monde, initialement TV5, est une chaîne de télévision généraliste francophone internationale créée le 2 janvier 1984 et qui siège à Paris. L'entretien de Sara est visible dans le site web YouTube : <https://www.youtube.com/watch?v=cPt4rg-dC4U> (dernière interrogation : 18 janvier 2020).

traduction de son témoignage, c'est-à-dire les émotions qui ont laissé une certaine empreinte dans la rédaction même de notre traduction. À titre d'exemple, le manque d'espoir et le désespoir de Sara qui dit « Je n'avais pas d'espoir, on m'a dit 'ta sœur et ta cousine... il y aurait une possibilité de les ramener si vous nous donnez de l'argent', c'est le seul espoir que j'ai de ma famille aujourd'hui ». Et encore la rage au début du récit quand elle écrit : « je me le dis tous les jours, si j'avais une arme je tuerais les hommes de Daech. Je voulais surtout venger mes parents et ma famille ». La peur : « Je ne me suis pas lavé je ne sais pas pendant combien de temps, c'est un moyen pour nous s'échapper par la violence. Je me suis montré comme une maman. Il fallait dire que vous étiez mère et c'est comme ça que vous êtes sauvée ». La sensation d'abandon dans tout le livre, ainsi que la force et le courage de témoigner et de s'évader : « J'ai beaucoup souffert, j'ai vu la peur, les difficultés, l'enfer. Donc je me suis dit que de toute façon de tenter le tout pour le tout. Même si je suis morte. Et donc au moins j'ai tout essayé. J'ai caché mon téléphone, je me suis présenté comme une mère, je ne me lavais pas. Et chaque fois que je faisais un pas je me disais que j'étais sur la bonne voie ». Comme Larose le souligne dans son précieux livre que nous avons cité à maintes reprises, « la traduction est un tour de force d'équilibriste qui consiste à rendre complémentaires des antinomies apparentes. Auteur et destinataire convergent l'un vers l'autre, fond et forme aussi » (Larose 1989 : 224).

Quand nous avons essayé de comprendre comment justifier nos choix de traduction, pourquoi nous avons utilisé certains mots plutôt que d'autres, il a été naturel de réfléchir sur la question suivante : pour quelle raison Sara a-t-elle choisi de dire certains événements ? En effet, en dehors des aspects concernant la forme de l'expression et du contenu, dont on a amplement parlé auparavant grâce au schéma de la microstructure, il est également important de souligner les états d'âme des femmes avec qui Sara partage son destin ignoble, et par conséquent le message que Sara voulait faire ressortir, également afin d'investiguer l'empathie qui unit le traducteur et l'auteur du texte de départ. À cet égard, et comme nous avons souligné auparavant, la peur, le manque d'espoir, la sensation d'abandon, la rancœur, la force et le courage nous apparaissaient particulièrement relevant. Les passages du récit où les femmes emprisonnées avec Sara sont décrites comme des victimes impuissantes, blotties au sol, sont par exemple emblématique pour ce qui concerne la sensation du manque d'espoir et d'abandon. À ce sujet *rannicchiate* est un mot que nous avons utilisé plusieurs fois : *I giorni seguenti, Abou Ahmed ed i suoi uomini cercavano spesso Samia e la portavano di sopra. Lei sembra essere completamente altrove, con quegli occhi nel vuoto. Si appisola, rannicchiata per terra. Mormora che gli uomini l'hanno forzata a prendere degli anestetizzanti ad alta dose affinché lei non potesse più sentire il suo corpo. A volte scelgono altre prede...*

Détruites et frappées, les femmes avec qui Sara a partagé son destin ont été toutefois capables de garder leur dignité. Qui plus est, quand elles ont été forcées à ne pas se laver ou à se défigurer pour

s'échapper à la violence. Dans de telles circonstances, donc en situations de peur mais aussi de force et de courage, plutôt que trouver un mot clés, nous avons préféré considérer emblématique les passages où Sara décrit physiquement les hommes de Daech (souvent il s'agit des descriptions qui dans la narration anticipent les actions de violence et le choix des femmes les plus attirantes) : *Sono le 10 del mattino quando l'Amir fa la sua comparsa. Avvertiamo degli uomini salutarlo nell'atrio di ingresso. Ed eccolo apparire alla porta con le sue guardie. È un uomo vecchio e di brutto aspetto, ha gli occhi penetranti e un grande naso. Indossa una lunga tunica bianca e una pistola alla cintura. Ci riserva uno sguardo volgare dal quale mi sottraggo velocemente. Sento le spalle delle mie compagne tremare di paura. Mi sforzo di fissare il pavimento. L'Amir ci domanda di alzare lo sguardo. Ispeziona i nostri volti con i suoi piccoli occhi infossati, poi sceglie tre donne tra quelle presenti nella stanza, quelle che reputa più attraenti.*

Et encore: *Myriam ha paura di un omiciattolo robusto, dagli occhi crudeli. Abou Samir. Quando lui entra nella stanza tutte le ragazze si rannicchiano negli angoli. Abou Samir le guarda con aria disgustata.*

-Sono ripugnanti! Non potete lavarvi, sporche puttane yazidi? Sottospecie di vacche!

Le ragazze hanno trovato il modo per opporre resistenza. Fanno lo sciopero della doccia. Non si lavano, si ingarbugliano i capelli per apparire sporche e si strofinano il viso con della cenere che recuperano dal forno della cucina.

La peur et le terroir donnent la place à une pensée plus critique, lucide et rationnelle. Les yeux terrifiés ne s'abandonnent pas à un gémissement paniqué mais ils restent vigilants, afin de décrire courageusement ce qu'il est en train de passer. Le silence avec lequel plusieurs fois les larmes ont sillonné leurs visages ne les a pas rendues victimes, mais combattives : si pour un instant elles ont perdu l'espoir d'une fin heureuse, elles n'ont jamais perdu la raison, le courage de s'opposer et la dignité.

Comme le traducteur est en premier lieu un lecteur du texte qu'il/elle va traduire, pendant le processus de traduction nous avons jugé nécessaire de faire ressortir les émotions fortes des femmes : la vengeance, la rancœur, la peur, mais aussi la force de réagir non seulement de Sara, mais aussi de toutes les personnes avec qui elle a partagé la période d'emprisonnement. Les femmes yézidiennes que le lecteur peut rencontrer dans le récit de Sara et dans notre traduction ne sont pas des victimes, mais bien des guerrières courageuses.

Chapitre III

La Traduction

Sara. Fuga dall'ISIS

Prefazione. Célia Mercier

Eccola: una casa in costruzione con i muri di cemento grezzo, le finestre non ancora sigillate, l'aria ghiacciata dell'inverno che si intrufola in tutte le aperture della sua struttura, attraverso i copertoni in plastica e i cartoni, miseri bastioni contro il freddo umido. È qui che sopravvive la famiglia di Sara⁵¹. Sara è una giovane donna di 28 anni, indossa una lunga gonna beige, un giubbotto e un foulard di cotone attorno alla testa per riscaldarsi. Prepara il tè per le zie, i cugini e suo fratello. Saranno una ventina ammassati qui, i soli superstiti di una grande famiglia dispersa. Davanti ad una stufetta in kerosene e accovacciati sotto le coperte, ci sono i bambini, i quali attendono il loro turno per il bagno. Il bagno ... una secchiata di acqua tiepida nelle minuscole toilettes posizionate all'entrata della casa. Tra i più piccoli c'è Ester, due anni e mezzo, un musetto gioioso imbacuccato di rosa. Come tutti i giorni Ester vuole chiamare suo padre Serwan; sua zia Sara le tende un cellulare spento. La piccola se lo incolla all'orecchio: "Pronto, papà! Quanto torni? Quando mi bacerai gli occhi?... mi manchi!".

Dal mese di agosto suo padre Serwan giace in una fossa comune nei dintorni di un villaggio di Kocho. Ma la famiglia continua a fingere. Come se presto tutti gli uomini potessero tornare sani e salvi, come se la vita potesse riprendere il suo corso là dove è stata interrotta. Ognuno di loro si aggrappa a una speranza folle, irrazionale. L'intera giornata trascorre in attesa delle suonerie dei telefoni. Si attendono notizie dei dodici membri della famiglia catturati dall'ISIS. Talvolta però sono solo le donne e le giovani ragazze della famiglia a chiamare, loro sono ancora vive. Sono da qualche parte prigioniere, schiave del piacere del califfato.

Nascosta sotto delle spesse coperte, Berivan, la zia di Sara, è scossa dai singhiozzi: "Mia figlia, voglio mia figlia! Piccola mia! Dove sei?". Seve ha dodici anni ed è stata strappata dalle braccia della madre questa estate, venduta come le sue cugine. Sara sospira con tristezza: "Berivan non mangia più, è talmente dimagrita". In questa casa infestata dalle assenze, nessuno ha fame, nessuno riesce a dormire

⁵¹ In quest'opera, tutti i nomi di persona sono stati modificati.

la notte. La zia Kejal esclama: “Avrei preferito che ci uccidessero piuttosto che le nostre figlie subissero tutto questo!”.

In sottofondo, la guerra in diretta in televisione. Le informazioni, le scene di guerra, il fracasso delle armi, i videoclip per la gloria dei peshmerga, i combattimenti curdi irakeni. A volte anche la casa sembra riempirsi di un coro funebre. All’improvviso le donne si lasciano andare all’unisono nel pianto, lamentandosi e urlando la loro disperazione. Pervase da onde di dolore, rimangono distrutte e assordite. Perché la loro vita è stata ribaltata così all’improvviso in questo inferno senza fine? Chi può mai sopportare una tortura così atroce? L’attesa le consuma.

È in questa dimora in costruzione, su una collina fangosa sulla quale torreggia un campo profughi a perdita d’occhio, che ho incontrato Sara e la sua famiglia. Sono tra i superstiti di quel milione e mezzo di persone gettate sulle strade del Kurdistan per la guerra, fuggiti per salvare la loro vita e sistemati nei rifugi improvvisati. Per gli yazidi, una minoranza religiosa curda cui appartiene Sara, la tragedia ha avuto inizio nell’agosto del 2014.

Nel pieno delle vacanze estive, alcune immagini surreali scorrono all’improvviso nei telegiornali di tutto il mondo. Sembrano immagini di un’altra epoca, quelle di un esodo biblico, di un popolo stravolto, errante su terre polverose, uomini, donne e bambini terrorizzati, perseguitati dall’esercito funesto dell’ISIS.

Sotto il sole cocente della provincia di Ninive, gli yazidi tentano di salvare le loro vite. Le loro montagne sacre del Sinjar sono un rifugio. Ma tra questa decina di migliaia di anime i più fragili non sopravvivono. Dopo tre, quattro, cinque giorni non c’è più nulla da mangiare, nulla da bere. Le madri si tagliano le vene per dissetare i loro figli. Non vi è alcun rifugio.

I bambini muoiono uno dopo l’altro, i più grandi si accasciano al suolo. Li si sotterra in fretta e furia tra le rocce. La montagna si richiude come una trappola su tutto il popolo. Fino a che non arriva il coraggioso intervento delle milizie curde siriane della YPG, l’Unità di Protezione Popolare, appoggiate dai raid americani, i quali aprono un passaggio per permettere agli yazidi di fuggire verso la Turchia e il Kurdistan vicino.

Per chi cade nelle mani del Califfato il destino sarà la morte o la prigionia tra gli artigli insanguinati di una setta fanatica. Gli uomini saranno giustiziati in massa, con un colpo alla testa o sotterrati vivi con un bulldozer. Le donne saranno imprigionate e vendute come schiave del piacere, come bestiame. Un bottino di guerra, una ricompensa per motivare le truppe.

Radicata nella regione del Sinjar, la comunità yazidi dell'Iraq conta all'incirca 600 000 membri. Essa è sopravvissuta in questa regione ostile attraverso i secoli, contando settantatré massacri nella sua storia millenaria. Con una crudeltà senza eguali, l'estate del 2014 rappresenta il settantaquattresimo massacro. Ancora una volta gli yazidi sono perseguitati a causa della loro religione, una credenza antichissima e unica al mondo che affonda le proprie radici nella Persia antica, e venera un unico Dio, il quale è a capo di un consiglio di sette angeli. Tra questi vi è l'Angelo Pavone Malek Taous, il favorito di Dio.

Come si spiega un tale odio contro una comunità così pacifica, la quale vive in una regione remota coltivando la propria terra e allevando mandrie di pecore? Per i fanatici del Califfato, gli yazidi sono degli adoratori del diavolo, dei sotto-esseri che devono essere convertiti o massacrati.

Oggi la tragedia continua... migliaia di persone sono ancora prigioniere dell'ISIS. Le donne che sono riuscite a fuggire dai loro carcerieri tornano portatrici di storie di orrore, storie di ragazze vendute o estratte a sorte, storie di violenze e stupri collettivi e nelle case deserte abbandonate dagli abitanti. "Il loro scopo era di non lasciare alcuna ragazza vergine", spiega un'attivista che ha raccolto numerose testimonianze, "ma non hanno risparmiato le donne sposate".

Alcune giovani donne sono state vendute e rivendute più volte, e quelle che restavano venivano vendute agli uomini più anziani. Quanto alle donne che avevano cercato di fuggire, venivano invece picchiate, alcune anche sottoposte all'elettroshock. Per le sopravvissute le notti sono popolate solo di incubi.

Molte tra di loro si sono stabilite con ciò che resta della propria famiglia nel governatorato di Dohuk, una provincia del Kurdistan autonomo irakeno, che è rimasto fuori dalla portata dei combattimenti del Califfato. I suoi 1,3 milioni di abitanti sono stati risparmiati dall'ondata dell'ISIS. Ma ormai, le carcasse degli immobili in costruzione delle città, dei villaggi e degli immensi campi profughi ospitano 800 000 rifugiati, in gran parte yazidi. Non sanno quando potranno ritornare nelle loro terre. E non ne hanno alcuna voglia: non hanno più fiducia nei confronti del loro governo, né dei loro vicini nei villaggi arabi dai quali sono stati traditi. Gli yazidi vogliono lasciare quel paese nel quale non hanno più un avvenire. Il loro popolo sta scomparendo, la loro cultura ancestrale è stata saccheggiata, le loro famiglie distrutte.

Nel centro culturale di Lalish, il quale preserva la cultura yazidi, sono numerosi gli attivisti che tentano di documentare i crimini commessi contro la loro comunità. Di campo in campo, di villaggio in villaggio, gli attivisti intervistano anziani prigionieri, raccolgono racconti, registrano le testimonianze, compilano statistiche. Un materiale indispensabile per il futuro: il governo curdo ha

messo in atto una commissione la cui missione è far riconoscere il genocidio degli yazidi davanti alla giustizia internazionale.

Il racconto agghiacciante e coraggioso di Sara, rinforzato in tutto il libro da quello delle altre vittime, mette in evidenza il disegno dell'ISIS : distruggere un intero popolo. Insieme a quello degli altri, il racconto di Sara rappresenta una voce da ascoltare per denunciare quell'insostenibile barbarie.

C. M.

Célia Mercier è giornalista e scrittrice.

Ha lavorato a lungo in Pakistan, come corrispondente per il quotidiano Libération, e anche in Afghanistan e in India. Nel 2015 ha effettuato diversi soggiorni in Irak per raccontare la situazione degli yezidi.

Introduzione

Se avessi un uomo dell'ISIS davanti a me non lo ucciderei con un proiettile alla testa. Lo farei perire di una morte molto lenta, gli farei subire l'agonia che ha subito il mio popolo.

Se potessi, raggiungerei le montagne per aiutare i nostri uomini che combattono, porterei loro delle munizioni. Anche se non so battermi, avrei voluto partecipare.

La notte non riesco a dormire, penso alla mia piccola sorella Yasmine, la più giovane della mia famiglia. Era talmente coccolata da non sapersi neanche lavare i vestiti da sola.

Un uomo dell'ISIS la tiene prigioniera a Mosul. Yasmine è stata accompagnata da lui dopo essere stata venduta in Siria. A volte riusciamo a sentirci per telefono, ma non so nemmeno cosa abbia subito laggiù e non me lo dirà mai per non farmi preoccupare. So che ha provato a fuggire, ma l'hanno presa.

Nel mio villaggio siamo persone pacifiche. Quando gli uomini dell'ISIS hanno richiesto le nostre armi, noi gliele abbiamo date, quando hanno reclamato il nostro oro, noi glielo abbiamo donato. Ma non hanno risparmiato nessuno.

Penso spesso agli uomini del mio villaggio. L'ISIS avrebbe potuto tenerli solamente prigionieri, non avendo essi commesso nessun crimine. I combattenti del califfato ci promisero in nome del loro dio che li avrebbero liberati. Ci hanno mentito.

Erano freddi come pietre, non riuscivano ad impietosirsi nemmeno di fronte alle lacrime delle giovani donne che li supplicavano. Hanno picchiato quasi a morte una vecchia donna che li implorava, l'hanno colpita sulla testa con una spranga di ferro. Quando si vedono certe cose con i propri occhi non si smette più di piangere. Non sono degli esseri umani, sono delle bestie.

Non c'è niente di peggio di ciò che hanno subito le donne yazidi. Penso alle prigioniere di Tal Afar e Mosul... Se le aveste viste di ritorno nelle prigioni dopo aver subito gli stupri, la loro disperazione, le lacrime silenziose sulle loro guance, quale orrore!

All'inizio gli uomini del Califfato alle donne sposate dicevano: "è proibito avere relazioni sessuali con voi". Ma alla fine, loro non rispettavano nemmeno questo: anche le madri di famiglia erano usate per soddisfarsi.

La sera in cui hanno strappato le figlie alle loro madri, le donne erano come lupi che urlavano a pieni polmoni. Le madri furono picchiate e i bambini strappati dalle loro braccia. Nessuno sapeva dove sarebbero stati portati i bambini.

Nella nostra seconda prigione ricordo che non c'era nulla da mangiare. I bambini piangevano e quando le madri domandavano da bere per i loro figli, le guardie le schernivano.

Non ci sono parole per descrivere la loro crudeltà, la loro ideologia è una perversione. Mi chiedo come si possa essere così disumani. Tutti i crimini sono stati da loro commessi in nome della loro religione.

Durante la prigionia mi trovavo in uno stato pietoso. Pensavo tutto il tempo a mio padre, a mia madre, ai miei fratelli, a tutti i membri della mia famiglia, e mi domandavo se si trovassero in una situazione peggiore della mia. Pensavo al mio caro padre, mi domandavo se riuscisse a sopportare la cattività, lui che faceva così attenzione alla sua salute. Mi sdraiavo per terra, su di un lato, nella stessa posizione in cui mio padre si metteva per riposare. Mi ritornavano alla mente gli attimi in cui lo aiutavo a sbrigare le proprie faccende quando doveva partire per un viaggio, gli mettevo sempre gli abiti più belli in valigia. Desideravo così tanto che tornasse.

Il mio fidanzato, l'uomo che amavo, è sopravvissuto. Ma ora non ci penso proprio a sposarmi. Non c'è più niente nel mio cuore, non attendo più nulla da questo mondo se non il ritorno dei miei cari. Prego davanti al sole la mattina e la sera, con le mani giunte. Prego per i membri della mia famiglia affinché possano ritornare tutti sani e salvi. Mi chiedo se potremo mai un giorno tornare a vivere nella terra dei nostri avi.

1

In principio...

2014. Era l'inizio di giugno, il 10 esattamente, quando la città di Mosul in Iraq cade nelle mani di un gruppo terrorista dello Stato Islamico. Tutti gli altoparlanti urlavano : “Stato Islamico! Daoulat Islamiya!”. I loro combattenti irrompono a migliaia insieme ai rinforzi di altri gruppi djihadisti. Mossoul è la seconda città più grande del nostro paese, ospita 2 milioni di abitanti.

Storditi, apprendiamo le notizie in televisione senza riuscire a crederci. Secondo mio padre, dopo il tradimento commesso dall'armata irachena i soldati sono fuggiti... possiamo aspettarci il peggio. Gli uomini dell'ISIS sono dei combattenti sunniti, che si oppongono al governo iracheno considerato filosciita. Intendono creare un califfato. Si dice che siano stati formati dagli ex membri dell'assessorato di Saddam Hussein e dagli jihadisti.

I cristiani lasciano la città ormai in macerie. In totale, 500 000 abitanti fuggono lasciando tutto alle loro spalle.

Non vivendo lontano da Mosul eravamo molto preoccupati. Il nostro villaggio di Kocho si trova nella provincia di Ninive, al confine con il Kurdistan autonomo, accanto alle fertili pianure delle rive del fiume Tigre.

È lì che sono nata, in un giorno di primavera, nella casa di famiglia. All'epoca le donne non andavano ancora all'ospedale per partorire. Tuttora qui le donne devono mostrarsi forti, una gravidanza dopo l'altra. A volte si contano dieci, dodici, quattordici bambini, ed ecco perché il ventre delle donne resta gonfio per sempre, anche dopo il parto. Qui, tutte le anziane hanno il ventre talmente rotondo da crederle costantemente incinte.

Distesa dolorante sul letto, mia madre fu assistita da mia zia Keyal, la sorella più piccola di mio padre, e da un'ostetrica. È mia zia che scelse il mio nome. Disse a mio padre: “Mi piace Sara, è un nome perfetto per questa bambolina, è così bella”. Per festeggiare la mia nascita la mia famiglia distribuì del cioccolato e dei dolci a tutto il villaggio, e dopo sette giorni mia madre sacrificò un pollo per ringraziare Dio. Quello stesso anno, festeggiammo il mio battesimo a Lalish, un luogo sacro per gli yazidi. Ai bordi della fonte battesimale il prete versò dell'acqua sulla mia fronte: fu così segnato il mio ingresso nella comunità.

In queste terre ostili i bambini nascono malgrado tutto, contro ogni aspettativa. La tragedia del popolo curdo è di essere un popolo senza paese, una nazione che gli europei hanno diviso tra le diverse frontiere, disperdendo il popolo tra l'Iraq, la Turchia, l'Iran, la Siria... La sua storia, da allora, è la storia di una resistenza contro l'oppressione dei regimi autoritari che rifiutano la sua cultura. Nel 1970 Saddam Hussein promise l'esistenza di un Kurdistan autonomo nel nord dell'Iraq, ma non mantenne la parola. I curdi subirono tutte le persecuzioni del suo regime. E proprio nel cuore di questa regione curda nel nord dell'Iraq che si trova la mia minoranza, discriminata anch'essa. Io sono yazidi.

*

* *

Al nord della Mezzaluna fertile della Mesopotamia, culla della civiltà dove fu inventata la scrittura, oggi noi siamo ereditieri di una delle più antiche regioni del mondo. La nostra religione esiste da ben prima di quella degli ebrei, di quella dei cristiani e dei musulmani. Il nostro calendario risale a 6 765 anni fa.

Il nostro principe yazidi si chiama "Mir" e il nostro capo spirituale è Baba Cheikh. A capo degli affari religiosi vi è un'intera casta yazidi, gli cheikh. Questi ultimi sono responsabili dei funerali, lavano i corpi dei morti e praticano i rituali. Agiscono anche come mediatori in caso di conflitti tra le famiglie. I pir invece si prendono cura dei luoghi di culto, dei santuari e della manutenzione dei templi. Sono praticamente dei preti. Gli cheikh e i pir sono al vertice della gerarchia, mentre noi, gente della casta Murid, siamo il popolo. Seguiamo i nostri Avi, i nostri capi spirituali.

Veneriamo gli elementi della natura: il sole, la luna, il fuoco e l'aria. Il più sacro per noi è il sole, simbolo della luce divina che illumina ogni cosa. Anche la montagna del Sinjar è sacra per noi, la consideriamo come una madre che ci protegge ed è incantevole in primavera, ricoperta di vegetazione e fiori. L'aria è profumata, il cielo illuminato dal sole, e tutti dimenticano le proprie preoccupazioni di fronte a un paesaggio così magnetico. I papaveri fioriscono intorno a noi e ci sentiamo leggeri.

Mi interessa molto alla religione e sono molto credente. Ero piccolissima quando mio nonno morì, fu allora che mia madre mi donò una perla in argilla bianca di Lalish, il simbolo dello yazidismo. Ero così triste, ricordo che piangendo la strinsi forte in pugno. Il prete ci spiegò che anche se il nostro corpo si decompone, la nostra anima prosegue il suo viaggio e si insedia in un altro corpo. Se si è stati cattivi, ci si reincarna in un animale. Se invece si è condotta una vita buona e giusta, ci si reincarna in un altro uomo. Finché l'anima non sia completamente purificata.

A casa mia, si invoca il nome di Dio, Xwede, prima dei pasti o nelle situazioni difficili per far sì ch'Egli venga in nostro aiuto. Invochiamo anche l'Angelo Pavone, o Cheikh Adi, il grande santo yezidi. In compenso non prego molto spesso: mia madre dice che se non si commette niente di male contro gli altri, la preghiera è inutile, serve solo per redimersi.

Abbiamo molti riti speciali e il nostro giorno festivo è il mercoledì. La mia festa yazidi preferita giunge a metà aprile, si chiama Mercoledì Rosso e coincide con il nostro nuovo anno. Il mercoledì rosso celebra la creazione del mondo, cioè quando la luce del sole ha infiammato il cielo. Durante la vigilia del mercoledì rosso i bambini raccolgono i papaveri selvaggi che crescono nei dintorni. Poi all'alba si prepara un miscuglio di petali, di gusci d'uova e di terra, che viene appeso all'ingresso di casa. Le donne cucinano uova sode, poi delicatamente le si decora per rappresentare il pianeta Terra. I bambini vanno di casa in casa augurando buon anno ai vicini, i quali offrono loro delle uova decorate. Pranziamo in famiglia all'aperto e gettiamo i gusci d'uovo al sole per benedire la Terra. Infine andiamo al cimitero per rendere omaggio ai morti.

Alla fine dell'inverno, nel mese di marzo, festeggiamo anche il nuovo anno curdo di Norouz. La montagna si riempie di gente, tutte le famiglie fanno dei picnic sull'erba, la gente danza per le strade al ritmo delle musiche tradizionali curde, si fanno dei barbecue all'aria aperta e dei falò.

L'altra festa che attendo con impazienza è la festa d'Ezi, un altro nome sacro di Dio, che comincia con un digiuno. Il digiuno parte alle 5 del mattino e prosegue fino al calar del sole, il tutto si ripete per tre giorni. All'interno delle caste religiose il digiuno può anche durare dodici giorni in tutto, intervallato dai festeggiamenti. Non appena i giorni di digiuno sono terminati, la gente si invita reciprocamente nelle proprie case, i vicini portano del cioccolato e dei dolci ... le famiglie decorano le case e tutti si augurano una buona festa.

Avendo studiato i nostri due libri sacri, il *Libro delle Rivelazioni* e il *Libro Nero*, il prete ci ha raccontato la creazione del mondo. Egli appartiene alla casta dei pir ed è un uomo saggio e rispettato. Io del resto sono sempre stata affascinata dai suoi discorsi.

In principio, Dio, Xwede, creò la perla bianca e un uccello. Egli posizionò la perla sul dorso dell'uccello e lì vi rimase per quarantamila anni. Poi Dio soffiò sulla perla, la quale si squarciò in tanti pezzi. Il più grande di questi divenne il sole, le altre parti si trasformarono in stelle e nuvole. Dalla loro pioggia comparve il mare. In seguito Dio creò sette angeli, poi creò per loro una barca affinché potessero solcare il mare in tutte le direzioni.

Al fine di creare la Terra, Dio gettò la nostra terra santa Lalish nel mare. I sette angeli allora sbarcarono sulle rive di Lalish e, secondo le nostre credenze, gli yazidi sono stati i primi essere umani nati da Adamo, i primi dalla creazione del mondo.

Come i nostri avi prima di noi, tra i sette angeli di Dio, veneriamo Malek Taous, l'Angelo Pavone. In principio Dio gli disse: "Io sono il tuo unico Dio e non ti inginocchierai se non davanti a me". Più tardi, quando Dio creò Adamo e gli concesse un'anima, ordinò agli angeli di prostrarsi all'uomo. Tutti gli angeli obbedirono tranne l'Angelo Pavone. "Signore", disse quest'ultimo, "tu ci hai detto di non adorare nessuno al di fuori di te! Perché dovrei inginocchiarmi davanti ad Adamo?" Dio, impressionato da cotanto fervore, ricompensò Malek Taous donandogli il ruolo di capo degli angeli.

L'islam racconta più o meno la stessa storia, fatta eccezione per un dettaglio: l'angelo che si rifiutò di inginocchiarsi davanti ad Adamo viene escluso dal paradiso e per loro diventa il diavolo. Ma il nostro Angelo Pavone non è il diavolo, noi non veneriamo il male e non aggrediamo gli altri. Sappiamo che Dio ha creato tutto e crediamo che ognuno di noi abbia la libertà di seguire e professare la propria religione. Bene e male esistono in ciascuno di noi, sta a noi decidere di non seguire le tenebre. Noi yazidi seguiamo tre grandi principi: la verità, la conoscenza e il merito.

Nel XII secolo a Lalish, il nostro luogo sacro, fu sepolto il devoto sufi Cheikh Adi. Egli proveniva dalla pianura della Bekaa in Libano, e dopo aver studiato a Bagdad raggiunse le montagne curde per isolarsi e meditare. Era un sant'uomo, si diceva che fosse una reincarnazione dell'Angelo Pavone sceso sulla terra per guidarci. È stato lui a dar vita alla nostra religione e alla sua morte il suo mausoleo è divenuto luogo di pellegrinaggio.

Ricordo il mio primo pellegrinaggio a Lalish: partimmo in macchina con uno dei miei zii e mia sorella Shamal; avevo 19 anni. Il viaggio durò sei ore, percorremmo una strada magnifica. Ero così desiderosa di scoprire quel luogo santo, là dove ero stata battezzata da bambina.

Il tempio di Lalish era collocato nelle insenature di alcune colline boschive, alla fine di una strada contornata da alberi di ulivo e di fico. Da lontano si potevano intravedere le sue volte coniche, simbolo dei raggi del sole che illuminano la Terra. In segno di umiltà percorremmo l'ultima parte del cammino a piedi nudi, fino alla piazza pavimentata ombreggiata dagli alberi centenari.

Il sacerdote arrivò nel cortile: era un uomo dal volto benevolo e dalla folta barba scura, appariva così aulico nella sua lunga tunica bianca e la testa acconciata con il turbante, ai suoi piedi dei sandali di cuoio cuciti a mano. Gli baciammo l'anello.

All'interno del tempio un cortile di pietra dava accesso alla tomba del santo più venerato, Cheikh Adi. A lui è attribuito *Il Libro Nero*. In tale libro egli descrisse la cosmogonia, l'origine degli uomini, la storia della nostra religione e le sue proibizioni. Ad esempio, secondo il sacerdote, è proibito sputare al fine di non sporcare l'aria, è proibito tagliare gli alberi o lavarsi durante il mercoledì, il giorno santo.

Un grande serpente nero scolpito nella pietra, simbolo di protezione, era visibile all'entrata del mausoleo. Durante il diluvio, il serpente si arrotolò in una fessura dell'arca di Noè quando quest'ultima colpì una montagna. Il rettile riuscì a salvare il profeta Noè e tutti gli animali, rappresenta quindi la saggezza e la conoscenza. Per questo prima di oltrepassare il muro di recinzione, è necessario abbracciarlo con rispetto.

Nella penombra della tomba, attaccati al muro, vi sono dei lembi di tessuto scintillanti e variopinti come l'arcobaleno. Alle loro estremità sono stati fatti dei nodi e, secondo i nostri riti, quando un nodo di questi viene sciolto, il problema di un pellegrino viene simbolicamente risolto. Poi si riannoda un nodo nella seta pensando alla nostra richiesta.

Uscendo dal tempio incontrammo dei veggenti servitori del santuario. Capaci di prevedere il futuro, gli uomini potevano predire ciò che sarebbe successo alla nostra anima. Scorsi anche delle donne, vestite di bianco e coperte da un velo immacolato.

Alle spalle del tempio, percorremmo un sentiero che permetteva di raggiungere la cima della collina, il monte Arafat. Durante il cammino tre servitori del tempio deposero delle lampade a olio nelle cavità della roccia, fino alla vetta della collina. Ne accesero 365 prima dell'arrivo della notte, esse rappresentavano i giorni dell'anno. Una volta giunti alla vetta ammirammo una splendida vista della valle e del piccolo villaggio. Ci sentivamo in pace, sereni.

*

* *

Mio nonno diceva che una volta tutti i curdi erano yezidi. La nostra religione esisteva già nell'antichità e affonda le proprie radici nell'antico Iran, nella stessa epoca del culto di Mithra e dello zoroastrismo. Tuttavia, nel corso dei secoli, le nostre credenze hanno subito delle influenze islamiche e cristiane.

I nostri Avi facevano parte delle tribù Mede dell'Iran che praticavano lo yazidismo. Il nostro popolo, però, è stato spesso perseguitato e ridotto in schiavitù: si contano più di settantatré massacri a partire dal VII secolo. La nostra storia è stata spesso scritta col sangue. Da quando l'islam è arrivato nelle nostre terre, gli yezidi si sono dovuti convertire a fil di spada. Coloro che riuscivano a resistere furono costretti a fuggire nelle montagne e a vivere isolati dal mondo. Siamo stati perseguitati dai curdi musulmani, dal Califfato arabo e dall'Impero Ottomano. Il massacro continua ancora oggi. Gli uomini dell'ISIS ci considerano dei pagani e credono che il nostro destino debba essere la morte o la schiavitù.

Un'infanzia nel Sinjar

Quando sono nata la mia famiglia era già molto numerosa. A casa nostra vivevano i miei nonni paterni, mia zia Keyal, i due fratelli minori di mio padre, non ancora sposati, e poi soprattutto i miei sette fratelli e sorelle. Io sono l'ottava figlia.

I miei genitori ebbero prima tre figli maschi, poi quattro femmine. Quando mia madre mi portava ancora in grembo sperava che io fossi un maschio. Nel nostro paese si preferiscono i maschi: per la nascita di un figlio mio nonno sacrificò una pecora, per una figlia non fu fatto alcunché.

La mia famiglia fu comunque molto felice, e mia madre afferma tuttora che in realtà è meglio avere delle figlie visto che restano accanto alle madri, le quali invece vengono dimenticate dai maschi quando questi si dedicano alle mogli.

Mio fratello più grande doveva avere già 16 anni quando nacqui io. Non conosciamo con esattezza la nostra data di nascita non essendoci alcun certificato che lo attesti. So semplicemente di essere nata in primavera, molto probabilmente nel 1986. Un anno dopo la mia nascita ci fu Kovan, poi qualche anno dopo un altro fratello, Sangar, e infine mia sorella Yasmine.

Ricordo ancora la gran festa per celebrare la circoncisione di mio fratello minore Sangar. Mia madre preparò il mio piatto preferito, il biryani con il pollo. È un piatto di riso fatto con gli anacardi, l'uvetta, alcune spezie e gli sfilacci di pollo; la casa era riempita dal suo profumo. Tutta la famiglia del villaggio presenziava vestita a festa: i miei zii e zie, i miei cugini, ma anche tutti i vicini e i più stimati della comunità. All'incirca un centinaio di invitati.

Con un gesto solenne mio padre mise Sengar sulle ginocchia del suo parroco, un arabo musulmano di una tribù vicina, incaricato di tenerlo in braccio durante la sua circoncisione. Il sacerdote yazidi tagliò allora il prepuzio con una lama da rasoio, e mio fratello urlò per il dolore.

Il sangue del bambino che macchia la tunica del sacerdote rappresenta il legame che li unirà. Il sacerdote scelto per la circoncisione è generalmente un musulmano. È un modo che usano gli yazidi per creare un legame simbolico con una famiglia musulmana, una tradizione importante per noi che siamo una minoranza. Gli uomini della mia famiglia, quindi, hanno tutti dei padrini arabi sunniti nei villaggi vicini.

*

* *

I miei genitori si sono sempre amati molto. Si conoscono da quando erano giovani. Erano vicini di casa. Mio padre è un uomo robusto e arzillo, forte, dai baffi fieri, e mia madre è una donnina molto bella, molto affettuosa ed energica, ama i piaceri della vita, come bere una bella birra fresca in estate.

Come tutte le donne del villaggio, è madre a tempo pieno. Ha cresciuto i suoi undici figli e si è sempre occupata della casa. Di primo mattino prepara delle frittelle creando un impasto di farina ed acqua che poi arrotola formando delle palline. La farina viene prodotta con il grano delle nostre terre. Da noi il grano viene seminato all'inizio di febbraio, dopo la fine dei "quaranta giorni d'inverno", un periodo sacro che comincia a metà dicembre e termina a fine gennaio, durante il quale i sacerdoti yezidi digiunano fino al calar del sole. In questi quaranta giorni non cresce nulla, si dice che la terra dorma. Quando ritornano le belle giornate, i campi sono seminati e si dà inizio al raccolto che dura fino a maggio. La mietitura è una grande festa: prima che la farina sia aggiunta nei sacchi, questi vengono portati dal mietitore, il quale macina il grano con il mulino elettrico. Il grano è alla base del nostro nutrimento: serve a fare il pane, la semola e il *blé cassé*. Mia madre dapprima lo fa bollire all'interno di grandi bollitori, poi lo lascia seccare per due giorni sul tetto nella terrazza di casa.

Poi tutte le mattine controlla la mungitura degli ovini. Possediamo un gran gregge di pecore, dal quale ne ricaviamo la lana e la carne, e vendiamo poi il latte e lo yogurt. Mia madre baratta il burro fresco fatto a mano, e in estate per il pranzo prepara delle bibite rinfrescanti fatte con yogurt, aglio, sale, cetriolo e aneto.

Le nostre terre si estendono per diverse centinaia di ettari. La maggior parte degli abitanti del villaggio possiede grandi proprietà terriere. Il nostro villaggio è così prospero che la gente del posto lo considera un "piccolo Kuwait". Disponiamo dell'elettricità e dell'acqua corrente grazie ad un pozzo molto profondo che funziona grazie ad una pompa elettrica. I campi invece vengono irrigati con un pozzo a motore. Abbiamo degli agricoltori che lavorano nella nostra proprietà, mi salutano sempre quando passano sul trattore.

Nelle nostre terre facciamo crescere l'orzo, il grano, i pomodori, le patate, le cipolle, il cocomero, l'aglio, le olive... i nostri campi e i nostri orti sono ricchi di ogni cosa. Nella nostra tenuta siamo anche pieni di animali: cani da guardia per proteggere la casa, asini per trasportare i raccolti, galline per le

uova, colombe, oche, anatre, tacchini e conigli... Ci sono anche degli animali da compagnia, che possono però finire ugualmente in pentola come menù speciale per gli invitati.

*

* *

La scuola qui è obbligatoria a partire dai 7 anni, ma io non ho potuto continuare a frequentarla a lungo. Da piccola guardavo con invidia i miei fratelli e le mie sorelle che ogni mattina alle 7:30, cartella sulle spalle, partivano per raggiungere la scuola. Poi finalmente arrivò il mio turno.

Ricordo ancora il mio primo giorno, ero talmente felice! Per l'occasione, mia madre mi aveva preparato un bel vestito a fiori e intrecciato i capelli con un nastro. A scuola non si portavano uniformi, gli studenti potevano vestirsi con i propri abiti tutti i giorni. Accompagnai con fierezza i miei fratelli e le mie sorelle facendo un segno di addio a mio fratello minore Kovan, il quale era in lacrime vedendoci partire. A scuola avevo ritrovato molti bambini del villaggio, vicini e cugini.

Le classi erano miste, ma io facevo amicizia soprattutto con le ragazzine; mi feci delle amiche, Rana e Shukriya, sedute accanto a me in classe. Essendo curdi, i nostri professori insegnavano in curdo, anche se ufficialmente la scuola era in arabo. Gli insegnanti davano delle bacchettate sul palmo della mano agli studenti disattenti, ma io ero piuttosto brava.

La scuola terminava dopo pranzo, io rientravo a casa e mi sedevo su un tappeto per giocare a carte e a backgammon con mio fratello Azad e le mie sorelle. Trascorrevamo l'intero pomeriggio a giocare come scalmanati. A volte mia madre ci accontentava e ci raccontava delle storie. A quel punto ci sedevamo in cerchio attorno a lei per ascoltarla meglio, mentre lei smistava le lenticchie in un piatto, per togliersi i piccoli calli dalle mani secche come pergamena.

Solo raramente, quand'era in vena, era mio padre a raccontarci la storia dell'eroe Daoud Daoud : “Una volta i nostri avi vivevano nell'Impero Ottomano. Ma quando quest'ultimo fu frastagliato in tanti paesi, la nostra regione del Sinjar fu unita all'Iraq, e fu istituita una nuova Repubblica. Nello stato appena formatosi tutti dovevano fare il servizio militare, ma gli yazidi ne erano dispensati grazie ad un decreto reale dal 1849. Come da imposizione da Bagdad, gli yazidi domandarono la creazione di un'unità speciale yazidi, ma tale richiesta venne rifiutata Daoud Daoud, un capo locale, lanciò allora una rivolta contro il regime. Ma la repressione fu terribile, i villaggi furono bruciati e gli abitanti deportati. Daoud Daoud fu costretto a fuggire in Siria. “

Io mi addormentavo sognando il nostro eroe yazidi.

*

* *

Dopo il mio ultimo anno alla scuola primaria, mio padre mi annunciò che avrei smesso di andare a scuola. La scuola secondaria più vicina era a 30 km dal villaggio e la strada era problematica, poichè era percorribile solo a piedi e ci sarebbero volute 6 ore... E visto che non si poteva fare tale tragitto ogni giorno, mio padre decise che sarei rimasta a casa. Per me era una grande ingiustizia. Desideravo diventare professoressa ed invece il mio sogno andava in mille pezzi.

È pur vero che il livello della nostra scuola non era così alto: i professori avevano un salario basso, erano quindi costretti ad avere un secondo lavoro per sopravvivere e non potevano assicurare sempre la loro presenza ai corsi. Dunque la maggior parte delle famiglie preferì che i loro figli cominciassero a lavorare il prima possibile.

Avevo implorato mio padre, ma egli replicò dicendomi: "è più importante che tu stia a casa ad aiutare. E poi, cosa credi di fare in più con un diploma? Vorresti un salario ridicolo da professore? È un mestiere troppo mal pagato".

I miei fratelli minori, Sangar e Kovan, invece, essendo ragazzi, poterono continuare i loro studi: furono mandati a vivere da uno zio di mio padre, il quale abitava in un villaggio che disponeva, invece, di una scuola secondaria.

Prendevo allora coscienza del fatto che la mia vita sarebbe stata molto monotona. Anche mio fratello Azad lasciò la scuola a soli 12 anni, con suo grande rammarico. Iniziò a lavorare nella fattoria di mio padre: guidava i trattori e impastava mattoni di argilla.

Tre delle mie sorelle maggiori erano già sposate. Mia sorella Dalya aveva lasciato casa all'età di 16 anni con Raman, il suo sposo, di quindici anni più grande. Raman aveva insistito molto per avere la sua mano e Dalya finì per accettare anche se all'inizio non era interessata. Era molto benestante e la trattava con rispetto. Ciononostante, lei mi consigliò di non sposarmi troppo giovane. Dalya era dell'idea che il matrimonio implicasse tante responsabilità, soprattutto con la nascita dei bambini.

Ormai non mi rimaneva che restare a casa e aspettare il giorno delle mie nozze. Sarebbe potuto essere tutto diverso se il governo avesse aperto una scuola secondaria nel mio villaggio. Fu così che molti bambini furono costretti a dire addio ai loro sogni, a causa della negligenza dello Stato nei confronti degli abitanti della regione del Sinjar.

3

Una guerra senza fine

Nell'estate del 2014, dopo l'arrivo dell'ISIS a Mosul, la situazione peggiorò. Mio fratello Azad, che lavorava in un hotel a Erbil, ci raccontò di aver litigato con dei clienti, degli arabi sunniti originari del Tikrit, la città natale di Saddam Hussein. Questi ultimi affermavano che il capo dell'ISIS, al-Baghdadi, fosse il nuovo profeta, e che avrebbe sconfitto il Primo Ministro iracheno Nouri al-Maliki, il quale invece era sciita e troppo vicino all'Iran.

Azad pensava che questi combattenti sunniti dello Stato Islamico fossero dei perversi e dei fanatici. Ma furono in molti tra gli abitanti di Mosul ad accogliere tali terroristi. Aiutarono l'ISIS a entrare in città. All'inizio Azad era convinto dell'intervento degli americani per riconquistare Mosul. Ma ciò non accadde. Poco dopo al-Baghdadi fece il suo discorso trionfale a Mosul e annunciò la creazione di un califfato.

I clienti dell'hotel originari di Tikrit si rallegrarono. Qualche settimana dopo, quando l'ISIS fece esplodere la moschea costruita sulla tomba del profeta Jonas, ne furono meno entusiasti. Tentavano di convincersi: "È un complotto! È opera dell'Israele e dell'Iran, non dell'ISIS!". Gli uomini dell'ISIS, tuttavia, non si sarebbero fermati qui.

*

* *

Da quando sono nata il mio paese è stato sempre devastato dalla violenza. Quando non ero che una bambina, la guerra assediava l'Iraq già da sei anni. Nel 1980 il nostro presidente Saddam Hussein attaccò l'Iran con il pretesto di una disputa riguardante le frontiere. Era preoccupato che la rivoluzione islamica di Téhéran non si propagasse; l'Iran difatti chiese agli sciiti iracheni di rivoltarsi contro il proprio regime. Saddam Hussein sperava di fare dell'Iran una potenza gloriosa capace di rovesciare il regime di ayatollah Khomeini con una vittoria netta. Ma la guerra affondò le sue radici.

All'epoca la mia famiglia possedeva una televisione che funzionava grazie alla batteria di un'auto. Sull'unico canale, iracheno e in bianco e nero, scorrevano le immagini dei combattimenti, alla gloria del nostro *raïs* Saddam Hussein.

Nel 1986, alla mia nascita, i tempi era ancora molto bui. I corpi dei martiri morti in combattimento venivano regolarmente riportati al villaggio. Quando una macchina sormontata da una bara appariva all'orizzonte si scatenava il panico. Ciascuna famiglia aveva dei figli, dei fratelli, dei cugini inviati al fronte a Bagdad.

L'arruolamento era obbligatorio, ma molti uomini si rifiutarono di andare in guerra. Per coloro che disertavano vi era la prigione o la pena di morte. La sola via d'uscita era unirsi alla guerriglia curda nelle montagne. Il fronte era una carneficina. In due mesi, tre membri della nostra famiglia e sei abitanti del villaggio furono uccisi.

Un giorno, un feretro avvolto con una bandiera irachena fu deposto davanti ad una casa del villaggio. Era un cugino di papà, partito per il fronte. "È morto da eroe", disse il militare che aveva riportato la bara. "Ha voluto soccorrere un amico ferito, è andato a cercarlo nel bel mezzo dei missili sibilanti. Ma è stato colpito." Questa guerra ha fatto in tutto, in Iran e Iraq, più di un milione di morti.

Anche mio padre era nell'esercito. Quando si sposò era un autista militare: guidava una Jeep. Un giorno ebbe un grave incidente, ne uscì con dei frammenti di metallo nel corpo. Rientrò a casa pieno di fasciature, la sua convalescenza durò un mese.

In seguito fu inviato due anni a fronte. Ma ben presto ne ebbe abbastanza. Aveva capito che questa guerra non gli apparteneva, che fosse piuttosto "per il petrolio e il territorio" e che "le persone avevano solo da perderci". Pensava che se fosse morto la sua famiglia si sarebbe trovata nella miseria. Allora disertò anche lui. Fu catturato e messo in prigione per qualche mese. Ma alla fine beneficiò di un armistizio emesso dal governo.

*

* *

Nel 1988 avevo due anni, conducevo una vita spensierata da bambina. Passeggiavo a piedi nudi nel giardino della nostra grande fattoria ancestrale, rincorrevo i polli e accarezzavo gli agnelli appena nati.

Fu in questo periodo che alcuni ribelli curdi, con l'aiuto dei guardiani della rivoluzione irachena, presero possesso della città di Halabaja, la quale ospitava 60 000 abitanti alla frontiera con l'Iran. Per Bagdad questi ribelli erano dei traditori. Ali il Chimico, il cugino di Saddam Hussein, lanciò allora degli aerei di caccia pieni di gas tossico per punire gli abitanti di Halabaja. Morirono 5 000 persone.

Tre quarti tra loro erano donne e bambini. Fu quello che apprendemmo dalla radio. La sera, papà e i suoi invitati si lanciavano in veementi discussioni bevendo tè dolce e fumando sigarette.

Papà sosteneva che il regime di Saddam Hussein era troppo crudele con i curdi. E noi yazidi, costretti a registrarci come arabi, non eravamo riconosciuti ufficialmente. Il partito Baas ci teneva in isolamento e nella povertà. Furono numerosi i villaggi yazidi colonizzati dagli arabi iracheni inviati dal regime. Fu la politica di arabizzazione della regione curda. I villaggi yazidi furono sequestrati e svuotati dai loro abitanti, i quali, ammassati nei campi, venivano sorvegliati e sradicati dalle loro origini.

*

* *

Qualche anno dopo, la guerra ritornò. Avevo 5 anni. Eravamo tutti sempre davanti alla tv e gli adulti erano preoccupati: “Il paese è in fallimento e Saddam Hussein ha inviato le nostre truppe a conquistare il Kuwait.” “Gli americani vogliono attaccare.” “L’esercito iracheno sta saccheggiando le case e bruciando i pozzi di petrolio.” Il nostro *rais* appariva sullo schermo, mi faceva paura.

Gli stranieri attaccarono il nostro paese. Si trattava dell’operazione “Desert Storm”, lanciata il 17 gennaio del 1991, un’operazione militare della coalizione internazionale per soccorrere il Kuwait. La guerra durò sei settimane, immergendo il paese sotto un tappeto di bombe. 135 000 persone furono uccise: soldati, civili... Migliaia di persone furono costrette ad abbandonare le loro case.

Quando il fratello minore di mio padre, mio zio Hassan, fu mandato al fronte, aveva solo 17 anni. Fu obbligato a partire per combattere, altrimenti sarebbe stato punito con l’esecuzione. Poco dopo, alcuni vicini ci raccontarono che dei venditori ambulanti, considerati disertori, erano stati fucilati dai soldati iracheni. Noi invece non avevamo più notizie di Hassan da ormai qualche settimana. Si diceva che fosse stato rapito.

Tornò dopo tre mesi: era stato fatto prigioniero. Ormai non era che l’ombra di sé stesso, disse di essere stato “torturato con i chiodi”. Rimase a casa, non potendo continuare i suoi studi. Lui, che era sempre stato così attivo, ora sembrava essere molto invecchiato: soffriva solo a muoversi.

La coalizione condotta dagli americani riuscì a liberare il Kuwait e l’esercito iracheno fu in parte distrutto. Saddam Hussein si vendicò sui curdi del nord, i quali si erano ribellati al suo regime. Inviò degli aerei per bombardare il Kurdistan. Secondo le notizie che papà riceveva dai suoi amici, due milioni di persone erano riuscite ad evitare la catastrofe e si erano radunati al confine con la Turchia,

la quale invece si rifiutava di aprire un passaggio. Si dice che furono centinaia i bambini che morirono di fame e di freddo. L'esodo fu atroce.

Ma ciò non colpì la regione del Sinjar. Anche se la vita divenne più difficile: fu imposto un embargo sul nostro paese e la nostra valuta crollò. Divenne tutto così caro che arrivammo a conoscere la povertà. I negozianti non avevano neanche più lo zucchero, la gente allora utilizzava i datteri per zuccherare il tè. A volte, non c'era neanche più il tè.

Ben presto gli americani crearono una zona aerea di fermo sulla regione curda. Saddam non poté più inviare i suoi aerei. Nel nord-ovest del Sinjar fu stabilito un governo autonomo del Kurdistan, anche se non era stato riconosciuto da Saddam. Laggiù gli yazidi ritornarono ad essere dei cittadini a pieno titolo, con la libertà di praticare liberamente la propria religione e con un'identità riconosciuta. Ma a causa delle persecuzioni, molti emigrarono in Europa e negli Stati Uniti.

*

* *

Nel 2003 gli americani proclamarono davanti al mondo intero che Saddam possedeva delle armi a distruzione di massa. Il 20 marzo attaccarono il nostro paese con una coalizione militare. Bagdad cadde il 9 aprile. La guerra durò due mesi...

Nel nostro distretto del Sinjar, i peshmerga rimossero il drappo di Saddam e issarono al suo posto una bandiera con i colori curdi. Furono spiegate ovunque. Venne bruciato un affresco di Saddam che troneggiava al bordo di una strada. Mio fratello disse di aver visto delle persone che lanciavano delle rose al passaggio dei soldati americani e curdi. Altri, malcontenti, volevano che gli americani se ne andassero via.

Cominciò una nuova era. La quotidianità migliorò. Ci fu la fine delle restrizioni sul commercio. D'altronde, prima per esempio uno non poteva vendere tutte le capre che desiderava, era tutto controllato. Ma ora, come diceva mio padre, si poteva vivere in una democrazia.

“Figli miei, avremo una vita migliore”, ripeteva.

*

* *

Alla fine del 2003, subimmo uno shock vedendo in televisione le immagini di Saddam che usciva dal suo nascondiglio, burbero, il volto coperto da una barba grigia. Noi eravamo contenti di esserci sbarazzati di lui, ma nel vederlo conciato in quello stato, come un animale in trappola, provammo uno strano sentimento.

A casa, gli invitati di papà discutevano fumando sigarette. Dicevano che Saddam era un dittatore, che aveva soppresso tutte le libertà. La situazione era poi peggiorata con le guerre e l'embargo: eravamo come in prigione in Iraq. E tutti gli altri paesi attorno approfittarono del nostro sconforto.

Siccome non si potevano avere dei passaporti per viaggiare, molti uomini si trasferirono clandestinamente in Germania. La gente aveva il morale a terra, gli insegnanti e gli ingegneri lasciavano il loro lavoro per darsi alla pastorizia. Fu l'epoca dell'imbroglio, occorre fare del mercato nero per sopravvivere. La televisione satellitare era vietata. Coloro che possedevano un'antenna la nascondevano in un serbatoio di plastica sul tetto, altrimenti la polizia li avrebbe arrestati, e avrebbero potuto anche morire per un crimine del genere!

Uno dei miei zii raccontava che nelle prigioni di Saddam, i prigionieri subivano delle torture orribili. La meno dolorosa era gettare dell'acqua ghiacciata sul detenuto prima di bloccarlo davanti ad un climatizzatore. Si diceva che l'uomo più crudele del paese fosse Oudaï Hussein, il figlio di Saddam. "Creava dei barattoli con dei chiodi", affermava mio zio, "tagliava le dita e strappava gli occhi. Conoscete la storia del cantante curdo Said Gabari arrestato dai Baatisti perché cantava in curdo per i peshmerga? Alla domanda degli aguzzini: "Preferisci che ti strappiamo gli occhi o che ti tagliamo la lingua?", rispose: "Strappatemi gli occhi, così posso continuare a cantare."

Fortunatamente, quel periodo è ormai alle spalle.

*

* *

Nel 2005 furono organizzate le prime elezioni democratiche del nostro paese, malgrado la minaccia terroristica. Per la prima volta nella storia fu eletto un presidente curdo, Jalal Talabani.

Saddam Hussein fu impiccato a Bagdad il 30 dicembre del 2006. Dopo la sua caduta furono scoperti molti ossari, nei quali giacevano i corpi di migliaia di curdi.

La Costituzione dell'Iraq riconobbe finalmente il governo autonomo del Kurdistan nel nord del paese, con capitale Erbil. Ma noi siamo tra i suoi confini. La nostra regione del Sinjar, dove vive la maggior parte degli yazidi insieme a una minorità musulmana, resta in disputa tra Bagdad e il governo

del Kurdistan. I curdi vorrebbero integrare il Sinjar al loro territorio autonomo. A poco a poco, il Partito Democratico del Kurdistan salì al potere nella nostra regione. Questo non piaceva ai nostri vicini arabi. Il paese era ancora scosso dalle guerre civili tra le fazioni sciite e sunnite, e dai gruppi terroristici come Al-Qaida. Bagdad è continuamente colpita dagli attentati. Il nostro paese non è mai in pace. Ed ecco che nel 2014 l'ISIS irrompe nell'Iraq occidentale.

Un ragazzo innamorato

Quell'estate conducevo una vita piuttosto spensierata nel mio villaggio. Alla sera, durante la cena, insieme alle mie sorelle ancora nubili, Nadia e Yasmine, guardavo la nostra serie tv preferita, *Fariha*, doppiata in arabo. La storia era quella di un amore impossibile tra una giovane studentessa di umili origini e il figlio di un ricco uomo di affari. Poi Nadia faceva zapping tra i canali libanesi per vedere un altro dei nostri programmi preferiti, il concorso di canto *Arab Idol*. O ancora il canale arabo Rontana, il quale trasmetteva videoclip di musica pop araba, con i cantanti che danzavano in maniera seducente.

Le mie sorelle e io siamo molto romantiche, adoriamo le canzoni d'amore. Come quelle di Kadlhem al-Saher, il principe della canzone araba, o quelle di Belid Ibrahim. Quando comincia a cantare mi scendono quasi le lacrime e inizio a cantare anch'io: "Te ne supplico, se vedi la mia amica, dimmi dov'è/ Dimmi come sta, perché io l'amo ancora/Dille che quando è nata lei, io avrei preferito non nascere."⁵²

Sono innamorata e preparo il mio matrimonio con un uomo di Sinouné, un villaggio nascosto nel contrafforte del monte Sinjar, dove si trova un mausoleo yazidi. Il mio fidanzato si chiama Shivan, è un po' più vecchio di me. È il cugino di una delle mie cognate, l'ho incontrato durante una visita di famiglia. Si innamorò di me. Stiamo insieme da più di due anni. Lo amo tanto e passiamo delle ore al telefono.

Prima di lui, quando avevo 16 anni, ebbi un'altra storia...

*

* *

Era estate, il caldo era opprimente. Dormicchiavo su un materassino vicino al climatizzatore che ronzava. Dovevano essere le tre del pomeriggio. Tutto il resto della famiglia dormiva. Qualcuno mi svegliò toccandomi la spalla. Apri gli occhi. Era Alin, la mia cuginetta di 14 anni, dal visetto tondo e una lunga treccia di capelli neri. Mi fece segno di seguirla fuori.

⁵²« Je t'en supplie, si tu vois mon amie, dis-moi où elle est/Dis-moi comment elle va, car je l'aime encore/Dis-lui que quand elle est née, j'aurais préféré ne pas naitre ».

- Devo parlarti di una cosa importante, mi sussurra.

Ci imbattiamo nell'ondata di caldo esterna e ci ripariamo sedendoci all'ombra di un fico in giardino.

Alin fa un bel respiro e in un attimo mi dice:

- Mio fratello ti ama, non vuole che ti interessi ad altri. Vuole essere il tuo amato.

Il mio cuore inizia a battere all'impazzata. Fu così che comincio tutto. Ogni volta che c'era un matrimonio, suo fratello maggiore Merwan si avvicinava a me, mi guardava senza osare di rivolgermi la parola... Sapevo che era molto innamorato di me. È di quattro anni più grande e vive anche lui al villaggio. Come me, smise di andare a scuola a soli 12 anni e comincio a lavorare nella fattoria dei suoi genitori. È un bel ragazzo, alto e magro, dallo sguardo seducente.

Io rimanevo in silenzio, sapevo di non dover accettare tutto subito, non potevo mostrarmi troppo interessata. Dunque finii per rispondere:

- Di a Merwan che ci rifletterò su.

Rientrai discretamente in casa senza svegliare gli altri. Mi sentivo talmente felice. Credevo di amarlo anch'io. In cuor mio non mi ero mai sentita così turbata.

Nella mia comunità si fanno matrimoni d'amore. È ai ragazzi che spetta osare e fare i primi passi, ma poi sono le ragazze a scegliere quello che preferiscono tra i pretendenti.

Ma l'amore può esserci soltanto tra due persone della stessa casta. Non so perché, ma è la nostra religione che lo prevede. È una tradizione ancestrale e noi ci limitiamo a seguirla. Non riesco a pensare di innamorarmi di un ragazzo di un'altra casta. Ma Merwan era un mio lontano cugino e il nostro amore era impossibile.

Mi sdraiai di nuovo senza riuscire a dormire, ripensando alla sua proposta.

Qualche giorno più tardi dissi ad Alin che accettavo.

Dopodiché Merwan comincio a chiamarmi al telefono di casa. Dovevamo parlare di nascosto e se un'altra persona rispondeva, Merwan riattaccava. È così che vanno le cose, l'ho visto con i miei fratelli e sorelle... Anch'io passavo di nascosto alcuni loro messaggi ai rispettivi fidanzati.

Una sera, Merwan si dichiara e io mi sento sciogliere.

- Ti amo Sara, sei la mia anima e il mio cuore, sei tutto ciò che possiedo al mondo.

Voleva che ci incontrassimo, propose dunque di venirmi a trovare in giardino mentre tutti gli altri dormivano. So che gli innamorati si danno degli appuntamenti segreti, solo per vedersi, non fanno nulla di male. Nella nostra cultura la donna deve mantenere la propria verginità fino al matrimonio: è una questione di onore per lei e per la sua famiglia.

Il mio solo timore era che potessero scoprirci. La gente avrebbe parlato male di me. Quindi rifiutai di vederlo.

- Merwan, parliamo solo al telefono e ci vedremo al prossimo matrimonio. Non posso compromettere la mia reputazione.

Questo rese Merwan furioso. Insistette molto, ma io non cedetti.

Un mese dopo la dichiarazione, lo avrei incontrato al matrimonio di una delle mie cugine, ma mi sentivo molto inquieta. Merwan era molto geloso e creò un incidente al villaggio. Nerev, un altro dei miei cugini, mandò sua sorella da me per dichiararmi i suoi sentimenti. Ma Merwan lo scoprì... Questo lo rese folle di rabbia. Incrociò Nerev in una drogheria del villaggio e lo picchiò. Fortunatamente il droghiere li separò. Dopo di che, Nerev mi fece sapere che non mi avrebbe più contattata.

Quindi ormai tutti ne erano al corrente. Temevo che la gente ne parlasse durante il matrimonio e che Merwan creasse dei problemi.

Prendo la trousse da trucco di mia sorella Nadia e mi preparo davanti allo specchio del bagno, sottolineando gli occhi con una linea di kajal. Osservo il mio riflesso, lascio i capelli sciolti sulle spalle. Come tutte le ragazze della mia età, porto spesso jeans e t-shirt aderenti. Sono le donne della generazione di mia madre che vestono con gli abiti tradizionali.

Mia sorella Nadia mi ha insegnato a truccarmi, passiamo molto tempo davanti allo specchio per metterci il mascara, il fondo tinta e il rossetto. Attendiamo impazienti il giorno del matrimonio: è l'occasione per ballare ed incontrare i ragazzi della nostra comunità.

Al telefono, Merwan mi aveva chiesto di indossare un lungo abito rosso che avevo già messo una volta. Voleva inoltre che mi facessi bionda.

Così Nadia mi accompagna al salone di bellezza del villaggio.

Piacerò a Merwan. E sono curiosa di vedere che aspetto avrà il mio nuovo colore. Anche mia sorella Nadia sembra essere eccitata dalla mia trasformazione. Sento tuttavia che nasconde una profonda tristezza.

Non mi parla spesso di suoi sentimenti a casa. Ma so che ha un fidanzato che vive in Germania. Si chiama Omed, viene da un altro villaggio. La sua famiglia venne a farci visita per il nuovo anno. Lui e Nadia si innamorarono perdutamente.

Poco tempo dopo, Omed dovette partire in Germania per lavorare come cameriere in un ristorante. Continuarono a sentirsi e a vedersi quando Omed tornava per le vacanze. Molti giovani di qui sono andati in Germania dopo la guerra del Golfo del 1991. L'embargo economico rese le nostre vite ancora

più difficili. Quindi le famiglie che ne avevano la possibilità mandavano uno dei figli all'estero, in Europa o negli Stati Uniti. Un uomo che lavora laggiù può far vivere tre famiglie qui.

Quando questi ragazzi tornavano dall'estero per le vacanze, avevano molto successo tra le ragazze. Ci sono tante donne che sognano di partire. Accettano di sposarsi anche se non sono innamorate, solo per avere una vita più semplice. Anche i genitori cercavano di far sposare le loro figlie con un emigrato, poiché il genero sarebbe stato obbligato ad inviare del denaro in Iraq.

Ma papà rifiutò che una sola delle sue figlie partisse. Quando il papà di Omed venne a domandare la mano di Nadia per suo figlio, mio padre si oppose. Non voleva che Nadia si trovasse così lontano da casa.

Mia sorella ne fu distrutta. Nonostante questo, non osò ribellarsi, ha troppo rispetto per mio padre e sapeva che ciò avrebbe provocato una crisi familiare. Da allora, Nadia vive nella malinconia. Seduta accanto a me nel salone di bellezza riesce a stento a trattenere le lacrime. Il suo mascara lascia una traccia nera sulla sua guancia.

Mi confida:

- Sembra che Omed abbia trovato una nuova fidanzata. Io non voglio più nessuno in tutta la mia vita. Lo amerò fino al mio ultimo respiro.

Arriviamo al matrimonio un po' in ritardo. Contemplo soddisfatta i miei capelli dorati, mi piacciono. Mi sento bella nel mio vestito lungo e con le scarpe dal tacco alto. Ho preso in prestito dei gioielli di Nadia, una collana dorata e degli orecchini...

Siamo in strada, davanti alla casa dello sposo. C'è un palco imbandito, dei musicisti che suonano della musica curda sotto i lampioni. Il fumo della carne grigliata aleggia nell'aria. Intravedo Merwan che discute con alcuni cugini nei pressi del buffet. Il mio cuore sobbalza. I nostri sguardi si incrociano e capisco di piacergli con questo vestito. Ma sono arrabbiata con lui per aver picchiato Nerev; gli proverò che non appartengo a lui. Danzano tutti in cerchio tenendosi per il mignolo. Il ritmo guida i loro passi e la musica fa vibrare le casse. Mi avvicino al cerchio di danza e mi inserisco tra un lontano cugino e una delle sue sorelle, prendo loro le mani. Il ragazzo mi sorride e danziamo insieme. Osservo Merwan con la coda dell'occhio. Mi getta uno sguardo torvo e poi scompare. Tanto peggio. Così impara ad essere geloso. Anche se sono molto delusa dal fatto che si sia allontanato, continuo a danzare.

All'improvviso, un colpo di fuoco risuona nella sala. Gli invitati urlano e tengono stretti a sé i loro bambini.

Merwan è ritornato e punta un mitra in aria.

Sono pietrificata.

Dilshad, lo sposo, è folle per la rabbia. Si avvicina a Merwan e urla:

- Sei impazzito o cosa? Cosa ti prende?"

Gli strappa il mitra dalle mani. Merwan trema furibondo e gira i tacchi.

La festa è finita. Dilshad invita gli ospiti a rientrare ognuno nelle proprie case, perché il mio corteggiatore ha rovinato il matrimonio. Come tutti, anche la mia famiglia è scioccata. Torniamo a casa. So fin troppo bene che è per causa mia se Merwan ha reagito in questo modo. Gli telefono.

- Devi vergognarti per esserti comportato così! Hai rovinato il matrimonio!

- Te l'ho già detto Sara, se ti interessi a un altro ragazzo, faccio una strage...

- Ascolta, sono stanca. È inammissibile che tu reagisca in questo modo!

Riaggancio.

So che le mie amiche pensano che Merwan sia romantico, dicono ai loro fidanzati: "Perché non ci amiamo come Merwan ama Sara?". Ma io, io sono davvero imbarazzata.

Due giorni dopo, Merwan manda sua sorella Alin a parlare con me. Alin mi sussurra all'orecchio:

- Merwan vuole fuggire con te.

Io sono incredula, dopo ciò che ha fatto al matrimonio, osa domandarmi questo...

Molte coppie fuggono insieme, fa parte della tradizione nel Sinjar. Quando i parenti non sono d'accordo con la scelta dei loro figli, gli innamorati decidono di fuggire per forzare la mano.

Dopo "il rapimento della ragazza per mano dell'uomo", le famiglie finiscono per accordarsi, cosicché la coppia possa vivere da marito e moglie. Ma io non voglio partire con Merwan. Non sono più sicura che lui sia l'uomo della mia vita. E le mie sorelle più grandi, le quali si sono sposate molto giovani, mi hanno avvertito di non seguire il loro esempio. Dico ad Alin:

- È fuori questione...

Alin, nervosa, gioca con la sua lunga treccia. Insiste:

- Dice che se ti rifiuti di partire con lui questa sera, romperà con te...

Da parte mia non ci credo, perché so che mi ama da matti.

- Digli che non partirò.

Alin torna verso casa, irritata.

Dopo una settimana, mia sorella Nadia torna a casa correndo:

- Sara. Ero da nostra zia, devo dirti una cosa. Non ti piacerà...

Io trattengo il respiro. Lei si avvicina e prende le mie mani tra le sue.

- Si tratta di Merwan. È scappato con una ragazza del villaggio di Hatamia.

Crollo sulla sedia. Sono completamente shock. So che lo ha fatto solo per dimostrarmi che qualcun'altro avrebbe accettato di sposarlo.

*

* *

Dopo questa storia cerco di dimenticare Merwan. Mi immergo nella routine della quotidianità. Per lo più aiuto mia madre, visto che le fanno male le ginocchia e può a malapena muoversi a causa del dolore. Non riesce a fare granché a casa. Spetta a me occuparmi anche di mio padre: gli stiro i vestiti e gli lavo macchina. Arrivato l'inverno, accendo il caminetto con della legna prima che lui si svegli, di primo mattino, per far sì che la stanza sia calda e accogliente. Dopodiché gli preparo la colazione. Yogurt di latte di pecora, del miele dei nostri alveari, un piatto con un impasto di sesamo cremoso, delle focacce di pane che lascio riscaldare per qualche minuto sul caminetto per renderle più croccanti. Un pentolino di tè nero, zucchero sul fondo del bicchiere. Finché lui mangia, gli pulisco le scarpe sull'uscio. Tolgo la sporcizia con una spazzola e le lucido con un canovaccio. Una volta che mio padre lascia la casa, vado a mungere le pecore e raccolgo il latte nei secchi di metallo. Poi lavo il bucato in una bacinella. Pulisco la cucina e continuo a fare le faccende di casa con le mie sorelle e le mie nuore. Gioco con i miei nipotini, faccio il bagno ai più piccoli.

Il pomeriggio giochiamo a carte o a domino con degli amici che vengono a trovarci a casa. Oppure faccio visita ai miei zii e alle mie zie, e verso le 16 ognuno rientra a casa propria e prepara la cena.

La sera, papà riceve spesso la visita di alcuni ospiti, io servo loro del tè. Avendo una casa grande, gli abitanti del villaggio vengono spesso da noi per giocare a carte. Inoltre, mio padre è un uomo rispettato e generoso che aiuta i poveri. Si siede nel salone, come un vero patriarca, e noi ragazzi non dobbiamo parlare troppo forte e dobbiamo limitarci a servirlo.

Ma, di lì a poco, la mia vita cambierà. Il 2014 doveva essere l'anno del mio matrimonio con Shivan.

Le avventure di mio fratello

Il 13 ed il 14 giugno del 2014, nei pressi di Tikrit, la base militare americana Speicher fu teatro di un terribile massacro. Si diceva che 1500 soldati dell'esercito iracheno fossero stati uccisi dai jihadisti. Su Internet circolavano alcune foto dell'esecuzione...

Mio fratello Azad conosce bene quella base, ci ha lavorato nel 2007. Era stato Fadil, uno dei suoi compagni di scuola divenuto traduttore, che l'aveva fatto ingaggiare. Ricordo che Azad ci telefonò per raccontarci la sua prima giornata di lavoro. Era colpito dal posto:

“C'erano quattro porte di sicurezza da attraversare, sono stato perlustrato da un grosso americano. I soldati avevano dei cani da fiuto capaci di rilevare gli esplosivi. All'interno, la base è gigantesca, grande quasi quanto la città di Dohuk. Con i carri armati, gli aerei... Più di un centinaio di iracheni sono stati assunti in loco, molti yazidi, ma anche musulmani e cristiani.”

Il lavoro di Azad consisteva nel sorvegliare una rimessa dove si trovavano dei cartoni con delle etichette raffiguranti i colori della bandiera americana. Azad non sapeva ciò che contenevano.

Ci raccontò che, tutti i giorni, da Tikri e dai villaggi vicini, arrivavano delle donne per lavare i pavimenti e pulire i bagni. Ma nessuno le importunava. Le truppe americane erano miste, c'erano uomini e donne, i quali mangiavano insieme in mensa e andavano insieme in palestra. Le donne americane toccavano le spalle degli uomini parlando e comportandosi con loro in maniera disinvolta. All'inizio mio fratello ne fu sorpreso.

Azad comunque dormiva nella base, in un dormitorio per gli impiegati. A volte recuperava le cose vecchie che gli americani non volevano più, computer portatili, playstation, e li rivendeva. Forniva anche le sigarette ai soldati, perché in Iraq sono meno care. Era piuttosto contento della vita che conduceva lì.

Ma quando il suo amico traduttore trovò finalmente lavoro all'estero, le cose andarono a rotoli. Azad ebbe una disputa con altri lavoratori che sporcarono degli spazi puliti dagli yazidi. Poi la guardia nazionale irachena fu installata nella base. Rientrando a Kocho ci disse: “Ormai siamo in troppi. Discutiamo anche per chi deve fare la doccia per primo... Tirava una brutta aria, quindi me ne sono andato.”

*

* *

Mio fratello Azad si sposò nel 2010 con Shirin, la donna di cui si era innamorato. Dopo averla “rapita”, come vuole la tradizione. Nel Sinjar, sono i ragazzi a pagare una dote alla ragazza, che corrisponde all’incirca a 4 milioni di denari iracheni, cioè 3 300 dollari americani. Ma oggi, alcune famiglie non vogliono più tale dote, perché pensano prima alla felicità della loro figlia. Fu il caso del padre di Shirin, il quale rifiutò il denaro proposto da papà dopo “il rapimento”. Nella nostra comunità, non c’è una vera cerimonia religiosa per il matrimonio, nessun sacerdote e nessuna preghiera. È sufficiente che le due famiglie si siano messe d’accordo affinché la coppia possa essere considerata come sposata. Noi lo celebriamo tutti insieme, con un buon pranzo, balli e musica.

Shirin è la figlia di mia zia Dereen, una delle sorelle di mio padre. Una dolce biondina dagli occhi azzurri. Sotto lo sguardo placido, cela una forte personalità.

È anche molto ambiziosa, vorrebbe che Azad diventasse ricco e che occupasse una posizione da sé, senza dipendere da suo padre. Ecco perché qualche mese dopo il matrimonio, mio fratello Azad è partito per lavorare in un hotel a Zakho, nei pressi della frontiera turca. Lo stabilimento, di proprietà di un uomo di affari yezidi, accoglie clienti turchi e americani.

Ma nel 2011, l’hotel fu bruciato da alcuni giovani curdi musulmani. Durante la preghiera del venerdì, un Mullah del posto aveva incitato il suo gregge ad attaccare lo stabilimento “per difendere la religione”, poiché l’hotel vendeva alcolici. In realtà Azad ci raccontò poi che gli assalitori rubarono tutte le bottiglie di liquore.

Aizzata dal Mullah, la folla urlante arrivò all’albergo e gettò sassi contro l’edificio. Apostrofarono i dipendenti con un’espressione del tipo “luridi maiali yazidi”. Azad fuggì all’ultimo momento dalla porta di servizio, ma non riuscì a passare. Alcuni uomini avevano gettato delle bottiglie di benzina contro la facciata, per bruciare le macchine. Anche i poliziotti furono attaccati dalla folla. Fortunatamente, non fu ucciso nessuno. Azad prese subito un taxi per tornare a Kocho.

Dopo quell’incidente, mio fratello si sentiva talmente minacciato nel nostro paese che non voleva più restarci. I nostri cugini che vivevano in Germania continuavano a ripetergli: “Vieni qui da noi! La vita qui è bella, nessuno ti minaccerà, nessuno ti domanderà a che religione appartieni, sarai al sicuro. Se ti comporti bene, non avrai nessun problema. I tuoi figli potranno addirittura andare a scuola.” Allora Azad pagò un pass per andare in Germania. Non parlò a nessuno del suo piano, solo

a sua moglie. Visto che non aveva il passaporto, entrò in Turchia clandestinamente. Poi attraversò un fiume insieme ad altre venti persone, con l'acqua fino al collo.

Arrivato in Grecia, prese un treno per Atene. Una volta raggiunta la Germania, Azad avrebbe dovuto pagare al corriere 3000 dollari. Ma il suo viaggio fu bruscamente interrotto. Ad Atene fu fermato dalla polizia insieme ad altri cinque yazidi.

Restò in una prigione per tre settimane. Un cristiano dell'Iran, passatore di professione, lo accolse nella sua cella. Insieme agli altri iracheni, il cristiano lo protesse da alcuni detenuti musulmani che lo insultavano per essere yazidi. In quella prigione c'erano anche afgani, bengalesi, pakistani, siriani, egiziani...

Un giorno però, si scatenò una sommossa. Per protestare contro la prigionia i musulmani appiccarono un incendio con le loro coperte. Azad raccontò che lui e i suoi compagni impedirono che si desse fuoco anche alla loro cella. Dovettero intervenire dei camion della polizia per gestire la situazione. I prigionieri gli lanciarono sassi ed insulti... la polizia rispose con le manganellate. I detenuti furono ammanettati a due a due e condotti in un'altra prigione. Azad ci restò per altri due mesi, prima di essere finalmente rinvitato in Iraq.

*

* *

Quando il suo sogno di vivere in Germania svanì, Azad si spostò a Bagdad per lavorare in un negozio che vendeva alcolici. Laggiù, vendere alcol rappresenta un commercio molto vantaggioso, ma rischioso. Noi non eravamo molto tranquilli. Ma lui ci chiamava regolarmente.

Situato in un quartiere misto, cristiano e sciita, il negozio apparteneva a un ricco uomo di affari yazidi. Azad doveva controllare le videocamere di sorveglianza e verificare che non ci fossero furti o persone sospette. Doveva anche svuotare quattro camion pieni di bottiglie provenienti dalla Turchia tutti i giorni. Dormiva nel retrobottega e guadagnava 1 200 dollari al mese.

Tra i clienti c'era qualche straniero e qualche yazidi, ma la maggior parte era di religione musulmana, comprese le donne. Azad ci raccontava che, nei club e nei casinò, molte tra loro bevevano. Inoltre, a volte, nel parcheggio del negozio si fermavano delle macchine di lusso: all'interno le coppie si abbracciavano e flirtavano, non pensando che Azad potesse vederle attraverso le vetrine del negozio.

Poiché comprare l'alcol è mal visto, i venditori hanno trovato uno stratagemma per far sì che i loro clienti non si facciano notare: nascondono le bottiglie sul fondo di una cassetta, che riempiono poi

con verdura e uova. Oppure, quando un cliente arrivava in macchina, smontavano il cruscotto e ci nascondevano le bottiglie.

Il negozio di alcolici dove lavorava Azad non aveva l'insegna. A Bagdad, anche se hai la licenza ufficiale per aprire questo tipo di negozi, devi comunque pagare delle tangenti a tutti gli ufficiali, i quali possono minacciare di farti chiudere il negozio.

Per Azad questo lavoro era pericoloso. Rischiava la vita. Ci raccontò che, qualche mese prima del suo arrivo, alcuni militanti di un gruppo sciita erano entrati in negozio, avevano minacciato tutti gli impiegati, svuotato la cassa e rubato qualche bottiglia di alcool.... Un giorno invece una gang passò in macchina e mitragliò i locali. Furono uccisi dei cristiani e degli yazidi. Dopo quell'episodio, Azad aveva deciso di partire, ma il suo padrone gli aumentò lo stipendio. Cinque mesi più tardi, ebbe luogo un attentato suicida in un altro negozio. E qualche giorno dopo una macchina esplose nei pressi del deposito di Azad. La situazione diventava sempre più allarmante.

Fu in quel periodo che Azad sentì parlare di un nuovo gruppo terroristico chiamato "Stato islamico dell'Iraq e del Levante", il quale sarebbe poi diventato ISIS. Ma noi non ne sapevamo molto, solo che commettevano numerosi attentati...

Alla fine, tre giovani yazidi di 17 anni che lavoravano con mio fratello decisero di rientrare al villaggio. E Azad doveva accompagnarli. Noi eravamo rassicurati dal fatto che alla fine sarebbe tornato. Fino a quando la madre di uno dei ragazzi ci chiama, straziata. Le avevano appena detto che erano stati tutti uccisi per strada: la loro macchina era stata mitragliata nei pressi di Mosul. Condividevano un taxi con dei soldati dell'esercito iracheno. Qualcuno aveva evidentemente avvertito i jihadisti che arrivavano dei militari.

Nel panico, noi cercavamo di rintracciare Azad una dozzina di volte, ma Azad non rispondeva. Ricordo di aver pianto tra le braccia di Nadia, non potevo credere che non avrei più rivisto mio fratello. Quando all'improvviso il cellulare di mio padre squillò:

- È Azad!

Azad non aveva preso il taxi con quei ragazzi. Era rimasto a Bagdad, sotto la doccia, e non aveva sentito la suoneria del cellulare.

Papà faceva avanti e indietro in salotto e urlava:

-Azad ritorna immediatamente qui! Non puoi restare laggiù, è veramente troppo pericoloso...

Cercava una minaccia convincente.

- Altrimenti caccio tua moglie di casa!

Infine, Azad, si lasciò convincere e decise di ritornare. E per viaggiare in maniera sicura, partì con una famiglia cristiana composta da sole donne e un uomo anziano. Viaggiatori che non destavano sospetti. Inoltre, mio fratello non portò i soldi con sé, ma li trasferì in banca.

Quando il taxi arrivò a Mosul, la madre della famiglia cristiana si impuntò per non far scendere Azad dall'auto e raggiungere il Sinjar in autobus. La città era piena di terroristi e bande che uccidevano le loro vittime utilizzando il silenziatore e rapivano le persone al fine di domandare poi il riscatto. Azad seguì il suo consiglio e proseguì verso Dohuk, città pacifica del Kurdistan, prima di raggiungere la regione del Sinjar attraverso un'altra via di accesso.

Quando finalmente mio fratello arrivò a casa, tutta la famiglia corse per vederlo e abbracciarlo. Io lo strinsi tra le braccia, con le lacrime agli occhi.

- Azad, pensavamo tutti che fossi morto.

Restò da noi per tre mesi, per aiutare i miei fratelli a irrigare i campi. Nel mese di maggio trovò un nuovo lavoro in una città al nord di Erbil, la capitale del Kurdistan. Un posto da tuttofare in un albergo.

All'inizio dell'estate del 2014, molta gente in via di fuga a causa dell'avanzata dell'ISIS si rifugiò nel nord con la propria famiglia. Il risultato fu che l'albergo in cui lavorava Azad era pieno. Gli affari andavano decisamente bene. Aiutava le persone a portare le valigie e riceveva molte mance.

6

L'ultima estate

Poco dopo, fu il turno di Tel Afar, una città ad un'ora dal Sinjar. Anch'essa cade nelle mani dei terroristi. Papà ne discute con i miei fratelli: gli uomini dell'ISIS, sostenuti dalle tribù sunnite, hanno recuperato tutte le armi pesanti che avevano lasciato gli americani e l'esercito iracheno a Mossoul. A Tel Afar c'è una maggioranza di turkmeni, sia sunniti che sciiti. I turkmeni sunniti si sono alleati con l'ISIS per attaccare la parte turkmena sciita e sequestrare le donne. La gente di Tel Afar si dà alla fuga...

Azad rientra a Kocho a fine luglio. Il suo viaggio a partire dal nord d'Erbil è stato epico. Ha dovuto oltrepassare la linea del fronte per poter tornare nel Sinjar.

Ci racconta:

-Mentre ero in viaggio mi sono ritrovato in un'imboscata tra i curdi e l'ISIS. I soldati dell'ISIS hanno aperto il fuoco contro la mia macchina e sono stato costretto a strisciare fino al rettilineo dei peshmerga...

Mio fratello vorrebbe portare con sé a Erbil anche sua moglie e suo figlio di due anni: gli mancano molto entrambi. Il padrone dell'albergo gli avrebbe anche prestato una camera per sistemarli; lì Shirin avrebbe potuto cucinare. Ma mio padre si è rifiutato, non vuole che Shirin e suo figlio vadano in un posto dove ci sono anche i musulmani, non è sicuro.

Da noi a Kocho, intanto, la situazione è peggiorata. Non c'è né elettricità, né acqua corrente. E non abbiamo più soldi. I miei fratelli più grandi non hanno neanche ricevuto il loro stipendio, e quelli più giovani sono ancora studenti. Mio padre non riesce a vendere il nostro raccolto di orzo, né le nostre pecore. Fortunatamente, con i suoi risparmi Azad riesce a comprarci riso, olive, melanzane, patate e frutta. E ha speso una gran parte del suo stipendio per comprare un generatore a benzina.

Ha proposto al nostro fratellino, ancora liceale, di andare con lui a lavorare in hotel, ma Sangar vuole prima finire gli esami. Promette di raggiungerlo più tardi. Così Azad parte da solo.

Qui, nella regione del Sinjar, siamo sicuri che non accadrà nulla. I soldati curdi, i peshmerga, proteggono la regione. Difatti, settanta di loro sono appostati nella scuola di Kocho, inviati dai rinforzi dopo la caduta di Tel Afar. Noi diamo loro del pane, sacrificiamo delle pecore perché possano

mangiare bene, gli serviamo del tè. Nel nostro villaggio ci sono uomini che hanno delle armi, pattugliano con loro.

Una settimana dopo, veniamo a sapere che la città del Sinjar è caduta nelle mani dell'ISIS.

Gli uomini in nero

Il 3 agosto, alle 2:30 del mattino, veniamo svegliati dal rumore dei colpi di arma da fuoco proveniente dal villaggio accanto al nostro. Ci alziamo dal letto, nel panico. Uno dei miei cugini, appostato sul tetto per fare la guardia, ci raggiunge nel salone:

-Mi ha appena chiamato mio cognato, l'ISIS sta attaccando il suo villaggio e lo sta distruggendo! Non ha più munizioni. Mi ha detto di fuggire il prima possibile con la mia famiglia!

Noi siamo sotto shock. I telefoni suonano ininterrottamente. Mia zia Kejal urla al telefono:

-Preparate le vostre cose! Non dobbiamo perdere tempo!

Suzan, una delle mie sorelle, mi chiama in lacrime:

-Bisogna andar via!

Suo marito lavora nelle forze armate curde, lei teme per la sua sicurezza e per quella della sua famiglia.

Dopo la caduta di Mosul la benzina scarseggiava. Ma per fortuna mio fratello Serwan aveva nascosto delle taniche nel nostro garage. Così riempi il serbatoio della macchina. Io preparo velocemente uno zaino, ci metto dentro dei vestiti, i documenti di identità, i gioielli e le armi di mio padre, un vecchio mitra russo, delle pistole e dei fucili da caccia. Tremavo di paura, e questo mi impediva di radunare le mie cose con facilità. Nel salone i bambini si rannicchiano contro le madri, le quali cercano di rassicurarli. Riempiamo due macchine con tutti i nostri averi. È tutto pronto.

Se non fosse per mio padre, il quale si rifiuta di partire. Non smette di ripetere:

-Non ci succederà nulla, ne sono sicuro. Non vi preoccupate.

Ne ha discusso al telefono con il sindaco del villaggio, il quale si è mostrato molto rassicurante:

-Alcuni capi arabi gli hanno detto che è sufficiente appendere un drappo bianco alla finestra di casa e non ci faranno nulla.

Mio padre allora manda uno dei miei cugini a stendere una bandiera bianca sul tetto.

I telefoni continuano a squillare. Alcuni amici di papà lo avvisano:

-Devi fuggire! Se dovessi essere catturato da loro, non mostreranno pietà!

Ma mio padre non ascolta nessuno, si fida solo del sindaco. Decidiamo di aspettare, nessuno riesce a chiudere occhio, ovviamente. Di primo mattino, contatto Suzan, che abita ai confini di Kocho.

Lei grida:

-Sono già partita Sara! Abbiamo dovuto fare una deviazione per evitare la strada del Sinjar, gli uomini dell'ISIS sono dappertutto.

Alle 10 del mattino, Suzan arriva a Dohuk nel Kurdistan, è al sicuro con suo marito e i suoi bambini. Sono partiti in tempo. Tutti gli abitanti del villaggio che partono dopo le 7:30 del mattino vengono bloccati dall'ISIS lungo la strada.

I peshmerga che avrebbero dovuto proteggere il nostro villaggio sono fuggiti in macchina, hanno detto a dei giovani:

-Non preoccupatevi, andiamo a combattere contro gli uomini dell'ISIS nel villaggio accanto e poi faremo ritorno.

Non sono mai più tornati.

Alle 10:30 mio padre raggiunge il sindaco Ahmed Jasso. Al suo ritorno, sembra ancora molto fiducioso. Tutti i miei zii, riuniti a casa nostra, continuano a fumare sigarette su sigarette. Papà li rassicura:

-Ritornate a casa, non serve a nulla preoccuparsi.

Intanto io preparo il pranzo e iniziamo a mangiare, senza appetito. Ahmed Jasso e mio padre chiamano i capi delle tribù arabe vicine, gli Shammar e gli Metaweta, invitano anche loro. Visto che questi ultimi sono membri delle tribù sunnite, servono da intermediari con gli uomini dell'ISIS.

Quando i capi arabi arrivano Ahmed Jasso dona loro i suoi stessi turbanti, e anche delle scarpe di eccellente qualità, in segno di rispetto. Mi padre propone loro la sua provvista di tabacco profumato. Le donne, indaffarate in cucina, sono intente a preparare i migliori piatti possibili con ciò che resta.

Servono i piatti agli uomini, i quali invece, attorno ad una tovaglia spiegata sul pavimento, se ne stanno seduti a gambe incrociate su alcuni cuscini. I capi arabi ripetono fino alla nausea: "Non temete, non lasceremo che vi venga fatto del male." Papà però pensa che non abbiano l'aria convinta.

La sera stessa, il sindaco Ahmed Jasso chiama mio padre:

-Raggiungici con la tua famiglia nel villaggio. Abitate troppo in disparte, sarà meglio per la vostra sicurezza.

Così ci mettiamo in viaggio verso la casa di Hassan, il fratello minore di mio padre. Hassan vive all'entrata del villaggio. Da lui, oltre a sua moglie e i suoi bambini, ora ci sono anche i miei genitori, i miei quattro fratelli, le mie tre nuore, i miei quattro nipoti, le mie sorelle Nadia e Yasmine, ed io. Come noi, anche tutte le altre famiglie del villaggio si barricano nelle loro case, sopraffatte dalla paura.

*

* *

I giorni seguenti, spiando da dietro le finestre del salone, vediamo passare per strada per la prima volta sei uomini dell'ISIS. Entrano nel villaggio con un pick-up e una Jeep. Uno di loro, dal volto incappucciato, agita una bandiera nera con aria trionfante sul retro del veicolo. Indossa ampi pantaloni e una tunica corta che gli arriva alle ginocchia. A noi quell'abbigliamento sembra ridicolo: nella nostra regione sono gli arabi a portare lunghi vestiti che cadono fino ai piedi.

-Sembra che gli uomini dell'ISIS abbiano la minigonna, scherza mia sorella di soppiatto.

Sorridiamo, ma siamo terrorizzate.

Gli uomini dell'ISIS si recano da Ahmed Jasso, dove si sono riuniti tutti i capi di famiglia del villaggio. Si pavoneggiano, trionfanti. Fieri d'aver preso il Sinjar quasi senza combattere, poiché i peshmerga che dovevano proteggerci si sono dati alla fuga.

Ordinano agli abitanti del villaggio di portare loro le armi. E tutti gli abitanti eseguono gli ordini, ma mio padre cede loro solo un vecchio fucile da caccia malandato. I miei fratelli ed io avevamo sotterrato le altre armi dietro casa, in una piccola valle. Ho nascosto anche il nostro album di foto di famiglia, in diversi sacchi di plastica. Gli uomini in nero prendono le armi e ripartono, dopo averci promesso che non ci sarebbe successo niente.

A casa, grazie all'elettricità fornita dal generatore, sorvegliavamo la televisione notte e giorno. Riceviamo anche delle chiamate. Le notizie sono terribili. Sembra che una dozzina di migliaia di abitanti del Sinjar sia fuggita nelle montagne, ormai in stato di allerta. Ed è da diversi giorni ormai che sono senza acqua né cibo; le madri, impotenti, guardano i loro bambini moribondi.

L'indomani gli uomini dell'ISIS tornano dal sindaco, questa volta annunciandogli che tutto il villaggio deve convertirsi all'islam. Ahmed, intimorito, tenta di convincerli:

-Sarà difficile. Ci sono persone anziane estremamente ancorate alle proprie credenze yazidi, non potete domandare loro questo.

Gli uomini dell'ISIS rispondono:

-Vi diamo tre giorni per convertirvi, altrimenti sarà la morte.

Il villaggio è atterrito. Piangiamo tutto il giorno, nulla sembra avere senso. Ci hanno lasciato la libertà di scegliere? Tutta la regione del Sinjar è sotto il controllo dell'ISIS. Mia madre spinge mio padre a trovare una soluzione, forse c'è ancora un modo per fuggire. Mio padre rifiuta di considerarla come una possibilità.

-Non abbandoneremo la gente del villaggio, divideremo la loro sorte qualsiasi cosa succeda.

In giornata, comincia a circolare una voce. Gli abitanti di Hatamia, un villaggio vicino che ha subito lo stesso ultimatum, hanno intenzione di fuggire quella notte stessa.

È lì che vive mia sorella maggiore Dalya, con suo marito Raman, un uomo di Hatamia. La chiamo subito:

-È vero che fuggirete?

-Non ne sono al corrente Sara, mi rassicura lei.

-In ogni caso, avvisateci se doveste partire! Verremo con voi.

-Certo Sara, non ti preoccupare.

Cerco di contattare suo marito, ma non mi risponde al telefono. Anche se mio padre non è d'accordo, cerco di fuggire con i miei fratelli e sorelle. Ormai ho preso la mia decisione, sento che una grande disgrazia si abatterà su di noi. Ma Dalya non ci richiama.

La mattina del giorno dopo, ci dicono che gli abitanti di Hatamia sono fuggiti durante la notte. Più di duecento persone hanno raggiunto le montagne a piedi. Ci hanno avvisati quando sono arrivati in un luogo sicuro, di primo mattino. Sono disgustata per la codardia di mia sorella. La chiamo, fuori di me:

-Non perdonerò mai quello che hai fatto! Ci hai traditi! Hai abbandonato la tua famiglia!

Lei non dice nulla, si limita a piangere.

Mio zio Hassan scuote la testa tristemente:

-Non sarebbe servito a nulla se ci avesse avvisati Sara. Non saremmo potuti fuggire tutti insieme, non c'era nessuna speranza. L'ISIS ci ha presi.

Gli uomini in nero hanno occupato la scuola primaria di Kocho. Ora controllano il villaggio. Anche se sono solo in sei. I miei fratelli hanno pensato bene di ucciderli, ma tutte le vie di accesso sono state chiuse, quindi non servirebbe a nulla.

Papà è furioso che la gente di Hatamia sia fuggita di soppiatto:

-Non è questo ciò che avevamo deciso con loro! Ora ne subiremo noi la vendetta!

Gli uomini in nero difatti sono folli di rabbia. Sorvegliano le strade, nervosi, pronti a sparare a chiunque. Pretendono dal nostro sindaco una spiegazione:

-Perché non avete impedito che la gente di Hatamia scappasse?

Jasso è sotto shock:

-Non ne ero al corrente, lo giuro!

*

* *

Passati i tre giorni di grazia, nessuno voleva convertirsi all'islam. La situazione era senza speranza.

All'ultimo momento, il nostro sindaco riesce a negoziare grazie a un nuovo accordo: potevamo lasciare il nostro villaggio sani e salvi donando tutto il nostro oro. Abou Farouq, il capo locale dell'ISIS, assicura al sindaco che Al-Baghdadi, il califfato che si è autoproclamato, avrebbe dato il suo consenso.

Aboue Farouq ordina:

-Convocate tutti gli abitanti, devono presentarsi alla scuola con i loro oggetti preziosi. Devono portare con sé anche la loro carta d'identità. Verificheremo i loro nomi e poi li lasceremo partire per le montagne. Ditegli di venire con le macchine.

Preparo degli zaini con le mie sorelle. Infiliamo più vestiti possibili, uno sopra l'altro; essendo costretti a partire per le montagne con le maniere forti, abbiamo bisogno di una scorta di vestiti. Per sicurezza, ci copriamo la testa con un velo.

Prima di partire, cerchiamo anche di nascondere i gioielli. Gli accessori da donna non servono solo a renderci belle, sono anche una garanzia in caso di gravi difficoltà. Il nostro tesoro di famiglia rappresenta diverse migliaia di dollari; dodici fedie, dodici paia di orecchini, una grande collana da matrimonio, quattro bracciali, una medaglietta con un'incisione del nome di mia sorella minore regalata da nostro padre... Tutto in oro. Nascondo qualche gioiello nel mio chignon. Mia nuora Sinem infila le sue fedie nel pannolino di suo figlio. Non doneremo che un pugno di gioielli a quei banditi.

Siamo pronti per partire, rassegnati e tristi di lasciare la nostra casa. Ma soprattutto sollevati di fuggire finalmente dalle grinfie degli uomini in nero.

La strada per le montagne

Lasciamo casa nostra in macchina, come ci hanno chiesto gli uomini dell'ISIS. Dovevano essere circa le 13. Il villaggio brulica di combattenti che sventolano le pesanti e sofisticate armi americane sottratte all'esercito iracheno. Sono uomini che vengono da Mosul, li trovo agghiaccianti. Ci sono almeno una quindicina di veicoli che sorvegliano le strade.

A malincuore, arriviamo davanti all'edificio della nuova scuola primaria. Tutto il villaggio è qui, devono esserci millecinquecento persone. Entrando nell'atrio salutiamo dei vicini con lo sguardo. Dentro, ci imbattiamo nel caos, la gente è inquieta.

Degli uomini armati ci sorvegliano. Ci sono parecchi iracheni, alcuni sono stranieri: è percepibile dal loro accento. Tutti armati fino ai denti. Non osiamo nemmeno guardarli negli occhi.

Su una tavola hanno posizionato tre zaini: uno per i gioielli, uno per i cellulari e l'altro per i soldi. Il capo, Abou Farouq, deve avere 35 anni. È molto magro, ha la carnagione scura, una barba di media lunghezza e un turbante nero in testa. Viene da una piccola città vicino Mosul. Ed è lui ad essersi recato dal sindaco in molte occasioni.

Abou Farouq ordina:

-Dovete darci tutti i vostri gioielli! Se vediamo anche solo un orecchino su un bambino, gli tagliamo l'orecchio! Se vediamo una fede lasciata al dito di una donna, le taglieremo il dito!

Il sindaco Ahmed Jasso si avvicina:

-Vi perlustreranno e se dovessero trovarvi dell'oro addosso, io non rispondo di nulla.

Se questi uomini ci lasciano vivere, questi gioielli rappresentano il prezzo minimo da pagare. Mi immergo nella folla. Prendo i gioielli che avevo nascosto nel mio chignon e li metto nella borsa. Però decido di tenermi il telefono. Non si sa mai, potrebbe servire. Discretamente tolgo la carta sim e la faccio scivolare nella mia camicetta. Poi nascondo il cellulare nelle mutandine e il caricatore nella scarpa. Mi metto in fila e, una volta arrivata davanti al tavolo, depongo i miei oggetti nei borsoni. Tutte le donne della mia famiglia fanno lo stesso, gli uomini in nero sorvegliano.

Arriva anche un altro dei loro capi. Entra a scuola, scortato da alcune guardie armate. Secondo il sindaco quest'uomo è un amir, un capo dell'ISIS, giunto da Mosul. È quasi obeso e ha i capelli lunghi

fino alle spalle. È un uomo ripugnante, dagli occhi viziosi. Dal suo accento e dai tratti del suo volto capiamo che è saudita. Porta un paio di pantaloni a sbuffo e una corta tunica grigia.

Dà rapidamente una scorsa alla folla con sguardo soddisfatto e mormora qualcosa all'orecchio di Abous Farouq. Non capiamo quello che si dicono. Poi Abou Farouq proclama:

-Quelli che tra di voi vogliono convertirsi all'islam potranno rimanere a casa loro a Kocho! E condurre la gradevole vita di prima.

Osserva la sala e prosegue:

-Vi abbiamo chiesto di convertirvi. Ma se rifiutate, sarete liberi di andare verso le montagne.

Gli abitanti del villaggio sono così sollevati che alcuni fra di loro esclamano: "Che Dio vi benedica!"

-Allora? Volete abbracciare la vera religione di Allah?

Senza neanche discutere, tutti gli uomini rispondono all'unisono:

-No! Non ci convertiamo!

Noi donne restiamo in silenzio. Faremo quello che decideranno gli uomini. Tuttavia, mi dico che forse avremmo fatto meglio ad accettare... dopotutto sono solo parole. Possiamo sempre mantenere fede alla religione yazidi nel nostro cuore. Ho un brutto presentimento. Un nodo in gola. Fatico a respirare.

Di conseguenza i soldati dell'ISIS ordinano:

-Voi donne, salite al piano di sopra con i bambini.

È il caos, si crea una calca tra le valigie, le borse e i bambini che piangono. Le aule al piano di sopra si riempiono rapidamente, non c'è neanche più spazio sui gradini delle scale. Io resto in basso con altre donne, tra cui mia madre e le mie sorelle.

I soldati dell'ISIS si rivolgono agli uomini:

-Dateci le chiavi delle vostre macchine. Vi accompagneremo alle montagne! Le donne partiranno dopo.

Gli uomini escono dalla scuola, le guardie armate li fanno salire in piccoli gruppi in alcuni veicoli. Dei ragazzini di 11, 12 anni vogliono seguire i loro padri, ma i soldati li rinviano verso l'interno. Io mi nascondo sotto la tromba delle scale con mia madre. Nella confusione, non ho visto i miei fratelli e mio padre partire. Sentiamo le macchine mettersi in moto.

Una volta che tutti gli uomini sono andati via, gli uomini dell'ISIS ci annunciano:

-Portiamo anche voi alle montagne.

Ci spingono nelle macchine degli abitanti del villaggio parcheggiate fuori la scuola. Con me c'è mia sorella minore Yasmine e le mie cugine Seve, Myriam, Rangeen... Ci ammassiamo sul retro della macchina. Seduto al volante c'è un uomo armato. Non vediamo il suo volto. Dal suo posto ci urla:

-Una deve montare davanti!

Nessuna di noi vuole sedersi accanto a lui. Abbiamo paura che si comporti male e che possa toccarci. Le più piccole cominciano a piangere. Si gira verso di noi, furioso, e ci minaccia con l'arma. Non possiamo muoverci, teniamo gli occhi bassi, singhiozzando. Yasmine e Seve mi stringono la mano con tutta la loro forza.

Alla fine, un uomo si avvicina alla macchina con un'altra ragazza che costringe a salire davanti. Lei si incolla al sedile del passeggero, terrorizzata. Il conducente mette in moto strisciando gli pneumatici, viaggia a tutta velocità. Dopo quindici minuti, lancio un'occhiata inquieta alle mie cugine. Non stiamo andando verso le montagne. Sento la paura impadronirsi di me. Yasmine mi bisbiglia:

-Saltiamo giù dalla macchina...

Ma la nostra macchina è schiacciata, i veicoli formano un corteo lungo la strada. Adesso non è possibile fuggire. Ho il terribile presentimento che questo sia il nostro ultimo viaggio. Il mio cuore batte così forte che il conducente potrebbe sentirlo.

Dove ci sta portando? Siamo troppo terrorizzate per fare domande.

La storia di Nadir ***Gli uomini di Kocho***

Nadir ha 17 anni, è un liceale. Vive a Kocho con la sua famiglia.

Ha il cuore leggero quando esce da scuola con gli altri uomini. I soldati dell'ISIS lo fanno salire in un pick-up parcheggiato davanti all'edificio. Una dozzina di abitanti del villaggio sono già ammassati sul retro. Alla fine andranno tutti verso le montagne...

Davanti, due macchine sono già partite. Il pick-up mette in moto, e Nadir vede allontanarsi i profili familiari delle ultime case del villaggio. Il calvario sta per finire.

A trecento metri dall'uscita di Kocho, il pick-up si ferma improvvisamente e accosta.

Nadir intravede le macchine del gruppo precedente parcheggiate sul bordo della strada.

Gli ordinano di scendere. Poi li conducono verso una valle dove si trova già un altro gruppo di abitanti. Nadir e i suoi compagni esitano, vogliono tornare indietro. I soldati dell'ISIS sparano loro tra le gambe:

-Andate avanti! Sbrigatevi!

Un bambino di 9 anni tiene la mano a suo padre. Un uomo armato viene a cercarlo. Il ragazzino comincia a piangere. Gli abitanti del villaggio sono divisi in due file. Gli ordinano di inginocchiarsi.

Tra gli uomini dell'ISIS, Nadir riconosce dei vicini arabi del Sinjar con cui ha giocato a calcio. Riconosce anche il suo sacerdote musulmano. Quello che l'ha tenuto sulle ginocchia durante la sua circoncisione.

Uno dei soldati prende il suo cellulare e comincia a filmare.

Delle urla risuonano in arabo: "Sparate!"

Una raffica di mitra si abbatte sul gruppo. Gli uomini cadono. Nadir è in fondo alla linea, il suo amico Bakir gli crolla addosso.

Lui resta immobile sotto il corpo inerte. Si accorge di essere stato colpito. Una pallottola gli ha scorticato il collo e un'altra il petto. Il sangue caldo gocciola per terra. Nadir fa finta di essere morto.

Sente gli uomini in nero gridare:

-Andiamo a cercare gli altri prima che arrivino gli aerei!

Temono i bombardamenti da parte degli americani che volano sopra la regione del Sinjar.

Qualche minuto dopo, ritornano con altri uomini del villaggio i quali vengono accompagnati un po' più lontano, nei pressi di un bacino d'acqua prosciugato in estate. Fanno scendere il primo gruppo verso la cisterna e allineano gli altri sul bordo. Sparano di nuovo.

Nadir li sente tornare con un terzo gruppo. L'esplosione dei mitra risuona vicino a una collina dove c'è una torre trasmittente.

Bakir apre gli occhi e si muove lentamente. Nadir gli sussurra:

-Alzati! Scappiamo!

Ma Bakir geme:

-Non posso, sono ferito da qualche parte alla schiena.

Nadir intravede Jiwani, un abitante del villaggio, che striscia verso di lui. Recupera una bottiglia d'acqua dalla tasca del cadavere del fratello e dà da bere a un uomo ferito la cui camicia è bucata da fori sanguinanti.

Nadir fa un bel respiro e li raggiunge strisciando in un orticello. I due ragazzi restano per qualche minuto tra l'erba alta, il tempo necessario per assicurarsi che gli uomini dell'ISIS non li abbiano notati. Si tolgono le camicie impregnate di sangue e fuggono correndo verso una valle. Riescono a

rifugiarsi in una fattoria deserta. Un altro uomo, Abbas, li raggiunge. Troppo debole, si accascia al suolo, le sue ferite aperte sanguinano abbondantemente.

I ragazzi sono costretti a ripartire senza di lui. Il caldo è opprimente, ma i due ragazzi vanno avanti finché possono. Dopo un'ora, incrociano un pastore della tribù degli arabi Metawa. Il giovane uomo accetta di dare loro dell'acqua. Eppure, la sua tribù si è unita all'ISIS, partecipando al massacro degli abitanti di Kocho. Nadir e il suo compagno supplicano al pastore di non dire a nessuno di averli incrociati.

I due riprendono la strada. Una macchina compare da lontano. Nadir e Jiwani si gettano per terra. Le loro fronti grondano di sudore, non hanno più acqua. I giovani ragazzi proseguono il loro cammino sotto il sole ardente fino a sera. Sono aggrediti da alcuni cani attirati dall'odore del sangue. Riprendono il loro cammino non appena sorge la luna. Camminano tutta la notte fino al villaggio di Sinouné, dove si trova Qassim Shesho. Il grande capo yazidi difende il suo territorio con una milizia composta da una ventina di uomini. Ha tenuto testa all'ISIS quando le forze curde sono fuggite. Laggiù, i ragazzi saranno al sicuro.

Portano via i bambini!

Le lacrime mi solcano le guance. Un terrore nauseante colpisce ogni cellula del mio corpo. Voglio essere forte per le mie cugine e per mia sorella, ma sono spaventata come loro. Sento lo sguardo del conducente che ci osserva di tanto in tanto nel retrovisore. Yasmine sussurra:

-Qualcuno si è tenuto il cellulare?

Annuisco con un movimento di ciglia.

Dopo venti minuti di tragitto, arriviamo a Solagh, un villaggio sulla strada di Tal Afar. Il corteo di macchine si ferma davanti a un edificio nuovo di zecca alto due piani dalle pareti arancioni. Sul frontone c'è scritto: "Istituto Tecnico". È un'università.

Il pick-up riversa una dozzina di passeggeri, sagome spaventate cariche di borse e con bambini in braccio. Il nostro conducente si volta verso di noi minaccioso:

-Ho capito che una di voi ha tenuto con sé il cellulare! Sarà meglio che lo consegnate!

Tremando, replico:

-No, glielo giuriamo, abbiamo lasciato tutto a Kocho!

-In tal caso, vi fucileranno! Andate, entrate nell'edificio!

Scendiamo dalla macchina e ci copriamo il volto fino agli occhi con i nostri foulard. Una volta in entrata, dei miliziani ci strappano di dosso i veli e li gettano per terra. Io cerco di raccogliere il mio foulard, ma un uomo me lo strappa di nuovo di mano. Mostra un sorriso beffardo.

Nell'atrio, ritratti del Primo ministro del Kurdistan ornano le pareti. Degli uomini si attivano per staccarli. L'Amir saudita si è appostato all'entrata, vigile, distribuisce ai bambini delle buste di noci e cioccolata, viveri previsti per l'inaugurazione dell'istituto.

Quell'uomo è veramente ripugnante. Ora parla a voce alta al telefono e lancia degli sguardi lussuriosi alle donne spaventate che avanzano:

-Abbiamo sequestrato le donne di Kocho, sono saporite come il miele e il latte di cocco!

Il grande salone d'ingresso porta ad alcune classi. Cerchiamo un posto dove poterci sistemare. Perdute nella folla con mia sorella e le mie cugine, intravediamo all'improvviso mia madre e le mie

cognate rannicchiate vicino alle scale che portano al primo piano. Ci stringiamo, così sollevate dal fatto di rivederci. Neanche loro sanno cosa ci facciamo qui.

Ci sediamo per terra, accasciate contro le nostre borse. Mia nuora Shirin stringe tra le braccia Reben, il suo piccolo bambino di 3 anni, e Zayele, la figlia più grande, culla Ester, sua figlia di due anni. Mia madre mormora delle preghiere sgranando il suo rosario di perle di legno. Sono sicura che ci terranno prigioniere fino alla nostra morte.

Il saudita comincia a urlare:

-Le donne che hanno dei bambini devono salire al primo piano, gli porteremo da mangiare!

Lancio un'occhiata ansiosa a mia nuora Sinem, l'unica ad avere due bambini piccolissimi. Suo figlio Awar ha quattro anni e il piccolo Aran un anno e mezzo. Sinem capisce subito e annuisce. Prendo dolcemente Awar in braccio. Sento le orecchie del piccolo contro il mio collo, gli sussurro piano:

-Awar, se uno di quegli uomini cattivi ti domanda chi sono, tu devi dire che sono la "mamma". È veramente molto importante. Va bene, tesoro?

Mi guarda inquieto, e mi risponde a bassa voce:

-Va bene...

Raggiungo Shirin e Reben che stanno già salendo le scale. Ma il saudita si è appostato in piedi accanto alle scale. Mi lancia uno sguardo malvagio e mi afferra la spalla.

-Sei sposata?

-Sì!

Gli mostro Awar.

-È mio figlio.

Mi lancia un suo sguardo torvo e domanda al piccolo:

-È tua madre?

Cerco di controllare il mio corpo, sto tremando.

Awar fa segno di sì con la testa.

Salgo le scale.

È il turno di Sinem. Lei porta Aran in braccio. Il saudita le urla:

-Questo bambino non è tuo figlio!

Cerca di prendere il piccolo. Aran comincia a piangere e si aggrappa a sua madre urlando:

-Mamma!

Il saudita li lascia salire.

Mia madre è rimasta di sotto con mia sorella minore Yasmine, di sedici anni, Berivan, la moglie di Hassan, e le sue figlie Rangeen, ventidue anni, Seve, dodici anni, suo figlio Farhad di undici anni, e mia zia Hawan con sua figlia Myriam di tredici anni. Le giovani donne si nascondono dietro le madri, sotto la rampa di scale, rannicchiate per terra.

Una volta salite di sopra, insieme a Shirin, Shamal, Sinem e Zayelee, ci sistemiamo in una classe già piena di gente. Le guardie ci danno dei biscotti e del succo di frutta per i bambini. Ma non c'è acqua. Dalla finestra scorgo un giardino dietro la scuola.

*

* *

Nel bel mezzo della notte, all'improvviso sentiamo riecheggiare delle urla nell'atrio. Mi alzo per andare a vedere. Una donna piange:

-Prendono le ragazze!

Di sotto si scatena il panico. Dall'alto delle scale, vedo delle guardie che strappano le figlie dalle braccia delle mamme, le quali urlano e tentano di resistere. Ma loro le minacciano con le armi. Prendono mia sorella Yasmine, la piccola Seve... Trascinano le ragazzine fuori afferrandole per i capelli. Intravedo Myriam con le sue trecce e il suo vestito blu scuro. Mi ha intravista, in cima alle scale, mi fa un cenno di addio. Ha solo tredici anni. E ne dimostra anche meno, con quel suo volto paffuto e il corpo da ragazzina. Le guardie perquisiscono l'aula con le torce. Trovano Rangeen che si era nascosta dietro la schiena di sua madre.

E così fanno salire le ragazzine spaventate su due grandi bus che si allontanano lungo la strada.

Poco dopo, le guardie salgono al primo piano. Annunciano all'intera aula:

-Vogliamo i ragazzi che abbiano più di sei anni!

Le madri si dibattono, supplicano, urlano. Le guardie schiaffeggiano mia sorella Shirin che si aggrappa alle sue due figlie. Di sotto, mia zia Berivan dà di matto quando gli afferrano Farhad.

-No! Mio figlio, no! Non toccate mio figlio! Avete già preso le mie figlie!

Lei cerca di respingerli. Ma loro le danno i calci in testa per prendersi suo figlio. Il piccolo di undici anni, atterrito, in lacrime, viene portato fuori. Nessuno sa dove portino i bambini.

Le urla delle madri risuonano per tutta la notte. Non ho mai sentito nulla di così straziante. Anche i bambini piangono, spaventati. Siamo annientati di fronte a una tale crudeltà. Questi uomini non hanno nessuna pietà, nessuna umanità. Come possono trattare così delle donne e dei bambini indifesi?

Stringo Awar tra le mie braccia per calmarlo. Ma non riesco a chiudere occhio tutta la notte. Siamo state abbandonate a delle bestie selvagge, a dei mostri. Sono sicura che il peggio deve ancora arrivare.

La storia di Myriam

La scelta dell'Amir

Myriam guarda a terra. Come se questo potesse renderla invisibile. Sente la stoffa della tunica di Abou Ahmed sfiorarla. Lui si fa spazio tra le file. Scruta una a una le giovani ragazze sedute a gambe incrociate. È il capo di Mosul. Non appena è entrato nella stanza, Myriam l'ha trovato veramente un obbrobrio. Magro, molto alto, con una brutta pelle forata dalla sifilide. Deve avere circa quarant'anni. Ha la barba logora.

Uno dei suoi uomini lo segue, un ragazzo, con l'arma a tracolla, borbotta con cattiveria:

-Sporche yazidi... Luride puttane del diavolo...

Accanto a Myriam, le sue cugine Seve e Yasmine fissano il pavimento. Cercano soprattutto di evitare il contatto visivo con l'uomo. Tanto più trattenere il respiro. Non attirare la sua attenzione. Scompare sottoterra. Abou Ahmed sfila davanti a Myriam continuando l'ispezione.

Le giovani donne vengono portate in autobus fino alla città di Mosul. Arrivano alle 3 del mattino. Le guardie le rinchiudono in una grande casa, abbandonata dai suoi proprietari. Una famiglia di cristiani, secondo i simboli religiosi che decorano le pareti.

Myriam ha contato in tutto venti prigionieri, adolescenti e donne sposate che non hanno ancora bambini. La più piccola è una bambina che avrà avuto appena nove anni. Non c'era neanche abbastanza spazio per via del continuo flusso di ragazze riversate nella casa. Le guardie poi hanno voluto i documenti di identità. Dopo essere state registrate, le ragazze si sono addormentate. Ma Myriam aveva i nervi a fior di pelle, incapace di trovare sonno. Ha notato la presenza di due guardie al primo piano e quattro di sotto. Fuggire era impossibile.

A mezzogiorno, arriva l'Amir.

Ora fa su e giù per la stanza e minaccia una ragazza bionda dalla pelle diafana con l'arma:

-Tu, in piedi, e vai laggiù verso l'entrata!

Passa di nuovo davanti a Myriam:

-Guardami negli occhi! Alzati!

Myriam si raddrizza, ha le gambe molli. Lui la guarda attentamente e le dice di raggiungere il gruppo all'entrata. Sceglie anche le sue cugine e altre sei ragazze. Ne ha selezionate in tutto una trentina. Vengono portate in un'altra casa della città.

Questa volta si tratta della dimora di una famiglia sciita. Sulle pareti sono incorniciate delle preghiere in lettere dorate alla gloria dell'imam Hussein, e una foto della famiglia in pellegrinaggio a Kerbala, luogo santo per gli sciiti. Sul posto ci sono già altre cinque ragazze yazidi. Queste gettano uno sguardo stanco e triste alle nuove arrivate. Ci sono due ragazze che Myriam conosce, Samia e Meram, due sorelle di Kocho. Le prigioniere si sdraiano l'una vicina all'altra per terra dopo aver mangiato una cialda di pane. Quando tutti dormono, Myriam fa finta di andare al bagno e getta di sfuggita uno sguardo alla porta di ingresso. Due soldati armati fanno la guardia.

*

* *

Il giorno dopo, Abou Ahmed è di ritorno. Di nuovo, fa allineare le ragazzine. Sono immobili, sedute a gambe incrociate, in silenzio. Lui fa avanti e indietro. Domanda a una di loro di alzarsi in piedi. La osserva. La fa sedere di nuovo. Infine, sceglie Samia. È un'incantevole giovane donna di diciannove anni dai lunghi capelli biondi e dagli occhi marroni. Lei si alza lentamente in piedi. Myriam vede il mento della ragazza tremare, stringe forte la mano di sua sorella Meram:

-Per favore, voglio restare con mia sorella! Per favore, non separateci!

-Vuoi tua sorella? Molto bene, viene anche lei con noi!

Abou Ahmed ostenta un sorriso maligno. Prende entrambe le sorelle per il braccio. Queste si mettono a piangere e si rifiutano di avanzare. Gli scagnozzi di Abou Ahmed le trascinano per i capelli fino in cima alle scale. Le porte di sopra sbattono, risuonano grasse risate e pianti.

Myriam riprende a respirare. Il sudore le cola lungo la nuca. Questa volta l'ha scampata. Prova una profonda stanchezza. La testa le gira tutto il tempo, ha la nausea. Si domanda se abbiano messo della droga nel cibo o nell'acqua. O in entrambi.

Quella sera stessa, Abou Ahmed e i suoi uomini riportano le due sorelle nella stanza al pian terreno. Le ragazze hanno gli occhi rossi, i capelli spettinati. Piangono di rabbia in silenzio. Myriam non può parlare con loro, ma ha capito tutto.

I giorni seguenti, Abou Ahmed ed i suoi uomini cercavano spesso Samia e la portavano di sopra. Lei sembra essere completamente altrove, con quegli occhi nel vuoto. Si appisola, rannicchiata per terra. Mormora che gli uomini l'hanno forzata a prendere degli anestetizzanti ad alta dose affinché lei non potesse più sentire il suo corpo. A volte scelgono altre prede.

Ogni due giorni, un gruppo di miliziani bussa alla porta di casa per venire a cercare delle ragazze. Solo i capi potevano servirsi, e sono degli uomini già anziani. I più giovani non hanno il diritto di toccare le prigioniere.

Myriam ha paura di un omiciattolo robusto, dagli occhi crudeli. Abou Samir. Quando lui entra nella stanza tutte le ragazze si rannicchiano negli angoli. Abou Samir le guarda con aria disgustata.

-Sono ripugnanti! Non potete lavarvi, sporche puttane yazidi? Sottospecie di vacche!

Le ragazze hanno trovato il modo per opporre resistenza. Fanno lo sciopero della doccia. Non si lavano, si ingarbugliano i capelli per apparire sporche e si strofinano il viso con della cenere che recuperano dal forno della cucina.

Un giorno, alcuni uomini riportano un'adolescente. Ha i pantaloni bagnati. La picchiano con dei cavi e la gettano per terra prima di ripartire, seccati. Malgrado il dolore pulsante, la giovane donna sorride a Myriam e con fierezza le sussurra:

-Quando mi hanno portata nella loro macchina, mi sono fatta la pipì addosso per disgustarli!

Ormai è trascorsa una settimana. Myriam è disperata. Non uscirà più da quell'inferno. Le sue cugine Seve e Yasmine sono state scelte il giorno prima. Tutte le ragazze sono state prese. Resta solo lei, sua cugina più grande Rangeen e una terza ragazza, la quale è sordomuta. La poveretta non capisce cosa stia succedendo, è completamente persa.

Rangeen, invece, è molto malata. Vomita tutto il tempo. Dice alle guardie di avere il cancro. Allora la portano da un medico. Quest'ultimo ha confermato per iscritto la sua grave condizione di salute. Ma questo non impedisce alle guardie di picchiarla, vederla vomitare in continuazione li indispettisce.

Una silhouette fragile

C'è molta umidità stanotte. Le guardie ci mandano fuori in cortile. Dormiamo tutte all'aperto, ma senza la speranza di essere rinfrescate da una ventata d'aria fresca. Il calore risale dal pavimento in ceramica, riscaldato dal sole per l'intera giornata. Distendiamo a terra i vestiti fradici per farci stendere sopra i bambini.

Quando il giorno avanza è come trovarsi di nuovo in un forno. Ci riportano nelle aule e quando domandiamo un po' d'acqua alle guardie, ci dicono che non ce n'è. E quando insistiamo, raccolgono quella degli sciacquoni dei bagni dell'istituto e la mettono in una bottiglia. Noi ci rifiutiamo di berla, è marcia ed emana un cattivo odore. Poi finalmente arriva un camion d'acqua e le guardie riempiono un serbatoio. Vengono distribuiti latte e biscotti ai bambini.

Verso mezzogiorno, uno di loro entra nella stanza e ci ordina:

-Le donne più anziane devono scendere al piano di sotto. Le facciamo salire sull'autobus.

Mia madre alza lo sguardo sbalordita, ci guarda tutte con disperazione. Piangiamo dalla rabbia perché non possiamo fare nulla per proteggerla. Mia madre non si arrischia a resistere di fronte alla brutalità delle guardie. Queste, usando dei tubi in plastica, non esitano a picchiare con ferocia le anziane signore che cercano di divincolarsi. La stringo tra le braccia con tutte le mie forze. Le sussurro:

-Non ti preoccupare mamma, ci ritroveremo tutti di nuovo. Pregherò tutti i giorni per te. Stai attenta.

Ho il cuore a pezzi. L'osservo scendere lentamente le scale, aggrappata alla rampa, lei, che soffre così tanto per le sue gambe. Una silhouette fragile, zoppicante, un'anziana signora spaventata tra le tante altre, con il suo vestito nero e il foulard bianco. Poi sale sull'autobus.

Mi restano solo le mie nuore, Shirin, Sinem, Zayelet, le mie zie e le mie sorelle maggiori Nadia e Shamal.

La storia di Samia

La martire delle ragazze

Samia ha l'impressione di soffocare. Nasconde il viso tra le mani. È rinchiusa in una stanza al primo piano con Meram, sua sorella di 25 anni. Ci sono anche altre due ragazze di Kocho, devono avere 13 o 14 anni.

Abou Ahmed ordina ai suoi uomini:

-Tenetele chiuse nella stanza.

*Le guardie portano un piatto con del riso. Le ragazze non hanno proprio appetito. Meram mormora:
-Bisogna essere in forze per darsela a gambe.*

Cercano di mandare giù qualche boccone. Ma, poco dopo il pasto, iniziano ad avere le vertigini. Si stendono per terra, in trance. Hanno messo della droga nel cibo, pensa Samia.

Abou Ahmed entra nella stanza. Dice loro di alzarsi in piedi. Lei ha la testa che gira. Viene gettata su un letto in un'altra camera della casa. Le viene fatta un'iniezione al braccio, poi le strappano i vestiti di dosso. È quasi incosciente quando lui la violenta. Malgrado tutto, sente il dolore che le pervade il corpo. Perde la nozione del tempo e sviene. Rinviene nella stanza con le altre ragazze, ha i pantaloni macchiati di sangue. Vorrebbe vomitare, ma non ha le forze per arrivare al bagno.

I giorni seguenti, vengono tutte stuprate a turno. Samia è la più brutalizzata, perché secondo l'Amir è la più bella. Se tenta di resistere, viene picchiata.

Arriva la notte, Samia è in dormiveglia, ma viene di nuovo scaraventata su un letto. Vorrebbe urlare che non vuole che tocchino il suo corpo martoriato, che vuole morire. Quelle mani su di lei la disgustano.

Una guardia con un bastone in mano entra nella stanza che usano come prigione.

-Dovete farvi una doccia! Puzzate! E non voglio sentirvi frignare!

Non appena lui chiude la porta, le ragazze pensano a un modo per disobbedire senza essere punite. Decidono di lasciare i capelli in ammollo nel lavabo. Così faranno credere di aver fatto la doccia.

Qualche ora dopo, vengono autorizzate a scendere al piano di sotto per raggiungere le altre prigioniere. Non hanno il coraggio di guardarle negli occhi. Abbassano la testa e si siedono per terra. Ci sono ancora una quindicina di ragazze al piano terra.

Abou Ahmed entra nella stanza accompagnato da un altro combattente vestito di nero. L'uomo le scruta una a una. Usa una torcia laser per decidere quella da prendere con sé. Punta la sua torcia su Samia:

-Voglio lei stasera!

Samia è terrorizzata, cade in ginocchio e supplica Abou Ahmed:

-Per favore, non lasciate che lui mi prenda!

Abou Ahmed ordina al suo compagno:

-Sceglime un'altra, lei la prendo io.

L'uomo allora mette gli occhi su una tredicenne, la prende per il braccio e la trascina verso l'entrata. La ragazza si dibatte, una delle sue cugine urla:

-No! Pietà! Lasciatela!

Una guardia la colpisce con un tubo di plastica. Lei si rannicchia.

-Devi smetterla, puttana yazidi!

Le guardie registrano i nomi delle prigioniere. Le giovani ragazze gli danno dei nomi falsi. Loro le chiamano una ad una e le ripartiscono in tre gruppi differenti. Samia è di nuovo al primo piano, in una stanza con altre sette ragazze, ma sua sorella non c'è più.

Non riesce ad addormentarsi, è troppo agitata e continua a chiedersi cosa sia successo a Meram. Nel bel mezzo della notte, esce dalla camera la cui porta era rimasta aperta. Sente la voce di Abou Ahmed di sotto. Scende le scale. Domanda:

-Dov'è mia sorella?

-È in un'altra casa, vuoi parlarci al telefono?

-Sì, La prego!

Abou Ahmed contatta l'uomo che ha portato via Meram. Samia percepisce una voce affaticata che gracchia al cellulare:

-Samia? Sei tu? Non preoccuparti, sto bene e sono sempre a Mosul. Tu invece?

Abou Ahmed si riprende il telefono:

-Ora basta. Vai a dormire, domani degli uomini vi portano in Siria.

Samia ha le vertigini. Si mette a piangere:

-Per favore! Tenetemi con voi a Mosul! Non voglio allontanarmi da mia sorella!

Abou Ahmed accetta. Verso le 3 del mattino, la porta con sé in un appartamento in cui vive con sua moglie. Samia si addormenta su un materasso in salotto e quando si sveglia al mattino, lui è già partito. C'è solo la moglie in casa che prepara da mangiare. È bassa, vestita di nero, ha dei tratti spigolosi. Non le rivolge la parola, le porge solo un pezzo di pane. Il tempo passa. Samia resta prostata sul pavimento del salone. Alle 18, la moglie di Abou Ahmed va in camera a coricarsi. Samia si avvicina allora alla porta della camera da letto senza far rumore: la sente respirare regolarmente.

La giovane ragazza riflette velocemente. È il momento giusto, dice tra sé. Bisogna fare in fretta. Prende il cellulare che la donna aveva lasciato sotto carica in cucina. Lo nasconde nella camicetta e sale al primo piano il più silenziosamente possibile. All'interno di una camera, intravede un balcone oltre una finestra.

Strappa una tenda e la lega a una delle ringhiere del balcone. Il suo cuore batte all'impazzata. Si arrampica sul balcone e si lascia scivolare fino in basso.

Si ritrova in un campo vasto. In lontananza si intravede un boschetto, dietro la casa. Samia corre, smarrita, e si getta al riparo nei cespugli. Lasciando Kocho, è riuscita a nascondere la sua carta sim in una piccola borsetta, allora apre il cellulare della moglie di Abou Ahmed e inserisce all'interno la sua preziosa carta. Un brivido di gioia la pervade quando il cellulare si accende. Riesce a chiamare suo fratello:

-Sono a Mosul! Sono fuggita! Per favore, aiutami. Riesci a contattare qualcuno per farmi venire a prendere?

Suo fratello rimane in allerta.

-Cerco di trovare qualcuno! Resta ben nascosta! Troverò una persona che ti venga a cercare. Ti richiamo tra mezz'ora.

Passano ore e suo fratello non richiama. Samia comincia a disperarsi. Decide di chiamare il suo vecchio professore di scuola di Kocho, un arabo sunnita che vive nel Sinjar. Anche lui promette di aiutarla e poi riattacca.

In tarda notte, la richiama suo fratello.

-Hai un'idea del luogo in cui ti trovi?

-Sono vicina a una foresta. C'è solo una stazione di benzina sul bordo della strada.

-Vai verso la stazione di benzina, chiedi il nome del quartiere.

-Ma se dovesse denunciarmi?

-Samia, bisogna correre il rischio, non posso fare nulla se non so dove sei.

Samia oltrepassa i cespugli e cammina lentamente fino alla stazione, fonte dell'unica luce nella notte. Un uomo anziano con la tunica bianca è seduto su una sedia di plastica. Osserva con curiosità. Samia lo saluta tremando:

-Salam alikoum⁵³, mi perdoni, mi sono persa. In che quartiere siamo?

-Ma cosa fai tutta sola qui?

Samia non sa cosa rispondere. Decide di fidarsi del vecchietto. Gli bisbiglia:

-Sono scappata. Vi prego aiutatemi.

-Cosa posso fare per te?

-Devo contattare una persona della mia famiglia, voi potreste dirgli esattamente in che parte siamo di Mosul.

Il vecchio uomo accetta. Poco tempo dopo, una macchina si ferma di fronte alla stazione. Il conducente è stato inviato dal fratello di Samia. È arrivato per cercarla e riportarla da lui. Seduta sul sedile della macchina, la ragazza sente il cuore sobbalzare. È quasi al sicuro. L'uomo la sistema nel suo salone e sua moglie le porta da mangiare. Samia piange dalla gioia e non sa come ringraziare. Ma ora bisogna trovare il modo per uscire da Mosul. L'uomo dice che, almeno per il momento, non ci sono contatti.

Il giorno seguente, il professore arabo di Kocho la chiama.

-Bene Samia, ho trovato qualcuno che può aiutarti a farti uscire dalla città. Gli invio l'indirizzo, dove sei?

Samia gli dà l'indirizzo. Lui lo annota e risponde:

-Perfetto, non spostarti, mi raccomando. Qualcuno verrà a cercarti.

Un'ora più tardi, tre macchine si fermano davanti alla casa dove è stata nascosta la ragazza. Sono uomini armati. Dell'ISIS. Il professore l'ha denunciata, di conseguenza Samia viene arrestata assieme all'uomo che l'ha ospitata.

Viene portata in una grande casa cristiana, in uno dei quartieri generali dei jihadisti, dove si trovano altre tre ragazze, di 14 o 15 anni. Abou Ahmed arriva sul posto. Folle dalla rabbia, ordina che Samia sia punita. Viene trascinata in una stanza al primo piano, le guardie si accaniscono contro

⁵³ Ndt - Quando i musulmani si incontrano, sono soliti porsi il seguente saluto, peraltro notissimo: *as-salam 'alayk/kum* ("pace su di te/voi") al quale si risponde *wa as-salam 'alayk/kum wa rahmatu Allah wa barakatuhu* ("e su di te/voi la pace la misericordia di Dio e le sue benedizioni"), ma spesso si preferiscono le forme abbreviate *wa-s-salam 'alayk/kum* o *wa-s-salam 'alaykum wa rahmatu Allah* ("su di te/voi la pace e la misericordia di Dio").

di lei colpendola con dei cavi. Samia si ritrova sanguinante, ricoperta di ferite su tutto il corpo. Resta rinchiusa nella stanza per tre giorni. Può uscire solo per mangiare.

In casa ci sono anche tre compagni di Abou Ahmed. E la sera, si servono, una ragazza per ciascuno. Ogni ragazza è registrata con il nome di un combattente. Questi hanno fatto emettere un certificato di proprietà dalla loro corte di giustizia. Abou Ahmed spiega a Samia che, secondo il Corano, può godere delle proprie conquiste e prendere con sé un numero illimitato di concubine. Le dice:

-Tu sei registrata a nome mio, mi appartieni.

Sono passati cinque giorni quando Samia e le altre adolescenti decidono di fuggire. Hanno recuperato un cellulare da una delle guardie mentre dormicchiava su una stuoia.

Le ragazze aspettano fino alle 3 del mattino, assicurandosi che tutti i loro carcerieri stiano dormendo profondamente. Poi, con molta cautela, annodano delle tende al balcone del secondo piano per calarsi giù una ad una.

In fondo alla strada, trovano una casa in costruzione. Sulla strada di fianco invece c'è l'insegna di un ministero. Samia chiama suo fratello che le dà il numero di un curdo di Mosul. Quest'ultimo a sua volta le fornisce il numero di un taxi. L'uomo promette di venirla a cercare davanti al ministero, ma non devono muoversi. Nel frattempo, le ore trascorrono lentamente, le ragazze cominciano a scoraggiarsi. E se non venisse? Ritornare nella loro prigione era fuori questione. Si dicono che preferirebbero morire.

Il sole si alza. Sono le 6 del mattino quando finalmente arriva un taxi.

-Parcheggia davanti al cartello, deve essere per forza lui! Esclama Samia.

Le ragazze osservano la strada: non c'è nessuno nei dintorni. Escono dal loro nascondiglio. Il conducente fa loro segno. Corrono verso la macchina.

-Salite, presto!

Si gettano nel retro, non osano credere di essere salve, finalmente. Lui parte a tutta velocità.

Il conducente le porta direttamente da un traghettatore. Dormono una notte intera a casa di quest'ultimo, insieme alla sua famiglia. A ciascuna viene dato un velo nero, di cui un lembo copre il volto fino agli occhi. Il mattino dopo, l'uomo entra in macchina con sua moglie seduta al proprio fianco, le ragazze sedute dietro. La donna tende sua figlia di tre anni a Samia:

-Tienila in braccio. Dobbiamo dare l'idea di una famiglia.

Samia stringe la bambina tra le braccia.

La macchina circola per le vie di Mosul. Alcune pattuglie degli uomini dell'ISIS circolano in pick-up. Le ragazze tremano sul retro del veicolo. E se dovessero smascherarle?

La macchina si ferma al check point che controlla una delle entrate della città. Le guardie gettano un'occhiata verso il sedile posteriore. Non domandano nulla ai passeggeri, non parlano alle donne, Interrogano solo il conducente:

-Dove andate?

-Andiamo a fare visita a mio fratello, porto mia moglie e le mie figlie.

-Andate.

La macchina riparte. È fatta. Hanno lasciato Mosul. Qualche chilometro dopo, l'uomo si ferma: il viaggio deve continuare a piedi, si fa al cambio con un altro passeggero. Le ragazze devono camminare per più di un'ora attraverso un campo minato. Il conducente gli ripete:

-Restate sulle mie tracce, altrimenti rischia di esplodere.

Nella notte più buia, il piccolo gruppo raggiunge infine un posto di blocco di sicurezza curda. Il conducente le affida a un peshmerga in turno di notte. All'improvviso, tutta la tensione viene meno. Le ragazze esplodono di gioia. L'incubo è finito. Samia non pensava che ne sarebbe uscita viva, ma adesso si sente rinascere. È libera, finalmente.

Il ritorno dei ragazzi

È sorta l'alba. Donne e bambini dormicchiano a macchia d'olio sul pavimento. Un urlo di gioia improvviso ci sveglia.

-I ragazzi! Riportano i ragazzi!

Una ragazza si ferma di sala in sala, sovraeccitata, ad annunciare la notizia.

Berivan non riesce a crederci. Sono ormai passati diciassette giorni da quando Farhad è partito, ha pregato giorno e notte per far sì che il suo ragazzino possa tornare. Noi spiamo con impazienza alla finestra. Sulla strada compare un autobus che parcheggia di fronte all'istituto tecnico. Le madri si precipitano nell'atrio piangendo, si crea il caos. Farhad sarà con gli altri ragazzi? Vediamo dei bambini scendere dall'autobus. All'improvviso Berivan lo intravede.

Si getta su di lui quando entra nel salone d'ingresso e, stringendolo al petto, continua a singhiozzare.

-Figlio mio! Il mio bambino! Non lascerò più che nessuno ti porti via! Figlio mio, sei vivo!

Farhad è dimagrito, mostra un sorriso triste. Lo abbracciamo con tutte le nostre forze. Berivan accarezza i suoi capelli ricci. Sono talmente sollevata nel rivederlo. Circolano delle storie orribili, si dice che gli uomini del nostro villaggio siano stati giustiziati e avevamo il timore che potessero uccidere anche i ragazzini. Dopo averlo coccolato a turno, diamo a Farhad le nostre magre provviste di biscotti. Lui si rannicchia tra le braccia di sua madre. Lo riempiamo di domande:

-Raccontaci cosa ti è successo, Farhad! Dove ti hanno portato?

-Ci hanno portati in una casa insieme ad altri quaranta bambini. Erano tutti di Kocho, credo, tranne uno. C'erano delle guardie con la barba lunga, erano uomini di Tal Afar. Poi hanno portato i ragazzi di tredici anni in un'altra stanza. Noi, i più piccoli, eravamo tutti pigiati in una stanza minuscola, non potevamo neanche stenderci tutti nello stesso momento, dovevamo tenere le gambe piegate. Non c'erano i materassi, dormivamo sul pavimento senza niente. Non potevamo fuggire, non sapevamo neanche dove andare. All'inizio, i più piccoli, di sei anni, piangevano senza smettere, gli dicevamo di non preoccuparsi, che avremmo trovato le loro mamme.

Berivan si asciuga le lacrime con il foulard. Farhad l'abbraccia e continua:

-Per due giorni le guardie non ci hanno dato né cibo, né acqua. Avevamo così tanta sete che abbiamo bevuto l'acqua dello sciacquone del bagno.

...Poi, al mattino, ci hanno dato del burro rancido e del pane secco. Per il pranzo, del riso ammuffito pieno di larve. Una volta ci davano la carne, ma non ce n'era abbastanza per tutti. Avevamo fame e ci sentivamo malati, non smettevamo di grattarci per le pulci. Non ci lavavamo mai. La sera, tutti i bambini piangevano, volevano tornare dalle loro famiglie. Ma le guardie volevano che imparassimo il Corano. C'era un uomo seduto sulla stuoia, ci diceva: "Ripetete dopo di me. Dovete riconoscere che c'è solo un Dio e che Mohammed è il suo profeta. Diventerete dei bravi musulmani, e vedrete, lo Stato Islamico è un paradiso."

...Eravamo obbligati a recitare la professione di fede musulmana, altrimenti ci picchiavano. Poi l'uomo ci leggeva delle pagine del Corano che eravamo obbligati a recitare con intenzione. Quelli che non ci riuscivano venivano bastonati. C'erano dei bambini che si addormentavano sul pavimento, perché non ne potevano più. Dopo qualche giorno, l'uomo ne ha avuto abbastanza perché non ricordavamo nulla, quindi ha smesso di insegnarci il Corano.

... Ma le guardie ci picchiavano ogni giorno perché piangevamo e invocavamo le nostre mamme. E poi se un bambino chiamava sua madre, tutti gli altri piangevano con lui.

... Ieri sera ci sono stati dei bombardamenti degli americani e il rumore ci ha svegliati, la scuola tremava. E questa mattina, ci hanno messo su un autobus e ci hanno portato qui. Quelli che avevano più di dodici anni, sono rimasti, e non so che fine abbiano fatto. Ho creduto di non poter rivedere mai più mia madre.

Un'ignobile prigionia

La sera, verso le 23:30, le guardie ci domandano di radunare le nostre cose. Lasciamo l'istituto tecnico. Siamo più di un centinaio, insieme ai bambini e ai neonati e colmi di borse e fagotti. Ci dividono in tre autobus ed io salgo sull'ultimo con le mie nuore. Ci fermiamo nella città di Tel Afar, davanti a una scuola. È quasi notte e non riusciamo a capire bene di che quartiere si tratti.

Quando entriamo all'interno dell'edificio a due piani, lo stabilimento è già affollato. Dobbiamo scavalcare le donne e i bambini seduti per terra, anche loro abitanti della regione del Sinjar. Ci sono sette aule e ognuna di esse è già gremita. Fortunatamente ritroviamo le mie sorelle Shamal e Nadia, le quali essendo riuscite a prendere il primo autobus hanno riservato un angolino per noi.

Siamo talmente stretti da non riuscire a stendere le gambe, a meno che una di noi non si alzi per andare in bagno. Ci sediamo a gambe incrociate, i bambini sulle nostre ginocchia. Ma muoio dal sonno. E visto che non riesco a stendermi, finisco per risvegliarmi ogni volta che la mia testa casca in avanti. Trascorro tutta la notte a combattere contro questa posizione scomoda. L'odore poi è terribile, si sente il sudore, l'urina, la sporcizia...

*

* *

Al mattino moriamo di sete, ma le guardie non intendono darci dell'acqua potabile. Una di loro ci porta un pezzo di pane infestato di insetti. Non c'è abbastanza latte in polvere, e i bagni della scuola sono in uno stato così spaventoso da non riuscire nemmeno a descriverli.

Alcune guardie si mostrano compassionevoli. Ci avrebbero aiutato se avessero potuto. Alla fine, sono solo dei ragazzi. Sembrano mortificati per noi e i bambini assetati e affamati. Difatti con il passare delle ore i piccoli iniziano a piangere. Alcune madri, disperate, si mettono ad urlare:

-Smettetela di piagnucolare! Non c'è niente da mangiare!

Vedo di sfuggita una donna perdere il controllo in fondo all'aula. Colpisce la testa di suo figlio di quattro anni contro il muro perché piange da diverse ore. Finiremo per perdere tutte la testa qui dentro.

I miei nipotini piangono come tutti gli altri bambini e questo nostro essere così impotenti ci spezza il cuore.

Mi alzo e comincio a supplicare una giovane guardia di darci qualcosa. Esita per un attimo. Poi con discrezione mi passa una busta in plastica con una porzione di zuppa e del riso. Mi sussurra:

-Per favore, alla guardia che prenderà il mio posto dopo, di che sono stato intrattabile e che non ti ho dato niente da mangiare.

-Certo, non preoccuparti. Che Dio ti benedica!

Mi dice anche:

-Il nostro Amir verrà presto da Mosul per scegliere delle donne, quindi non farti notare!

-D'accordo, grazie ancora! Dio ti benedirà per le tue buone azioni!

Ritorno nella stanza e condividiamo il contenuto della busta tra i bambini. Noi adulti possiamo farne a meno. Malgrado tutto, la vista del cibo è difficile da sopportare. Il nostro stomaco implora per la fame.

Sono le 10 del mattino quando l'Amir fa la sua comparsa. Avvertiamo degli uomini salutarlo nell'atrio di ingresso. Ed eccolo apparire alla porta con le sue guardie. È un uomo vecchio e di brutto aspetto, ha gli occhi penetranti e un grande naso. Indossa una lunga tunica bianca e una pistola alla cintura. Ci riserva uno sguardo volgare dal quale mi sottraggo velocemente. Sento le spalle delle mie compagne tremare di paura. Mi sforzo di fissare il pavimento.

L'Amir ci domanda di alzare lo sguardo. Ispeziona i nostri volti con i suoi piccoli occhi infossati, poi sceglie tre donne tra quelle presenti nella stanza, quelle che reputa più attraenti.

-Alzatevi in piedi! Voi venite con me.

Le donne cercano di resistere, mostrano i loro bambini.

-Siamo delle madri, vi prego, abbiate pietà!

Protestiamo tutte:

-Lasciatele in pace! Hanno dei bambini!

L'amir ribatte:

-Silenzio! Come osate?

La guardia accanto a lui ci colpisce al volo con un tubo in plastica. L'amir prende la sua pistola e ci minaccia:

-Se sento anche solo una di voi che apre la bocca, la uccido!

Le donne scelte dall'amir escono dalla stanza in lacrime, con i loro bambini tra le braccia. Ritornano la sera stessa. Si siedono per terra abbracciando i figli senza dire una parola, afflitte. Una di loro chiude gli occhi, le lacrime le colano sulle guance, silenziosamente.

*

* *

Nel bel mezzo della notte, i nostri carcerieri fanno arrivare due camion d'acqua. Depositano un secchio in ogni stanza. È putrida e calda.

Il giorno dopo, tutti i bambini hanno la dissenteria. Sono completamente disidratati. Il piccolo Awar è malato, così come Ester, Aran, Reben, Aryan... E ovviamente lavarsi è impossibile. Ma non basta, le guardie concedono pochissimi pannolini, si rifiutano di darli ai bambini più grandi. Ma i poveretti non possono trattenersi. Di conseguenza l'odore nella stanza è diventato pestilenziale.

Mia nuora Shirin mi mostra una piccola chiazza rotonda sulla guancia di Aran. Controlliamo gli altri bambini e mi accorgo che anche Ester ha dei cerchi rosati sui polsi.

-È una malattia della pelle, ci assicura una donna di fianco a noi. Si chiama tignola. È a causa delle condizioni di igiene. La conosco, ero un'infermiera!

Poco dopo, la maggior parte dei bambini nella stanza ha delle macchie che compaiono sul viso e sui polsi.

La storia di Azad

L'attesa

Tornando al suo lavoro da receptionist all'hotel, Azad è di umore cupo. Le sarebbe piaciuto molto che sua moglie, la dolce Shirin, ed il suo bambino fossero lì con lui. Si sente solo qui, al nord d'Erbil, senza la sua famigliola.

Mentre registra un nuovo cliente alla reception, quest'ultimo, un uomo di affari curdo, fissa con sgomento lo schermo della televisione posto in cima all'ufficio.

-Hanno preso il Sinjar!

Azad scopre con stupore le notizie in diretta. Gli uomini del Califfato sono partiti all'assalto del Sinjar. I peshmerga si sono dati alla fuga, e la popolazione è stata consegnata agli uomini dell'ISIS. Migliaia di yezidi sono stati messi sotto assedio nelle montagne.

Azad compone immediatamente il numero di casa a Kocho, ma suo padre lo rassicura. Tutta la famiglia è sana e salva, il sindaco negozia con gli uomini dell'ISIS, e questi ultimi non faranno loro nulla di male. Azad gli consiglia lo stesso di fuggire, ma suo padre si rifiuta. Ad ogni modo, è troppo tardi, il villaggio è circondato.

Azad chiama tutti i giorni, è sempre più preoccupato. Shirin gli racconta che la situazione non fa che peggiorare, gli uomini dell'ISIS hanno fissato un ultimatum: il villaggio deve convertirsi. Intanto il sindaco cerca di negoziare.

-Non ti preoccupare Azad, gli assicura suo padre, noi potremo lasciare il villaggio, daremo loro dell'oro in cambio, come hanno già fatto i cristiani di Mosul.

Il 15 agosto, il telefono della famiglia non risponde più. Il giorno dopo, alla televisione, una testimonianza conferma che un centinaio di persone a Kocho sono state uccise e le donne e i bambini rapiti. Azad sente di essere in un incubo, non riesce a credere a quello che sente dal notiziario. Un giornalista arabo, che alloggia in hotel, lo intervista:

-Signore! Lei è di Kocho?

-Sì, perché?

-Gli uomini della Sua famiglia sono stati uccisi?

Azad sente la vista offuscarsi. Furioso, replica:

-Pensa davvero che sia questo il momento di fare simili domande? Non ha nessuna umanità?

Azad domanda al suo padrone un permesso per partire. Fa le valigie e si precipita a Dohuk per cercare di avere notizie sui suoi cari. Quando arriva sul posto, dopo tre ore di strada, vede la città riempita di rifugiati. Azad fa il giro dei conoscenti. Chiamando a destra e manca riesce a contattare sua zia Dereen e sua sorella Suzan. Entrambe sono rifugiate in un villaggio.

-Quando abbiamo sentito che l'ISIS era arrivato al Sinjar, siamo partiti con i piccoli. Ma non abbiamo più notizie dei nostri figli più grandi e dei nostri mariti.

Suzanne si lamenta:

-Gli uomini ci hanno detto che ci avrebbero raggiunto. Ma non sono mai arrivati. Se solamente fossero partiti con noi!

In casa, sono tutti storditi dal dolore. Azad cerca di convincersi:

-I canali televisivi forse si sbagliano, non bisogna perdere la speranza.

Ma sua zia risponde in lacrime:

-No, Azad, non c'è più nessuna speranza. Alcuni abitanti del villaggio che sono riusciti a scappare dal massacro ci hanno raccontato ciò che è successo. Gli uomini non torneranno mai più.

Con un amico del villaggio, Azad trova un posto dove dormire in un edificio in costruzione. Ha perso il sonno e l'appetito. Trascorre le giornate a cercare di contattare i membri della sua famiglia, ma i cellulari non risultano rintracciabili. Tuttavia, ha saputo che alcune donne sequestrate sono riuscite a contattare i loro familiari. Sono state portate a Mosul. Azad spera che sua moglie e le sue sorelle si trovino lì.

Smuove mari e monti per cercare di far liberare la propria famiglia, chiama gli arabi di Tel Afar, quelli di Mosul, i capi delle tribù che conoscono suo padre, alcuni contatti donatigli dagli amici. Impotenti di fronte all'ISIS, tutti gli rispondono di non poter fare niente. Per il momento, sembra essere impossibile negoziare con i nuovi capi della regione.

La prossima volta

Questa mattina sono subentrate altre guardie. Sono dei maiali. Quando tornano dal bagno si lavano le mani nel nostro secchio d'acqua potabile. E noi non abbiamo altra scelta se non quella di berla, almeno così il secchio si svuoterà presto.

Quando non c'è più acqua, le guardie si divertono a sorseggiare lentamente del succo di frutta davanti ai bambini assetati. Gettano i brick per terra per farli innervosire. Insieme alle altre donne, li abbiamo anche supplicati vivamente di darcene un po', ma loro non hanno mostrato neanche un briciolo di compassione.

I più piccoli piangono tutto il tempo, li vedo diventare sempre più deboli. Noi abbiamo gli occhi arrossati a forza di piangere e l'umore a terra. Siamo a corto di forze. Pensiamo alle nostre sorelle, ai nostri cugini, agli uomini della nostra famiglia. Mio padre, i miei fratelli. Che ne è stato di loro?

Sono ormai due giorni che non mangiamo. Questa sera, le guardie ci danno un uovo e una patata bollita. Condividiamo tutto con i bambini. Verso mezzanotte, le guardie vanno via, ci dicono che chiudono la scuola a chiave fino alle 6 del mattino.

Mentre tutti dormono, scavalco come posso i corpi addormentati e mi nascondo nei bagni. Ho tenuto con me il caricabatterie del cellulare, conficcato nella scarpa. Dopo aver trovato una presa elettrica in bagno, metto il mio cellulare in carica. Lotto contro il sonno. Ho troppa paura che le guardie possano fare ritorno e mi scoprino. Non appena il cellulare si accende, chiamo Azad di nascosto. È l'unico tra i miei fratelli a non essere stato nel Sinjar quando è arrivato l'ISIS. Quindi sono sicura che sia sano e salvo. Azad risponde immediatamente, è pazzo di gioia di potermi sentire.

-Sara! Stavo morendo dalla preoccupazione! Dove sei? Dov'è Shirin? Come sta mio figlio? Sono tre settimane che cerco di capire dove siete! Ho chiamato tutti!

Trattengo le lacrime.

-Non preoccuparti Azad, siamo insieme a Tel Afar, prigionieri in una scuola. Hai delle novità di papà e dei nostri fratelli?

Esita un istante.

-Niente Sara, non so dove siano... Voi come state? Shirin come sta?

-I bambini sono malati, non abbiamo niente da bere, né da mangiare. Abbiamo bisogno del tuo aiuto per uscire da qui. Ti richiamo domani notte, quando le guardie saranno andate via.

*

* *

Il giorno seguente, dopo la distribuzione dell'acqua, entriamo in uno stato di torpore. Dormono tutti. Shirin mormora:

-Devono aver messo dei sonniferi nell'acqua, sono così stordita. Anche i bambini non piangono più, è strano.

-Hai ragione. Ma non abbiamo scelta, dobbiamo bere per forza.

Durante la mattina, la giovane guardia, che mi aveva già aiutato in precedenza, a voce bassa mi avverte:

-L'amir sta per tornare.

Le mie sorelle ed io siamo sempre state considerate belle, quindi cerchiamo di abbruttirci il più possibile. Mettiamo dei vecchi abiti usati che abbiamo nelle nostre borse, vecchi abiti che pensavamo di usare nelle montagne. Non ci laviamo da giorni, i nostri capelli sono luridi, ci scompigliamo le ciocche a vicenda per somigliare a dei topi. E poi, con gli odori fetidi che ci sono nella stanza, l'amir non dovrebbe essere troppo eccitato.

Alla mattina, di buon'ora, una donna è riuscita ad uscire di nascosto per qualche minuto fuori dalla scuola in cerca di un recipiente dove poter mettere l'acqua. Le abbiamo domandato di portare anche della cenere se ne avesse trovata. Torna trionfante con un pugno di carbone trovato nel forno a legna di una casa vicina. Ci strofiniamo la cenere addosso per avere l'aria ancora più ripugnante. Mi graffio il volto con la punta di uno spillo per avere la pelle danneggiata. Gocce di sangue colano sulle mie guance e la mia pelle si gonfia.

L'amir arriva con le sue guardie del corpo per scegliere le sue nuove prede. Passa di stanza in stanza, ci domanda di alzare il velo, e se non lo alziamo in fretta, lo strappa. Ci scruta una per una. Per fortuna poi riceve una chiamata urgente. Lascia velocemente la nostra stanza e, per questa volta, non sceglie nessuno.

Quella sera stessa, di nuovo nascosta in bagno, riesco a parlare con mio zio Raman, rifugiato a Dohuk con mia sorella Dalya e i loro bambini. Sono fuggiti di notte insieme a tutti gli abitanti di Hatamia. Mi dico che sono debitori nei nostri confronti. Spiego a Raman che stiamo morendo di fame e che deve assolutamente trovare un modo per farci uscire da lì. Raman ci riflette su:

-Potete provare a fuggire?

-Sì, possiamo sicuramente riuscire ad uscire dalla scuola. Ma il quartiere è pieno di soldati dell'ISIS.

-Vedo quello che posso fare. Ti prometto di fare il possibile Sara. C'è qualcuno a Tel Afar che potrebbe aiutarvi.

Il giorno dopo, una guardia mi cerca:

-Sei tu Sara? Un uomo è venuto a trovarti.

Mi accompagna all'entrata, sono molto preoccupata. E se fosse di nuovo l'amir? Ma vicino la porta, vedo invece un anziano signore elegante, con la barba bianca e ben curata, le braccia colme di borse. Il suo viso mi è familiare, sono sicura di averlo già visto. Educatamente mi saluta e mormora:

-Sono il parroco musulmano di Raman, vivo a Mosul. Raman mi ha avvertito della vostra situazione e ho portato delle provviste per voi, pacchi di biscotti e succhi di frutta.

Poi aggiunge usando un tono più basso:

-Vi posso portare dell'acqua e dei vestiti se ne avete bisogno, ma non posso farvi uscire di qui, mi dispiace. Negoziare con gli uomini dell'ISIS al momento è impossibile.

-Vi ringrazio già per tutto questo, ci salvate la vita! I bambini sono molto malati.

Quando il parroco riparte, rientro nella stanza tutta contenta di condividere le provviste con i bambini delle altre famiglie. Ma la guardia torna a cercarmi, con tono violento si rivolge a me e mi chiede:

-Come faceva a sapere quell'uomo che avevate fame? Chi l'ha avvisato? Hai un cellulare?

-No, assolutamente!

-Alzati!

Chiama i suoi colleghi. Nascondo velocemente il telefono nel pannolino di Aran e prendo il piccolo tra le mie braccia. Le guardie frugano tra le nostre cose, svuotano le borse per terra. Uno di loro grida:

-Cercate nei pannolini dei bambini!

Nel panico, tolgo furtivamente il cellulare dal pannolino e lo nascondo in una pagnotta di pane arrotolata. Le guardie non trovano nulla. Non sapendo più cosa altro fare, uno di loro mi urla addosso:

-Dov'è allora questo telefono?

Con un balzo, mi tolgo il velo e gli mostro i miei capelli.

-Guarda! Non nascondo niente!

La guardia indietreggia:

-Non farlo, non mostrarmi i tuoi capelli! È proibito dalla religione!

Le guardie a quel punto escono dalla stanza balbettando. C'è mancato poco. Le mie sorelle mi lanciano uno sguardo ansioso. Indico la borsa delle provviste.

*

* *

Poco dopo, quando accompagno Awar in bagno, sento un rumore provenire dalla scuola: l'amir è tornato. Guardo Awar negli occhi e gli dico:

-Ricordi che se qualcuno ti domanda chi sono, tu devi chiamarmi mamma, va bene?

Glielo ripeto più volte.

Sentendo la voce autoritaria dell'amir che parla con le sue guardie, decido di rimanere chiusa in bagno con il bambino. Non verrà di sicuro a curiosare qui dentro. Aspetto che il rumore delle voci si allontani.

Quando torno nella stanza, Shirin trema tutta. Le mie sorelle cercano di rincuorarla.

-Cosa è successo?

Lei mormora:

-L'amir mi aveva presa. Voleva portarmi con sé. Mi sono messa a piangere e anche mio figlio ha iniziato a piangere. Questo ha fatto innervosire l'amir, e allora lui ha preso un'altra donna.

Sono terrorizzata. Shirin l'ha scampata per poco. Ma cosa succederà la prossima volta? Se l'amir dovesse ritornare e volesse prenderla con sé, lei o un'altra della famiglia, noi saremmo impotenti. Malgrado la stanchezza, la fatica, l'angoscia, in fondo ho ancora voglia di lottare. Propongo:

-Forse potremmo attaccare le guardie questa notte prima che partano, dopotutto siamo quaranta in questa stanza, molto più numerose di loro.

-Ma una volta fuori, ci riprenderebbero... mormora Zayelee.

Guardiamo fuori dalla finestra. Ha ragione: gruppi di uomini armati sorvegliano le strade, sono dappertutto. Ormai sono quattordici giorni che siamo rinchiusi dentro questa scuola, e non sappiamo ancora quanto andrà avanti.

Al nostro arrivo, le guardie ci avvisarono che un medico donna ci avrebbe fatto dei test di verginità per smascherare chi fingeva di essere sposata, mentre invece era celibe. Io ero pietrificata.

Fortunatamente, non era ancora venuta. Tuttavia, questo non aveva più importanza ormai, perché prendevano anche le donne sposate per soddisfare il proprio piacere.

Mormoro:

-Arriverà il turno per ciascuna di noi. Dobbiamo trovare un modo per fuggire.

Trascorro tutta la notte a riflettere. Cerco di chiamare mio fratello, ma non risponde. Il giorno dopo, le guardie ci informano che lasceremo questo posto. Passano di stanza in stanza:

-Preparatevi! Gli autobus arrivano!

Insieme alle altre prigioniere, replichiamo:

-No, non ci muoviamo! Non vogliamo partire...

Non sappiamo cosa succederà. Abbiamo sentito che alcune ragazze sono state mandate in Siria. Mia sorella Zayele domanda:

-Raggiungiamo i nostri uomini?

Le guardie non rispondono, cominciano a colpirci con dei tubi di plastica:

-Forza, muovetevi!

Ricevo una bastonata sulla schiena. Preparo velocemente una borsa con del latte e i vestiti sporchi dei bambini. Fuori, le guardie ci fanno entrare in un grande autobus molto moderno, con l'aria condizionata. Dopo l'afa terribile della scuola, stiamo talmente bene seduti sui sedili, al fresco, che non abbiamo neanche più voglia di uscire. Si tratta di una boccata d'aria fresca che dura ben poco.

La storia di Myriam

Il crudele Babour

Quando gli uomini in nero l'hanno portata via quella notte a Kocho, la piccola Myriam non ha detto niente, ma ha immediatamente riconosciuto la casa dove la stavano per rinchiudere. Era quella di suo zio, il padre di Sara. La casa dove veniva a giocare a carte con i suoi cugini, dove con Yasmine trascorrevva interi pomeriggi a raccontarsi delle storie in giardino.

A Mossoul, Myriam è stata scelta per un nuovo capo. È stata registrata alla corte della giustizia come proprietà personale dell'amir Abou Takar. È un uomo della tribù di Metawata. Ormai lei gli

appartiene, come un bottino di guerra. Tuttavia, dopo le firme dei contratti, Myriam è stata rinviata a Kocho.

Sua madre Hawin era imprigionata in questo villaggio ed è riuscita a scappare con altri prigionieri grazie all'aiuto di alcuni vicini musulmani. Gli uomini dell'ISIS hanno allora giurato di mettere le mani sui "traditori" che soccorrevano le donne yazidi. Hanno deciso di utilizzare Myriam come esca, pensando che gli stessi complici arabi si recassero senza dubbio ad aiutare la giovane ragazza una volta ritornata a Kocho.

Entrando nella casa di Sara, Myriam subisce uno shock: tutto è sottosopra, gli armadi sono stati svuotati, gli oggetti giacciono alla rinfusa per terra.

Myriam scoppia in lacrime pensando a tutti i ricordi che ha qui. Sente ancora risuonare le risate dei suoi cugini, ricorda le feste di famiglia fatte in salone...

Non riesce a credere che il suo destino le si sia rivoltato contro in poche settimane. Riflette su quello che era la sua vita prima. Tutte le mattine metteva l'uniforme e prendeva l'autobus per andare a scuola. Voleva diventare medico. Era un'allieva molto brava. Nel mese di giugno aveva ricevuto i voti migliori di tutta la classe agli esami. Quest'anno, non sarebbe tornata a scuola.

Ora invece si trova in questa nuova prigione in compagnia di altre tre giovani ragazze, di 20, 18 e 14 anni. Dormono tutte insieme in una stanza al secondo piano. Myriam resta per la maggior parte del tempo rinchiusa lì con loro. Sente il suono della televisione accesa nel salone. I suoi carcerieri guardano i programmi sul Corano. Sono molto religiosi e fanno le loro preghiere cinque volte al giorno. Sono arabi e vengono da un villaggio vicino a Kocho. Hanno una trentina di anni. Tutte le mattine portano degli zaini pieni di provviste, riso, farina e qualche verdura. Chiedono alle ragazze di preparare il pranzo e di fare le pulizie. Dormono al piano terra per dissuaderle dalla fuga durante la notte.

Il nuovo capo di Kocho si chiama Babour. Ha la barba a ciocche sparse, le grosse sopracciglia sormontate dalla testa calva. Ha i baffi rasati, come tutti i musulmani molto devoti, indossa una lunga tunica nera. È uno yazidi convertito all'islam. All'epoca, quando Saddam Hussein era ancora al potere, Babour frequentava le prostitute nei bordelli di Mosul. Era un giocatore di poker, un assiduo frequentatore delle bische e anche un gran bevitore. Doveva del denaro a tutti, era in debito fino al collo. Ebbe allora l'idea di convertirsi all'islam per tagliare i ponti con la comunità. Poi quest'anno, una volta stabilitosi a Mosul, si è unito al Califfato quando i jihadisti hanno preso la città.

Ora Barbour ha ricevuto l'incarico di dirigere il villaggio per conto dell'ISIS. Quando Kocho è stata assediata, Babour non ha esitato a tradire la propria famiglia, la quale era rimasta sul posto.

Disse ai suoi genitori: “Non preoccupatevi, non servirà a nulla fuggire, sto con l’ISIS e a voi non accadrà nulla.” Ma sono stati fatti prigionieri come tutti gli altri.

Poi, visto che Babour conosceva tutti gli abitanti del villaggio, ha supervisionato in parte la “scelta” delle donne. Denunciava le ragazze che fingevano di essere sposate. Informava gli uomini dell’ISIS dicendo: “Quella lì, la conosco, è vergine, non è sposata.”

Le compagne di sventura di Myriam le raccontano le peripezie degli ultimi giorni, sentendo le guardie discutere tra loro. Con i suoi uomini, Babour ha sequestrato tre ragazze yazidi che erano riuscite a fuggire durante la notte. Per punirle, le ha donate ai suoi uomini:

-Dovete prenderle per voi, queste criminali, così imparano a fuggire!

Le poverette hanno fatto credere di essere malate per evitare di essere toccate. Ma non hanno potuto fuggire dalla loro sorte. Sono state rinchiusi in una casa vicina.

Babour è un uomo furbo e manipolatore. Si fa passare per un intermediario. Ha ingannato la famiglia di una giovane donna prigioniera a Mosul. Promise loro di liberarla, e questi gli diedero il numero del telefono che la loro figlia nascondeva nella prigione. Quando Babour la contattò, lei gli rivelò che aveva nascosto dell’oro e dei gioielli sul tetto della casa prima di partire. Babour recuperò il bottino e poi denunciò la ragazza. Lei fu quasi picchiata a morte e, ovviamente, non fu mai liberata.

Ora Babour ha come missione quella di mettere le mani sugli arabi della regione che hanno aiutato gli yazidi a fuggire. Cerca di incastrare la famiglia di Myriam. Una sera, davanti a lei, contatta suo zio Raman e gli dice:

-Ho venduto Myriam ad un arabo per la cifra di 3000 dollari. Se mi rimborsi, la piccola è tua!

Raman, dubbioso, risponde:

-Come posso essere sicuro di quello che mi dici? Passami Myriam al telefono.

-Molto bene!

Vedendo l’espressione di odio sul volto della piccola, Babour capisce subito che Myriam l’avrebbe smascherato dicendo tutta la verità a suo zio. A quel punto Babour chiama un’altra ragazza e gli mette una pistola alla tempia. Le ordina:

-Di: “Zio, sono Myriam, manda qualcuno a cercarmi!”

La ragazza, terrorizzata, esegue gli ordini.

Raman cade nel tranello, e convinto di poter riprendere con sé Myriam afferma:

-Molto bene Babour, abbiamo un accordo. Possiamo incontrarci?

-Nei pressi dell’aeroporto abbandonato. Vieni subito.

Raman è però un po' preoccupato:

-È già notte, non è prudente metterci in strada a quest'ora.

Babour lo rassicura:

-Myriam è già per strada, è salita su un pick-up rosso. Vieni a cercarla con i soldi.

-Va bene. Ma non verrò io. Mando due amici con il riscatto.

-Molto bene. Aspetterò.

Riagganciano.

Raman avvisa subito due arabi di una tribù del Sinjar, una tribù che è in buoni rapporti con la comunità degli yazidi. Accettano di partire per recuperare Myriam. Essendo musulmani, possono viaggiare facilmente nella regione e sono più in sicurezza.

Quando i due uomini arrivano al luogo di incontro, riconoscono Babour seduto in macchina con una donna sul sedile posteriore che indossa un velo nero dalla testa ai piedi. Dopo aver capito di potersi fidare, escono dalla macchina. A quel punto invece Babour li minaccia con la sua arma, li lega e li lancia nel retro del suo pick-up. La ragazza in macchina non era neanche Myriam.

Il quartier generale di Babour è una casa tutta nuova, in ceramica e marmo, abbastanza distante dal villaggio. È quella di Azad, la casa che aveva fatto costruire per Shirin. Babour ha fatto murare le finestre di una stanza per trasformarla in cella. Ci ha rinchiuso per un po' un anziano ufficiale arabo dell'esercito iracheno prima di farlo giustiziare.

I due uomini mandati da Raman vengono torturati da Babour. Il più giovane, di 16 anni, viene picchiato violentemente prima di essere liberato. Il più grande rimane prigioniero. Durante l'interrogatorio, ha cercato di convincere i suoi aguzzini di non aver mai aiutato degli yazidi prima d'ora. Ha detto loro:

-Anche mio padre era jihadista! Combatteva con gli americani e il governo di Maliki!

La sbarra di ferro

Gli autobus si fermano dopo dieci minuti. Ci ritroviamo in un villaggio deserto di cui non conosciamo nemmeno il nome, nei sobborghi della città. Le guardie ci fanno scendere:

-Forza! Fuori! Mettetevi nelle case che volete!

Vaghiamo, i bambini appresso a noi. Scendendo dall'autobus, insieme alle mie sorelle abbiamo proposto ad altre due donne di unirsi al nostro gruppetto. Siamo più protette se siamo più numerose. Sono anche loro donne di Kocho, delle lontane cugine.

Le guardie ci promettono di portare da mangiare una volta che ci sistemiamo. Dobbiamo trovare un tetto. Davanti a noi, vediamo una casa malandata. Di fianco, si innalza una dimora nuova, ma già occupata. In casi estremi, mi dico che la vecchia casa può andare. E in ogni caso non credo che ci resteremo a lungo. Dobbiamo trovare un modo per fuggire.

Spingo la porta d'ingresso. Non si chiude, ne resta solo una parte. Fortunatamente però l'interno non è stato saccheggiato. Ci sono materassi, tappeti, una cucina con delle pentole e un forno. Ci sono tre stanze in tutto, ma non c'è l'elettricità. In una delle camere è appesa la foto di un anziano signore al muro. Dal suo vestuario, e dal nome sotto il ritratto, deve trattarsi di uno sciita. Deve essere partito in fretta e furia con la sua famiglia all'arrivo delle truppe del Califfato.

La sera stessa ci fa visita un combattente dell'ISIS, l'arma a tracolla. Ci annuncia:

-Vi farò dei badge per il cibo, vi permetteranno di avere delle razioni quotidiane.

È un uomo giovane e nervoso. Mi guarda con la coda dell'occhio e mi domanda:

-Sei sposata?

-Sì, ho un figlio.

Gli mostro Awar che gioca per terra con una bottiglia di plastica.

-Qual è il nome del padre di tuo figlio?

Sussulto.

-Daoud! Mio marito si chiama Daoud.

La guardia mi allunga il badge e se ne va.

*

* *

Nella casa siamo tredici donne e diciassette bambini. Durante i primi giorni cerchiamo di creare una routine. Ogni famiglia ha la propria camera, ma mangiamo tutti insieme. Gli uomini dell'ISIS passano tutte le mattine in macchina. Suonano il clacson ed io esco a cercare le provviste. Il menù è sempre infetto: del riso ammuffito, del burro rancido, la farina piena dei punteruoli del grano, delle uova andate a male, a volte del latte. Ci danno anche delle damigiane d'acqua che servono a malapena a dissetare tutti. A volte i bambini si mostrano restii di fronte al piatto. Vogliono la carne, i dolci. Ma dura poco: sanno che lamentarsi non serve a niente.

Le altre donne ed io passiamo le giornate a piangere e a domandarci cosa sia successo al resto della nostra famiglia. Sono molto preoccupata soprattutto per mia sorella minore Yasmine e mia cugina Seve, dopo aver visto quello che fanno alle ragazzine quei mostri dell'ISIS.

Rimaniamo rinchiusi dentro casa, non arrischiandoci a fare visita agli altri prigionieri. Ci sono uomini armati che ci sorvegliano, sono giovani dalla barba scrupolosamente tagliata. Uno di loro zoppica leggermente. Siamo riuscite a scorgere i loro volti ormai. Portano una tenuta militare, o comunque una specie di tunica corta che arriva alle ginocchia, come delle gonne. Noi li troviamo ridicoli perché nessuno veste così in Iraq.

Al mattino, lasciamo i bambini uscire nel cortile adiacente. Hanno bisogno di giocare, ma quando sentono il rumore di una macchina, rientrano correndo a nascondersi tra le nostre braccia.

*

* *

A mezzogiorno, durante la pennichella, ci svegliamo di soprassalto. Qualcuno colpisce forte alla porta. È un uomo dell'ISIS. L'entrata della nostra camera è sbarrata con un catenaccio. Lo sta per rompere. Urla in arabo:

-Aprite!

I bambini si mettono a piangere. Ho talmente paura da pietrificarmi e non osare alzarmi per obbedire. L'uomo spara sulla porta con la sua arma e poi la butta giù con un calcio. Sembrava di essere in un incubo. È un giovane dagli occhi folli, accompagnato da sei combattenti. Alcuni tra di loro hanno il mitra in mano, altri la pistola nella custodia, armi troppo moderne.

Seduti per terra, i bambini si rannicchiano tra le nostre braccia, e velocemente noi mettiamo i nostri foulard sui capelli. Non aspettavamo visite. Gli uomini ci ispezionano una per una, strappano via i nostri veli. Il loro capo mi domanda:

-Qual è il tuo nome?

-Sara...

-Quanti anni hai?

-Ho 40 anni!

-Mostrami le tue mani!

Eseguo gli ordini. Ma lui è sorpreso:

-Ma non hai rughe sulle mani!

Rispondo:

-Vengo da una famiglia agiata, è per questo che non ho le mani rovinare. Non lavoro nei campi.

L'uomo storce il naso:

-Comunque siete ripugnanti! Puzzate! Non vi cambiate mai i vestiti?

Insieme ai suoi accoliti, mette a soqquadro tutto quello che trova. Sentendoli discutere, comprendo che stanno cercando i cellulari nascosti. Poi finalmente il capo gira i tacchi e si dirige verso la porta.

Faccio un grosso respiro e gli domando:

-Sapete dove sono gli uomini del nostro villaggio?

Sprezzante, risponde:

-Non li abbiamo noi, ma un altro gruppo. Non sappiamo dove sono rinchiusi...

Lasciano la camera dando un ultimo calcio alla porta.

Qualche minuto più tardi, bussano alla porta della casa di fianco. Poco dopo, sentiamo riecheggiare delle urla. Di nascosto, osservo quello che succede dalla finestra. Trascinano una giovane donna per i capelli. Lei piange, si dibatte, accompagnata dal figlio. Un'altra donna, più anziana, esce dalla casa e supplica gli uomini:

-Avete già preso mia figlia, lasciatemi mia nuora! Per l'amor del cielo!

Un uomo ritorna indietro, una sbarra di ferro alla mano. Colpisce la donna anziana più volte e più volte ancora sulla testa. Riusciamo a percepire l'atroce rumore dei colpi sul cranio. La donna si rannicchia per terra, sanguinante.

La storia di Myriam

Correre e nascondersi

Un giorno, riassetando la cucina, Myriam scopre una cosa. Una carta Sim nascosta in fondo ad una tazza riposta nella credenza. Dopo averci riflettuto per un attimo, trova un modo per utilizzarla. Le guardie avevano dato alle ragazze un cellulare senza carta, con un'applicazione per imparare a recitare il Corano. Il cellulare era stato lasciato in cucina.

La sera stessa, lo ripone nella tasca prima di salire al piano di sopra. Quando tutti si addormentano, si nasconde in bagno e fa scivolare la carta Sim nel suo cellulare. Scopre con gioia che tutti i numeri della sua famiglia sono ancora presenti nei dati. Questa carta Sim deve essere stata nascosta da uno dei suoi cugini prima della partenza.

Myriam chiama suo cugino Raman. Gli spiega che è rinchiusa a casa di Sara a Kocho. Lo zio contatta immediatamente un uomo di fiducia della regione. Quest'ultimo promette di andare a prendere Myriam e le sue amiche non appena avrebbero avuto l'occasione per fuggire. Mentre torna a dormire, Myriam si sente febbricitante.

Non riesce a chiudere occhio per tutta la notte. Di primo mattino, quando le guardie dormono ancora, ritorna tremante in bagno per riaccendere il cellulare. Ha ricevuto un SMS. Le ragazze devono fuggire la sera stessa, l'uomo gli ha dato un luogo di incontro dove andarle a cercare.

Una volta ritornata in camera, Myriam sveglia dolcemente le altre ragazze. Spiega loro il piano a voce bassa. Bisogna tentare il tutto e per tutto. Le piccole prigioniere saltano dalla gioia. Ma prima, devono sbarazzarsi dei due uomini.

Frugando nell'armadietto dei farmaci della casa, Myriam trova delle medicine. Nasconde un blister di capsule rigide nelle sue tasche e, quando prepara il pranzo in cucina, svuota la polvere delle pillole in una zuppa. Mescola pazientemente la sua pozione. Non sa bene cosa ci sia dentro, ma spera che possa far addormentare i suoi carcerieri.

Porta loro il pasto in salone facendo finta di niente. Un quarto d'ora più tardi, di ritorno dalla cucina, lascia colare l'acqua dal lavabo in modo da fare loro immaginare che le ragazze stiano lavando i piatti. Fa partire anche i file audio dal suo cellulare che aveva messo sul frigo. Le recite del Corano copriranno i rumori della loro fuga. L'entrata principale della casa è inaccessibile poiché le guardie cenano nel salone. C'è una porta però, sul retro della cucina, la quale non viene sorvegliata.

Le giovani ragazze, con il cuore a mille, scivolano fuori dalla casa e spariscono nella notte. Armata con un coltello da cucina, Myriam cerca per prima cosa di bucare le ruote della macchina delle guardie. Ma l'utensile non è abbastanza affilato. Non possono perdere troppo tempo, quindi partono subito.

Corrono a perdifiato lungo la strada, illuminate dalla luce della luna. Ben presto dei fari saltano fuori all'orizzonte. All'improvviso compare il pick-up delle loro guardie. Si gettano sul fondo di un fosso alla fine di un campo. Appiattite a terra, sono invisibili nell'oscurità della notte. Un odore di morte solleva loro il cuore. Dei cadaveri giacciono accanto.

La macchina passa e ripassa. Dopo una mezz'ora, gli uomini fanno ritorno a casa, a mani vuote. Myriam e le sue amiche si rialzano e continuano il loro cammino. Arrivano nelle vicinanze di un villaggio arabo: il luogo di incontro. Il traghettatore è appena giunto per cercarle, le porta in una casa dove possano trascorrere la notte.

Non appena le ragazze entrano, la moglie e la madre del passatore mostrano il loro pessimo umore. Immaginano ch'egli abbia recuperato le giovani donne per il proprio piacere, come gli altri arabi della regione. L'uomo poi spiega loro la situazione. Rasserenate, la madre e la moglie abbracciano le ragazze e preparano da mangiare. Più tardi, quando dei visitatori entrano in casa, le giovani yazidi rimangono nascoste in una stanza senza far rumore.

La notte seguente, il passatore conduce le ragazze in un altro villaggio, sulla strada verso le montagne. Laggiù, saranno sotto la protezione della resistenza yazidi.

L'uomo le fa scendere e dona loro una torcia:

-Non avete più nulla da temere. Buona fortuna!

Avvisa poi la milizia yazidi, la quale recupera i fuggitivi qualche chilometro più in là. Le ragazze saranno poi in seguito inviate a Dohuk in elicottero.

È Azad, il fratello di Sara, che viene a cercare Myriam in aeroporto. La stringe forte tra le braccia fino quasi a soffocarla, Myriam non riesce a trattenere le lacrime. Azad accompagna anche l'adolescente di 14 anni che non ha nessuno ad aspettarla. Tutta la sua famiglia è scomparsa. Contatta un suo lontano zio che potrà prendersi cura di lei, nel frattempo resterà con loro.

Ora Azad deve pagare il proprio debito. Ha promesso di dare 14000 dollari al passatore che ha portato le ragazze fino alla strada per le montagne. L'uomo richiede che il trasferimento di denaro sia inviato al nome di un amico di famiglia per coprire le tracce. Se dovessero scoprirlo, rischierebbe di essere severamente punito.

Myriam non riesce a crederci:

-Gli hai promesso 14000 dollari? E in che modo hai intenzione di rimborsarglieli?

Azad risponde:

-Non preoccuparti, la cosa più importante è che voi siete libere. Ad ogni modo gli arabi che aiutano gli yazidi lo fanno per soldi, non per compassione. In Iraq a nessuno interessa quello che ci sta succedendo. Guarda, nessuno ha manifestato a Bagdad o in qualsiasi altro posto per denunciare i crimini commessi contro gli yazidi! Nessun mollah ha detto che fosse proibito dalla religione!

Uno strano sogno

Tre giorni più tardi, un altro gruppo sbarca nel villaggio. Sei macchine parcheggiano, alcune Jeep, un camion e una macchina militare. A scendere per primo è un uomo che ha l'aspetto di un amir. Indossa un'uniforme militare, un turbante e un paio di occhiali neri; è raccapricciante. L'accompagnano una quindicina di soldati.

Attraverso la finestra vedo che manda i suoi uomini di casa in casa. Uno di loro entra da noi. Ci ordina:

-Andate immediatamente nella scuola del villaggio, dobbiamo perquisire la casa! Sbrigatevi!

Nel caos più totale, faccio scivolare il mio cellulare dietro il frigorifero. Le altre donne, nel panico, cercano anche loro dei nascondigli. Poi si avvicina una pattuglia, vediamo le loro figure dalla finestra.

Urlo:

-Forza! Arrivano!

Usciamo in fretta. Le guardie entrano in casa, verificano che nessuno sia rimasto dentro. Insieme alle mie sorelle e ai loro bambini seguiamo il gruppo di prigionieri davanti a noi. Arriviamo davanti ad una scuola primaria.

Alcuni uomini armati ci spingono verso un cortile, dove un centinaio di donne e bambini è già allineato in file. Capisco subito che ci hanno teso una trappola... Gli uomini non sono venuti solamente per ispezionare le case. Vengono di nuovo a fare la loro scelta.

L'amir avanza nel cortile e osserva il volto di ciascuna donna, uno per uno. Punta l'arma verso una giovane madre che porta il suo bambino tra le braccia.

-Tu! Vai nel pick-up.

L'amir prosegue la sua ispezione. Si avvicina a noi. Sono pietrificata. Lo sguardo fisso sui miei piedi, stringo forte tra le braccia Awar. L'amir si arresta di fronte a mia sorella Nadia, ferma immobile alla mia destra. Tiene la mano a Gule, una delle nostre nipotine di 10 anni. A Kocho, sua madre è ammalata e non poteva più occuparsi di lei e la piccola è rimasta con noi. Dall'inizio della detenzione Nadia l'ha fatta passare per sua figlia.

L'amir squadra per bene mia sorella Nadia con interesse:

-Anche tu! Sali sul pick-up con tua figlia!

Nadia ci osserva pietrificata, non osa nemmeno protestare. Gule si volta verso di me con il viso in lacrime. Spero che il destino possa essere clemente con lei. A Mosul, le ragazze della sua età vengono violentate. Prego affinché lei venga risparmiata.

Dopo mezz'ora, l'amir termina la sua scelta. Riparte con la sua Jeep, seguito da un camioncino con all'interno le quindici donne scelte insieme ai loro bambini. Dopo la sua partenza, ritorniamo nelle nostre case, demoralizzate. Quello che è successo a Nadia e Gule si perde nell'aria della stanza, quasi come se non fosse mai successo niente.

*

* *

Devo avvisare Azad. Facendo scivolare la mia mano dietro il frigorifero, ritrovo il mio cellulare nel suo solito nascondiglio. Che sollievo! Ma quando compongo il numero di mio fratello, mi accorgo che non c'è linea. Fuori campo.

Finalmente riesco a raggiungerlo al calare della notte. Gli racconto la nostra giornata da incubo. Azad è atterrito. Promette che troverà un modo per farci uscire da qui.

Dopo qualche settimana, Azad mi dona il numero di Sarbast. Un membro della milizia yazidi del Sinjar. È un gruppo che combatte contro l'ISIS nelle montagne e aiuta i prigionieri a scappare. Sono in contatto con una rete di passatori. Chiamo Sarbast disperata. Mi incoraggia a fuggire il prima possibile, e dice che mi darà delle indicazioni lungo il cammino per raggiungere le montagne.

Quella sera stessa, prendo la mia decisione. Non appena i bambini si addormentano, annuncio alle mie sorelle:

-Partiremo. Non possiamo restare qui.

Shirin sgrana gli occhioni:

-Sei folle Sara!

-Dobbiamo provarci. La prossima volta prenderanno noi, lo sapete! Volete essere la preda di questi mostri?

Sospirano. Shirin mi lancia uno sguardo inquieto:

-D'accordo Sara, ma ci serve un piano.

Il giorno dopo, faccio un sopralluogo dei posti che ci circondano. Salgo sul tetto della terrazza, stendo la biancheria per non destare sospetti e ne approfitto per scrutare i dintorni. Attorno alla via principale si innalzano delle case color ocra dai tetti piatti. Tutte prigioni dove altre donne sono rinchiusi. Gli orti abbandonati sono invasi dall'erbaccia. Non c'è nessuno tra il pulviscolo del mattino. Ci sono solo i cani che vagano e che se ne vanno in giro in cerca di cibo. Chiamo Serbast, accovacciata dietro una tenda.

-Puoi mandare qualcuno a prenderci?

-Non appena riuscite ad uscire dal villaggio, vi verrò a prendere in un luogo di incontro. Vedi del fumo da lontano?

Guardo all'orizzonte e in effetti scorgo un filo di fumo che si innalza nel cielo verso nord.

-Sì, lo vedo, cos'è?

-È un cementificio. Quando uscirai dal villaggio, ci saranno altri due villaggi da oltrepassare, e poi camminerai verso la cemenzeria. È lì che verrò a cercarvi.

*

* *

Quella notte stessa faccio uno strano sogno. Ogni sera, di solito, l'angoscia mi stringeva talmente tanto il cuore al calar del sole da non riuscire a chiudere gli occhi. Ma questa volta, dormo profondamente. E a occhi chiusi, nel mio sogno, mi ritrovo in un ascensore. L'ascensore non smetteva di cadere, era aspirato dal vuoto, in un pozzo oscuro senza fondo. Poi, tutto d'un tratto, l'ascensore comincia a salire. Sale verso l'alto, verso la luce. Va verso un'uscita.

Una volta sveglia sento ancora questa sensazione di vertigine allo stomaco. Mi dico che è un segno del cielo. Sarà oggi, fuggiremo. Non possiamo rimanere qui un solo giorno in più.

Conosco troppo bene il destino che mi attende. Ho visto quegli uomini rapire le giovani donne in lacrime di cui erano ormai sazi, i poveri corpi martoriati che avevano torturato, violentato. Per loro, non siamo essere umani, siamo oggetti.

Dormono ancora tutti in casa. Guardo il pacifico respiro dei bambini sollevare i loro piccoli corpi avvolti nelle coperte. Guardo Awar, mio nipote, le sue guance piene, da bambino. La piccola Aryan di tre anni, dai tratti così sottili e gli occhi da cerbiatta. Questi bambini cresceranno qui, nel Califfato dell'ISIS? Cosa diventeranno...? Improvvisamente provo un senso di nausea.

Questa sera stessa partiremo, è deciso. Perché in ogni caso, siamo già morte. Tanto vale tentare di fuggire, anche se alla fine dei conti dovessero ucciderci lungo il cammino.

La cosa più difficile sarà uscire dal villaggio. Bisogna andare nella giusta direzione ed evitare di farsi trovare. Quando eravamo a scuola, avevo notato una barricata di filo spinato alla fine della strada. Scivolo in sala da pranzo senza far troppo rumore. Deve esserci un qualche attrezzo da qualche parte. Mi imbatto in una cesoia arrugginita lasciata in un cassetto. Questa andrà bene.

In cucina, sento Shirin che prepara il tè. Quando tutti si sono alzati e seduti a tavola, annuncio:

-Ho trovato il posto. Partiremo stasera.

Le mie cognate annuiscono, non c'è altra scelta. Ma una donna incinta, che siede nella stanza attigua accanto ai suoi due bambini, si mostra reticente:

-E se ci catturano?

-È un rischio che dobbiamo correre.

-In ogni caso, io non posso camminare velocemente con e non posso portare con me i miei due bambini.

Una delle sue cugine decide di restare con lei, spera comunque di avere la fortuna di rivedere i suoi figli più grandi:

-A Kocho, i miei due ragazzi sono partiti con il loro papà, ed io spero ancora di poterli ritrovare. Se invece parto con voi per il Kurdistan, non ci ricongiungeremo mai più.

-Come vuoi. Noi partiremo stasera.

Scende la notte e sento crescere in me l'agitazione e l'angoscia. Cerco di convincermi di aver preso la decisione giusta.

Il fumo

Sono le 19:30, cala la notte. Io e le mie cognate ci infiliamo dei lunghi mantelli neri, tipicamente islamici, e dei veli che abbiamo trovato in un armadio della casa. Prepariamo degli zaini con del pane, dell'acqua e del latte in polvere. A partire siamo in otto donne e otto bambini in tutto.

Osserviamo attraverso i vetri della finestra la guardia armata posta sul tetto della casa vicino. Non entriamo nel suo raggio visivo, sta sorvegliando l'entrata del villaggio. Prima di fuggire avvertiamo per bene i bambini:

-Non dobbiamo fare rumore, è una questione di vita o di morte. Stiamo per fuggire da questi uomini cattivi. Ma se piangete, ci sentono e ci riprenderanno!

Anche i più piccoli sembrano capire, nessuno fa i capricci.

È arrivato il momento. Usciamo con discrezione dalla porta sul retro e camminiamo in silenzio fino al filo spinato. Comincio a tagliarlo con la tenaglia, divarico i fili di ferro per aprire un passaggio. Ci scivoliamo dentro senza cercare di impigliare i nostri ampi vestiti. All'improvviso, risuonano nella notte dei latrati. Dei cani ci attaccano.

Per un momento sono nel panico, mi dico che le cose si mettono male. Poi insieme alle altre donne raccogliamo delle pietre e le lanciamo nella loro direzione. I cani ringhiano, ma abbandonano il loro inseguimento. Noi acceleriamo il passo, anche se è difficile camminare veloce portando i bambini in braccio.

Mi volto. Ora il villaggio è alle nostre spalle. Costeggiamo la strada e arriviamo in una pianura deserta. Non si scorge nessuna abitazione in lontananza. Ma dopo qualche chilometro, ci troviamo davanti a un lago. Aggirarlo sembra impossibile, quindi parto in esplorazione. Dico alle mie sorelle.

-Aspettate sulla riva, cerco di testare la profondità!

Immergo un piede nell'acqua, poi una gamba, avanzo lentamente, ma l'acqua mi arriva presto alla vita, alle spalle, infine al collo. Riesco a raggiungere comunque l'altra parte della riva. Ritorno indietro sui miei passi e trasporto i bambini sulle mie spalle, uno per uno, fino alla parte opposta del lago. Poi aiuto le altre donne ad attraversarlo. Siamo tutte fradicie, ma dobbiamo proseguire.

Camminiamo a lungo con addosso i vestiti umidi. Fortunatamente la notte è tiepida, e piano piano si asciugano. Poi tutto a un tratto ci ritroviamo al bordo di una strada. Il bagliore di un faro si avvicina. Ci stendiamo velocemente per terra. La macchina ronza nella notte e prosegue per la sua strada. Non ci ha visti. Chiamo Sarbast al telefono.

-Abbiamo attraversato un lago, ora siamo davanti a una strada.

-Volta le spalle alla luna e segui la direzione della tua ombra.

All'orizzonte, riesco a vedere finalmente la luce del cementificio che lampeggia, ma mi sembra molto lontana. Sarbast continua a guidarci per telefono. Si arrabbia:

-Sbrigatevi! Sono già le 4 del mattino, il sole sta per sorgere e sarete nei guai!

Spenso il mio cellulare nel panico, per conservare la batteria, e camminiamo come delle dannate, facendo a turno per portare i bambini. Sembrano pesare sempre di più. Camminiamo per interminabili ore, con i piedi pieni di bolle. Siamo stremate, le gambe sono doloranti e i piedi sono ricoperti di vesciche. Dopo una pausa, accendo il telefono e mi accorgo che Sarbast ci ha mentito riguardo all'ora. Non erano le 4 del mattino quando ci siamo sentiti l'ultima volta, era mezzanotte. Voleva solo che camminassimo più veloci.

*

* *

Arriviamo finalmente al cementificio alle prime luci del mattino. Sarbast mi ha messo in guardia: molti combattenti si aggirano nei paraggi. Attraversiamo un'ultima valle, completamente esauste. Chiamo Sarbast in lacrime:

-Non arriveremo mai! Avanziamo troppo lentamente.

-Non ti preoccupare, la strada per il Sinjar è molto vicina. Nascondetevi per tutta la giornata e riprendete le forze. Ripartirete questa sera.

Ci stendiamo su un prato, demoralizzate. Ricopro le altre ragazze con delle balle di fieno per nasconderle, poi mi copro a mia volta. Sono così stanca che potrei addormentarmi immediatamente. Ma l'istinto di sopravvivenza mi mantiene sveglia. Devo restare in agguato. Un cane abbaia in lontananza. Due moto passano sulla strada. Fortunatamente, nessuno ci vede sotto il nostro riparo. Poi inizia a piovere.

Restiamo distese fino a sera e i bambini, stanchi per la notte trascorsa a viaggiare, se ne stanno tranquilli. Condividiamo dei pezzi di pane e un sorso d'acqua. E quando la luna si rialza, ci rimettiamo in marcia. Riaccendo il mio cellulare, non ha quasi più batteria. Quando chiamo Sarbast, è un altro uomo a rispondermi.

-Buongiorno Sara. Serbast è andato a riposare. Ho preso io il suo posto. Dove siete?

Gli riferisco la nostra posizione nel modo più preciso che posso, e lui mi dà delle istruzioni. Ma dopo due ore, ci rendiamo conto che sono sbagliate. Secondo alcuni cartelli sulla strada, siamo di nuovo nei pressi di Tel Afar. Il mio cellulare è sul punto di spegnersi. Disperata contatto Raman:

-Siamo ritornate verso Tel Afar, non abbiamo più acqua, abbiamo bisogno di qualcuno che ci guidi...

Il mio telefono si spegne prima ancora che io riesca a terminare la frase.

Le scarpe piene di sangue

In lontananza, sulla montagna, si accesero delle luci. Sono sicuramente gli uomini di Sarbast che ci indicano la strada. Ripartiamo quindi verso la giusta direzione e ci avviciniamo di nuovo al cementificio. Ci nascondiamo in una valle per evitare i pattugliamenti. Deve essere all'incirca mezzanotte. Questa volta la notte è fredda.

Di nuovo, la pioggia comincia a cadere, una pioggia ghiacciata e torrenziale. Rabbriviamo sotto il diluvio. Shirin ha l'idea di mettere i bambini sotto le nostre gonne per cercare di proteggerli. Sulle guance mi colano delle lacrime di disperazione, vorrei urlare ma non ho neanche più le forze per una crisi di nervi. La morte sta per afferrarci. I miei denti battono dal freddo, tutti i miei arti tremano. Le ore scorrono, interminabili.

*

* *

Il calore dei raggi di sole di primo mattino è una pura sensazione di benessere. Strizziamo i vestiti e li facciamo asciugare al sole. Non abbiamo più cibo. Deve essere mezzogiorno circa quando vediamo arrivare un giovane ragazzo insieme al suo branco di pecore.

Gli facciamo segno, si avvicina, curioso. È un ragazzo di una dozzina di anni, dai capelli ispidi e vestito con abiti usati. Decido di dirgli la verità:

-Siamo fuggiti con i nostri bambini, ci siamo perse. Non ci denunciare, ti prego! Avresti del pane per i bambini?

Osserva le nostre arie tristi e i bambini esausti tra le nostre braccia. Fruga nella bisaccia e ci dona delle patate bollite, due pomodori e dei pezzi di pane. Accetta poi anche di prestarmi il cellulare, ma la mia carta Sim non entra. Ci avvisa:

-Sembra che la milizia yazidi abbia ucciso un pastore che collaborava con l'ISIS. Dovete rimanere nascosti, la gente dell'ISIS è furiosa adesso, sorvegliano ogni angolo, e sono attrezzati con degli ottimi binocoli.

-Dobbiamo assolutamente raggiungere la montagna. Ti prego, abbiamo bisogno di aiuto. Puoi trovare qualcuno che ci accompagna? La nostra famiglia lo pagherà.

-Vado ad avvisare mio padre e mio zio. Vi prometto in nome di Dio che non vi denuncerò.

Gli do 25000 denari, ovvero circa 20 dollari, che tenevo nascosti in una tasca, e due anelli in oro che Shirin aveva nei calzini. Ma il giovane pastore si rifiuta di prenderli. Io insisto:

-Prendili come ricordo!

Li nasconde allora nella sua tunica e riparte con le pecore. Shirin, scettica, mormora:

-Non tornerà più...

Mezz'ora più tardi, due uomini in macchina accostano sul bordo della strada. Sono il padre e lo zio del ragazzo. Ci avvisano:

-Non potete salire in macchina adesso, ci sono dei posti di blocco dell'ISIS per strada. Camminate verso la valle per una mezz'ora e mantenete la testa bassa. Dall'altra parte, oltrepassato il cementificio. Vi verremo a prendere laggiù. Metteremo della paglia del retro del pick-up per farvi nascondere.

Nonostante i nostri piedi siano in frantumi e le nostre gambe anchilosate, avanziamo ancora, fino al lato opposto della valle, non molto speranzose. E se fosse una trappola? Ma il pick-up è lì, parcheggiato lontano. Ci sta aspettando. Insieme ai bambini ci stendiamo sul retro del veicolo, gli uomini ci coprono con del fieno. Dieci minuti più tardi, ci lasciano in un bosco ai piedi della montagna.

-Dovete aspettare qui fino a che non giunga la notte.

Ancora una volta, mi dico che non torneranno più.

Invece arrivano, questa volta a piedi. Ci portano dell'acqua, biscotti e pane. Il padre ordina:

-Non lasciate nulla dietro di voi. Nessuna traccia!

Non appena i bambini sono sazi, divoriamo anche noi ciò che resta delle provviste. Poi i nostri passatori contattano gli uomini della montagna:

-Ci sono degli yazidi con noi, preparatevi a riceverli!

Inizia un nuovo cammino. Questa volta dobbiamo arrampicarci sulle montagne. Le nostre guide sembrano molto nervose. Rischiano la loro vita. E ben presto ci rendiamo conto che neanche loro conoscono il percorso. Chiamano allora la milizia yazidi:

-Potete guidarci? Ci siamo persi.

Dopo diverse ore, interminabili, non abbiamo quasi neanche più acqua. I bambini piangono, noi cerchiamo di distribuire un sorso ciascuno. Il terreno è accidentato. Saliamo e scendiamo. Comincio a perdere la speranza. Poi le guide ricevono una chiamata:

-Dovete continuare a salire!

Sono sfinita, il mal di testa mi attanaglia il cervello e comincio a vomitare. Non riesco più a camminare. Mi accascio al suolo e togliendo le scarpe per dare sollievo ai piedi, mi accorgo che le mie unghie sono sanguinanti, si sono staccate.

Anche le altre donne si siedono, sfinite. Le nostre guide si innervosiscono:

-Non possiamo restare con voi quando diventerà giorno! O camminate o vi abbandoniamo. Se i nostri vicini ci vedono, avviseranno l'ISIS e ci uccideranno!

Sussurro:

-No, vi supplico, continuiamo!

Mi rimetto ai piedi le scarpe piene di sangue, torturata dal dolore. I passatori ci aiutano a portare i bambini. Alle 4 del mattino, appare una luce da lontano, sicuramente un villaggio. Berivan e altri tre membri della nostra famiglia sono avanti. Mentre Shirin, Sinem ed io ci trasciniamo, non abbiamo più forze. Crolliamo a terra come sacchi vuoti.

*

* *

Non riusciamo a muoverci. Ci alziamo solo quando anche il sole si alza. Mi rendo conto che siamo soli e che non abbiamo più acqua. Sento che le mie labbra sono diventate secche come cartone. Dobbiamo ritrovare gli altri. A stento ci rialziamo e ricominciamo a camminare. I piedi mi fanno ancora male.

Ma in che direzione andare? Continuiamo camminando a caso. Dopo un'ora, scorgiamo del fumo in lontananza. Siamo di nuovo nei pressi del cementificio. Shirin si mette a piangere. Farhad mi osserva, pronta a scoppiare in lacrime. Sono completamente annientata. Mormoro:

-Non abbiamo scelta, dobbiamo arrenderci all'ISIS.

-No! Questo mai! Urla il piccolo Farhad. Dobbiamo continuare!

Ci diamo un'occhiata intorno. In una valle vicina, scorgiamo un trattore e una macchina. Farhad esclama:

-Magari potrebbe esserci una bottiglia d'acqua dentro?

Frughiamo nella macchina. È vuota. Ma abbiamo così tanta sete che finiamo per bere delle gocce d'acqua putride del radiatore. Un po' più in basso si vedono i tetti di alcune case. Raggiungiamo quello che sembra essere un villaggio yazidi abbandonato. Gli abitanti saranno fuggiti sulle montagne durante i primi giorni di agosto. Oppure sono morti. Nell'aria l'odore di putrefazione diventa persistente.

Apro il portone in ferro di una casa. Nella cucina, vedo una damigiana con dell'acqua. È verdastra e ha un sapore vomitevole, ma la beviamo comunque.

All'improvviso, risuonano dei colpi di fuoco. Mi accovaccio sul pavimento. Sono senza dubbio gli uomini dell'ISIS. Anche se ci hanno visti, non me ne importa più niente. Ormai ho perso tutte le speranze. Non c'è più alcuna possibilità di uscire da quest'incubo. Poi, dopo qualche minuto, ritorna il silenzio. Nessuno.

Shirin fruga nelle altre case con Farhad in cerca di batterie per i cellulari. Le provo tutte, una per una, ma nessuna funziona. Shirin riesce a trovare anche una borsa di plastica:

-Ho trovato questo in un armadio!

Sono delle lenticchie. Con quello che rimane dell'acqua putrida, le facciamo bollire per nutrire i bambini. Il cibo ci ridà un po' di vigore, malgrado il suo gusto infetto. Decido di continuare a cercare nelle case vicine. All'interno di un comodino, trovo un'altra batteria per il telefono. Questa volta è compatibile con il mio telefono! Forse possiamo ancora cavarcela. Chiamo Azad. Risponde immediatamente.

-Sara! Dove siete? Pensavo foste morte di sete! Berivan e gli altri sono sani e salvi sulle montagne.

-Noi siamo in un villaggio yazidi non molto lontano dal cementificio.

-Invio qualcuno a cercarvi!

All'improvviso sento Shirin emettere delle urla. Mormoro:

-No, Azad, è troppo tardi, gli uomini dell'ISIS ci hanno catturati.

La cupola di un tempio

Raggiungo Shirin sul gradino della porta. Intravediamo delle sagome da lontano. Uomini armati. Stringiamo forte i bambini a noi. È finita. Siamo cadute in trappola. Stiamo per ricadere nelle loro grinfie.

Ma quando gli uomini si avvicinano, riconosco alcuni di loro. Sono degli abitanti di Kocho, sono yazidi! Sono venuti a cercarci. All'improvviso dimentico tutta la fatica e il dolore.

-Sara! Shirin! Vi abbiamo ritrovato finalmente! Urla senza fiato uno dei miei vicini. È Jotyar, il figlio di un amico di mio padre che ha raggiunto la milizia della montagna.

Piangiamo di gioia. Jotyar non riesce a trovare le parole.

-Vi abbiamo cercato dappertutto, abbiamo intravisto da lontano un gruppo di donne che camminava in una valle. Eravate voi!

Ci offrono delle bottiglie di acqua. L'acqua fresca che riempie la nostra bocca è una sensazione divina. Poi, i nostri angeli guida ci scortano per strada, là dove gli abitanti del villaggio hanno lasciato le loro macchine.

All'improvviso, si abbatte su di noi una pioggia battente, come se fossimo maledetti. Sono le 13 e ci nascondiamo nelle macchine fino al mattino del giorno dopo. Quando diventa giorno, ripartiamo a piedi tra le pozzanghere di fango.

Gli uomini portano i bambini in braccio. Uno di loro guida un trattore per trasportarci, ma il terreno in salita è estremamente scivoloso. Il trattore slitta e ripetutamente non riesce a girare. Ci aggrappiamo come possiamo sul retro con i piccoli. Non arriveremo mai vivi.

*

* *

Dopo un'ora, scorgiamo da lontano la cupola conica di un tempio yazidi. È il villaggio di Sinouné, il quale ospita il mausoleo del Santo Sharafudin. Siamo riusciti a fuggire dal territorio islamico, siamo salvi.

I miliziani ci fanno sistemare in un immenso edificio luminoso ammobiliato con la canapa. Ai vecchi tempi, era la casa destinata a ospitare i pellegrini venuti a visitare il mausoleo. Il gruppo armato che protegge il villaggio ne ha fatto il proprio quartier generale.

Il capo della milizia ci rende visita. Si chiama Qassim Shesho. Baffi spessi e voce cavernosa. È il grande resistente del Sinjar. Qassim Shesho è un veterano di guerra, aveva già combattuto contro Saddam Hussein conducendo una guerriglia nei pressi delle montagne negli anni Ottanta. Poi in seguito ha vissuto in Germania.

Quest'estate, durante l'attacco dell'ISIS, Qassim era nel suo villaggio di Sinouné. E invece di fuggire, ha preso le armi con l'aiuto di un piccolo gruppo di uomini e ha tenuto testa ai combattenti del Califfato. Ci accoglie con benevolenza. Fa portare del tè, dell'acqua, e cioccolato per i bambini. Si lamenta:

-Lo stato islamico è figlio di Saddam Hussein e di Al-Qaida. Hanno armi pesanti, ma nessun coraggio. Se io avessi avuto delle buone armi, avrei preso il Sinjar in due giorni!

In un campo a valle giace la carcassa di una macchina carbonizzata, gli yazidi sono riusciti a distruggerla prima che facesse ingresso nel villaggio.

La moglie di Qassim Shesho ci dà un balsamo per mettere in ammollo i nostri piedi feriti. Le mie dita sono nere e viola, riesco a malapena a camminare. Mi fa male tutto il corpo, mi sento come se avessi cent'anni. Alcuni abitanti del villaggio ci preparano da mangiare. Il nostro vero primo pasto dopo un'eternità. Delle focacce appena uscite dal forno. Il profumo del pane tiepido. I bambini saltano di gioia vedendo arrivare un piatto di pollo grigliato. È una vera festa. Banchettiamo come mai prima d'ora.

*

* *

Una volta sfamati, ci portano con un pick-up sulla cima della montagna. Lì c'è un campo di rifugiati, e anche una clinica sotto una tenda con dei medici. I miliziani ci indicano una tenda vuota dove poter dormire. Dopo queste ultime settimane di orrore e incertezza, assaporo finalmente il sapore della libertà.

Ma nel bel mezzo della notte, risuonano degli spari. Sento delle urla. L'ISIS attacca di nuovo il villaggio di Sinouné. Tutti gli uomini si precipitano fuori, armi alla mano. La nebbia spesso cade sulla montagna. La milizia riesce a respingere l'attacco.

Il giorno dopo, piove senza fine. La pioggia non finirà mai di cadere... Il capo della milizia è affranto per noi, ma l'elicottero che assicura il collegamento con Dohuk non può arrivare in queste condizioni. Siamo così arrabbiati. E così impazienti di rivedere Azad e gli altri membri della famiglia.

Finalmente, dopo cinque giorni, ritorna il sole, e sentiamo il rumore del motore dell'elicottero. Si ferma in un vortice di polvere. Saliamo a bordo insieme ai bambini.

Ma quando l'elicottero decolla, sentiamo di nuovo degli spari. Una delle pale è stata colpita di sguincio. Il pilota urla che malgrado tutto continueremo per il nostro tragitto, l'elicottero sembra reggere il colpo. Intravedo dei campi dorati e i villaggi rasi al suolo, le nostre sacre montagne che si allontanano. Una nuova vita comincia da qui, da questo cielo.

*

* *

Trenta minuti più tardi arriviamo alla base. Riconosco da lontano Azad che ci aspetta sulla pista. Sono in uno stato di trance, come se questo momento fosse surreale. Ho come l'impressione che siano trascorsi anni interi da quando ho visto mio fratello per l'ultima volta. Era estate, eravamo in famiglia a Kocho, gli parlavo del mio matrimonio...

Azad piange dalla gioia, abbraccia Shirin e suo figlio, ci stringe tra le braccia con tutte le sue forze. Il suo volto sembra invecchiato, le sue rughe sono più marcate, ha l'aria esausta. Era così impaziente di ritrovarci, ha maledetto anche lui questa eterna pioggia:

-In questi ultimi giorni non ho fatto altro che osservare il cielo pregando che la pioggia si fermasse, non vedevo l'ora!

Ho quasi dimenticato tutta la fatica, la corsa per la fuga, i piedi feriti. Quello che mi preoccupa, è il destino dei nostri cari scomparsi, coloro che sono ancora prigionieri. Tempesto Azad di domande. Sa dov'è nostro padre? E nostra madre? Azad sembra terribilmente abbattuto. Dice che non ci sono notizie. Yasmine ha chiamato? Non ha dato alcun segno di vita, neanche Seve. Sono state sicuramente portate in Siria.

Mantengo il silenzio durante il tragitto, persa tra i miei pensieri. Perché dobbiamo subire tali atrocità? Non pensavo neanche di uscirne viva. Quegli uomini sono dei mostri, delle macchine senza cuore.

Azad non si capacita del fatto che siamo finalmente qui con lui, in pelle e ossa al suo fianco. Ci racconta di aver fatto di tutto per farci uscire dal villaggio dove eravamo nascoste. Invano. Nessuno dei suoi contatti voleva prendersi il rischio.

Dopo la metà del mese di agosto, ha vissuto qua e là, ospitato da persone sconosciute oppure dormiva in case disabitate. Trascorrevano le notti intere ad aspettare delle chiamate. Quando gli dissi che stavamo per fuggire, restò due giorni interi attaccato al telefono. È così contento che ce l'abbiamo fatta.

Ma l'incubo non è finito.

I nostri vicini traditori

Quando vivevamo a Kocho, eravamo in buoni rapporti con i nostri vicini arabi provenienti dai villaggi dei dintorni. A volte, chi non aveva la possibilità, chiedeva dei soldi in prestito a mio padre per poter andare dal dottore. Noi dispensavamo gli ortaggi del nostro orto, e loro compravano dei prodotti dalle nostre botteghe. I nostri muratori costruivano le loro case.

Si dice che in città, nella capitale Erbil, gli yazidi siano discriminati. I curdi musulmani pensano che gli yazidi siano sporchi e li disprezzano per questo. Gli yazidi laggiù hanno avuto difficoltà a trovare un posto di lavoro e una casa. I ristoranti non vogliono camerieri yazidi perché rischiano di perdere i loro clienti. A volte sono costretti a mentire e a nascondere la loro religione. Ci sono molti pregiudizi su di noi.

Ma a Kocho vivevamo tutti insieme pacificamente. I giovani ragazzi musulmani giocavano a calcio con i miei fratelli, i campionati difatti erano tra squadre miste. Invitavamo i nostri amici arabi alle cerimonie dei matrimoni e loro assistevano persino alle nostre cerimonie religiose come il Mercoledì rosso in primavera. Ai loro bambini veniva offerto il melograno e i succhi di arancia. Le famiglie yazidi erano ospiti a casa loro per festeggiare la gran festa dell'Aid alla fine del ramadan. Quelle famiglie musulmane vivevano con noi da secoli.

Dopo la caduta di Mosul, i villaggi arabi passarono sotto il controllo dell'ISIS, e da lì perdemmo ogni contatto con loro. All'inizio di agosto, alcuni capi arabi vennero a farci visita per assicurarci che non sarebbe successo nulla agli abitanti di Kocho.

Ma la prosperità del nostro villaggio ha senza dubbio creato gelosia e risentimento; e la scalata al successo dei partiti curdi, i quali rivendicavano il Sinjar per integrarlo al Kurdistan, ha provocato inquietudine nei confronti degli arabi sunniti locali.

Per questo motivo, quando giunse l'ISIS, molti arabi della regione si unirono a loro, impossessandosi delle donne e delle ricchezze yazidi. In realtà, molti arabi erano già da prima degli informatori dell'ISIS: nascondevano dei combattenti nelle proprie case fornendo loro armi per combattere contro Bachar al-Assad nella vicina Siria.

Quando realizzammo che i nostri vicini arabi ci avevano traditi, stentavamo a crederci. Molti yazidi in fuga avevano bussato alle loro porte, ma gli arabi si rifiutarono di nasconderli, perché avevano paura. O peggio, perché sostenevano quello che ci stava per succedere. Tuttavia, malgrado il pericolo, ci furono altre famiglie che invece rischiarono la vita per salvare tante altre famiglie e aiutare i prigionieri in fuga. Sempre saremo loro riconoscenti.

L'assenza

Stretti sotto le coperte, abbiamo lo sguardo fisso sulla piccola televisione che gracchia. Le informazioni scorrono, lo schermo è praticamente sempre illuminato. Le immagini mostrano il Primo Ministro del Kurdistan, Barzani, che si reca sul monte Sinjar in elicottero, accolto dai miliziani e dagli abitanti in festa. Qassim Shesho viene intervistato.

Lo scorso dicembre, i bombardamenti della coalizione e l'offensiva dei peshmerga hanno finalmente permesso di poter riprendere una parte del distretto del Sinjar. Le forze curde hanno ricevuto armi dai paesi europei e dagli Stati Uniti, così da poter tener testa all'ISIS sul fronte.

Ma il nostro villaggio è tuttora in mano Califfato. Ogni giorno la mia rabbia cresce sempre di più. Ogni giorno che passa è un giorno in più senza i miei fratelli e le mie sorelle, senza mia madre e mio padre... Azad sgrana nervosamente le perle del suo rosario. Mormora:

-Non ritorneranno da noi, anche se Kocho è libera. Ci sono troppi fantasmi laggiù, ci sono stati troppi morti.

I bambini giocano in giro per la casa. I più grandi, in lutto, non sono tornati a scuola, sono ancora troppo tormentati. La nostra vita ormai è scandita dalla distribuzione del cibo per i rifugiati. Alcune ONG portano delle borse di provviste e delle coperte, nonostante in questo villaggio siamo in migliaia a sopravvivere nei rifugi di fortuna.

Come se non bastasse, dobbiamo anche affrontare i problemi finanziari. Azad non riesce a trovare lavoro qui e a Kocho i nostri campi non sono stati raccolti. Di conseguenza, non abbiamo alcun reddito.

Le giornate scorrono nell'attesa di chiamate che potrebbero darci solo notizie incerte. A volte, mi ritrovo a pensare ai bei momenti della nostra vita, quando eravamo ancora tutti insieme. Mi piace guardare le foto. Malgrado le nostre peripezie, sono riuscita a conservarne qualcuna imballata in un sacchetto di plastica.

Contemplo il volto delle mie sorelle, dei miei fratelli, dei miei genitori. Sono le foto dei giorni felici. Un pic-nic in montagna il giorno di Norouz, la festa curda del nuovo anno, la foto in cui siamo a piedi nudi, in tailleur, o davanti ai piatti che preparavo con mamma.

Mio fratello Kovan, elegantissimo nella sua camicia bianca e con i suoi occhiali neri da star. La mia piccola Yasmine indossa un vestito rosa pallido, ha le sue guance piene e lo sguardo serio, i capelli

annodati in una coda di cavallo. Mio padre, con i suoi baffi fieri, posa in tenuta tradizionale, un paio di ampi pantaloni retti da una spessa striscia di tessuto. Nadia, bella come non mai nel suo vestito turchese durante una festa di matrimonio... queste foto mi trascinano in un vortice di terribile nostalgia. È tutto svanito ora. Mi restano solo queste immagini come ricordo.

*

* *

Urla di gioia risuonano dall'entrata della casa. Si tratta di una vicina che porta delle notizie: una giovane ragazza di Kocho è riuscita a scappare e ben presto dovrebbe arrivare a Dohuk. Sono sempre più le donne che riescono a fuggire, vengono poi recuperate dai passatori che aiutano gli yazidi a lasciare il territorio dell'ISIS.

Dopo il nostro arrivo a Dohuk, restammo qualche giorno nella casa di un notevole del posto. Azad cercava di trovarci un tetto sopra la testa, ma c'erano talmente tanti rifugiati nella città che i prezzi esplosero. A causa degli eventi, l'affitto di una casa nel villaggio era aumentato di 200 dollari, quindi ormai si arrivava a 700 dollari, perfino 1000 per un piccolo appartamento in città. Ecco che all'entrata della città cominciarono ad estendersi dei giganteschi campi profughi.

Azad non voleva che ci sistemassimo in un campo, anche se l'acqua, l'elettricità e il cibo erano gratis. Diceva che c'erano stati degli incidenti: alcune tende avevano preso fuoco per via dei riscaldamenti in cherosene e donne e bambini erano morti bruciati vivi all'interno. Mio fratello voleva soltanto trovare un luogo sicuro e confortevole dove potessimo sistemarci tutti insieme, avevamo sofferto abbastanza, diceva.

Poi finalmente, nei pressi di un villaggio della frontiera siriana, Azad trovò una casa in costruzione. Il suo proprietario era in Germania ma Azad riuscì a raggiungerlo. Era un uomo generoso che accettò di prestarci la sua casa per trascorrervi almeno l'inverno.

Utilizzando dei cavi, Azad riesce ad installare l'elettricità all'interno della casa.

Nella prima stanza è così freddo e umido che il nostro respiro produce vapore.

La seconda stanza invece è in nudo calcestruzzo grigio e un telone bianco si staglia per coprire la cornice di una finestra spalancata. Anche se è una casa in via di costruzione, siamo al sicuro qui. Tuttavia, non posso fare a meno di pensare che siamo sempre in una prigione. Non abbiamo più i nostri genitori, solo i nostri occhi per piangerli. Ci sentiamo abbandonati.

Il volto delle mie sorelle

Una sera, mia sorella Yasmine riuscì a contattare Azad. Una voce flebile e timorosa che sembrava provenire dall'altra parte del mondo:

-Azad? Sei tu, Azad?

-Yasmine! Tesoro! Dove sei?

-Sono a Mossoul. Sono rinchiusa in una stanza da quindici giorni.

-Di chi è la casa?

-Di Kader, sai il genero d'Amin, l'amico di papà. Mi ha promesso di tenermi con lui e trattarmi come una sorella. Ma non appena mi ha accompagnata qui, l'amir l'ha avvertito che sarebbe tornato a riprendermi più tardi.

-Yasmine, devi fuggire da quella casa.

-Mi hanno detto che se fuggivo, avrebbero ucciso l'intera la famiglia che mi sta accogliendo, anche i loro bambini...

-Sono solo delle minacce Yasmine, devi fare in modo di salvarti.

Yasmine trattiene i singhiozzi.

-Dov'è nostro padre Azad?

Azad non osa dirle la verità.

-Papà è stato fatto prigioniero.

Yasmine ci richiama una settimana dopo. Ci racconta di essere stata portata in un'altra casa di Mosul, che ha minacciato di suicidarsi se fosse rimasta sola. A quel punto i suoi carcerieri hanno accettato che sua cugina Seve, di 12 anni, la raggiungesse. Ad Azad dice:

-Seve ed io fuggiremo. Ci sono tre guardie che ci sorvegliano, ma una di loro ha promesso di aiutarci cercando di distrarre le altre.

-Fai attenzione Yasmine, non mi fiderei di lui se fossi in te, è un uomo dell'ISIS.

-Sì, Azad, te lo giuro, ci coprirà.

-Chiamo zio Raman, lui troverà qualcuno che vi verrà a prendere una volta uscite.

Grazie ai suoi contatti a Mosul, lo zio Raman trova un passatore che accetta di venire a prendere le ragazze per 700 dollari. Yasmine indica la collocazione della casa, aveva fatto caso a dei cartelli

arrivando. Alle 10 del mattino una macchina si ferma di fronte all'abitazione. I carcerieri sono usciti per fare una commissione e le ragazze quindi riescono a uscire furtivamente. Salgono in macchina. Il veicolo parte e il passatore riesce a portare le ragazze con sé. Yasmin chiama Azad: adesso è al sicuro.

Alle 14, il passatore contatta Azad. Era tutta una trappola. La guardia, a quanto pare un complice, dopo averle seguite piomba da lui all'improvviso. Dopo averlo minacciato con una pistola alla tempia, reclama la somma di 15 000 dollari per lasciarlo partire con le ragazze. Azad deve fargli pervenire tale somma al più presto.

Sconvolto, Azad parte per Dohuk per farsi prestare 8 000 dollari da un amico. Contatta il passatore e chiede di parlare con la guardia. Gli spiega che ha il denaro, ma che non gli darà nulla prima che le ragazze non siano al sicuro a Kirkouk. La guardia accetta e gli riferisce che Yasmine lo chiamerà una volta arrivati sul posto.

Mio fratello attende la chiamata. Siamo ottimisti e pensiamo che finalmente rivedremo le ragazze. Ma non arriva nessuna notizia.

Giunge invece una chiamata del padre del passatore. L'anziano è molto arrabbiato:

-Mio figlio è stato fatto prigioniero! Minacciano di ucciderlo se non verso 15 000 dollari per liberarlo. Io non ho soldi! Devi pagare tu per lui, perché è tutta colpa tua! Paga il riscatto e anche tua sorella sarà rilasciata.

Azad accetta, chiede di nuovo un prestito ad un amico e fa trasferire 15 000 dollari a un intermediario. Poco tempo dopo, veniamo a sapere che il passatore è stato liberato, ma non ci sono notizie di Yasmine. Azad è furioso. Richiama il padre, il quale seccamente replica:

-Ne ho abbastanza di te e di tua sorella, mi avete creato solo problemi, e non ho soldi per rimborsarti! Arrangiatevi!

Due giorni dopo, finalmente riceviamo una chiamata da Yasmine, in lacrime:

-Era tutto una menzogna, le guardie ci hanno riportate nella casa dove eravamo prima. Gli uomini dell'ISIS volevano solo tenderci una trappola.

-Sai che ho dovuto pagare 15 000 dollari di riscatto? Avevano promesso di liberarti.

Yasmine è disgustata:

-Lo so! Ma perché hai pagato? Kader sogghignava quando mi hanno portata da lui. Diceva: "Quell'imbecille di tuo fratello, come ha potuto credere che ti avrei venduta?"

Dopo quest'ultima chiamata perdiamo ogni contatto con Yasmine. Si fa viva solo dieci giorni dopo. Singhiozza al telefono, ci dice di essere ancora prigioniera di Kader, l'arabo di Mosul, il quale ha fatto mettere delle sbarre alle porte e alle finestre per impedirle di fuggire. Mia sorella l'ha supplicato di ucciderla, che la facesse finita con lei.

Come se non fosse abbastanza, Kader ha degli ospiti, dei jihadisti stranieri: un tedesco, una coppia di americani e un australiano. Questi hanno minacciato Yasmine che l'avrebbero tenuta d'occhio, che poteva togliersi dalla testa anche solo l'idea di scappare. Il tedesco, un uomo di origine curda che lavora nel traffico della droga, ha dichiarato di voler uccidere il suo stesso padre, il quale secondo lui è "un cattivo musulmano".

Una settimana dopo, Yasmine riesce a chiamare di nuovo. È stata portata in Siria con un egiziano e la sua donna. Non sa dove sia esattamente ed è stata separata da Seve.

Un giorno, mentre i suoi carcerieri pranzavano nel salone, Yasmine era riuscita a darsi alla fuga uscendo dalla finestra della cucina. Una volta in strada, era riuscita a prendere un taxi, ma alla fine l'hanno ripresa e riempita di botte. Kader l'ha fatta riportare a Mosul, in una nuova casa, dove Yasmine ha ritrovato Seve. Yasmin dice di non conoscere l'indirizzo, ma cercherà di trovare comunque un modo per localizzare la casa.

Quando Azad mi racconta tutto questo, non riesco a trattenere le lacrime:

-Se mai dovesse richiamarti, dille di fuggire, qualsiasi cosa dovesse succedere. Anche se rischia di essere uccisa. Deve fuggire.

Da allora, non abbiamo più notizie. Tutti i giorni cerchiamo di raggiungere Yasmine, Seve... Tutti i giorni. Sono così afflitta. Le ragazze che sono riuscite a fuggire ritornano a casa con delle storie orribili. Gli uomini dell'ISIS sono sadici. Non hanno freni e riversano sulle adolescenti e sulle ragazzine che tengono prigioniere tutte le loro perversioni. Questa situazione ci fa perdere la testa. Siamo pronti a dare qualsiasi cosa per mettere in sicurezza mia sorella.

*

* *

Sono riuscita a sentire Nadia, la mia dolce sorella. Mi sembra ancora di vederla uscire dal cortile della scuola nel villaggio dove siamo state prigioniere, i suoi lunghi capelli mossi color mogano, gli occhi terrorizzati. Proprio come se fosse davanti a me in questo momento, la vedo salire sulla

macchina dell'amir come se andasse al macello. Abbiamo saputo da una vicina del quartiere che Nadia si trova a Tel Afar. Questa vicina ha il numero di una delle guardie, allora io, colma di speranza, decido di chiamare e domando di parlare con Nadia. L'uomo esita per un momento, ma poi accetta. Attendo qualche minuto.

-Pronto?

-Sara?

-Nadia! Tesoro mio! Sono così contenta di sentirti. Sai che siamo fuggiti? Sono con Azad nei pressi di Dohuk.

-Che Dio sia lodato! Io sono prigioniera in una casa con altre donne.

-Nadia, trova il modo di fuggire. Contatteremo qualcuno per farti venire a prendere.

-Ci proverò. Richiamami quando puoi.

Da cosa nasce cosa e alla fine riusciamo ad avere il contatto di Abou Akar, un uomo di Tel Afar, il quale non conosce gli uomini dell'ISIS direttamente, ma può esserci ugualmente di aiuto. È stato raccomandato da un amico di mio zio Raman. Abou Bakar deve posizionarsi davanti all'edificio dove mia sorella è prigioniera. Io richiamo la guardia e avverto Nadia:

-Esci dalla casa appena puoi. Una volta fuori, troverai un uomo che ti aspetta, accenderà l'accendino come segno di riconoscimento. Si chiama Abou Bakar.

-Va bene. Aspetto che la guardia faccia il giro al piano di sopra ed esco.

-Buona fortuna!

Una mezz'oretta più tardi, contattiamo Abou Bakar. Ci assicura di aver aspettato invano di fronte alla prigione. È arrivato cinque minuti prima della nostra chiamata e non ha visto nessuna donna uscire. Non poteva bighellonare troppo sul posto, altrimenti l'avrebbero scoperto, quindi dopo un quarto d'ora è andato via. Noi intanto siamo oltremodo preoccupati, che fine ha fatto Nadia?

Silenzio stampa per almeno dieci giorni: la guardia dell'edificio si rifiuta di parlarci e Abou Bakar è scomparso dalla circolazione. Infine, una sera, Nadia chiama sull'orlo dell'isteria:

-Come avete potuto farmi questo?

-Nadia! Dove sei? Di che parli?

-Sara, io sono uscita, non c'era nessuno che mi aspettava...

-Ascolta, sei stata troppo impaziente, dovevi attendere di più! Vi siete persi per qualche minuto! Dove sei ora?

-Non ho visto nessuno fuori e sono andata nel panico, non volevo tornare in quella casa. Sono fuggita per strada. Per dieci giorni mi sono nascosta in un container, in un immobile abbandonato.

Non avevo niente da mangiare. Poi sono andata a bussare alla porta di una casa domandando se potessero nascondermi e il proprietario ha accettato. Ve lo passo perché vorrebbe parlarvi.

Una voce seria risuona al telefono.

-Salam alikoum... Non vi preoccupate per vostra sorella. La considero come una figlia, non la consegnerò mai all'ISIS. Non appena ne avrò occasione, la riporto da voi. Abbiate pazienza.

Nadia viene ospitata da quest'uomo per quattordici giorni. Ma lui le ha mentito: fa parte dell'ISIS e l'ha portata in un centro di detenzione in un villaggio vicino Tel Afar. Nadia si ritrova di nuovo imprigionata in una casa insieme ad altre donne, uomini e bambini. Non riuscirà a contattarci che un'altra volta soltanto e durante la chiamata riattaccherà velocemente. Da allora, non avremo più sue notizie.

Epilogo

Nel dicembre del 2014, quando i peshmerga liberarono una parte del Sinjar, la nostra speranza era che riuscissero a riprendersi anche la città di Tel Afar. Ma non arrivarono fin lì. Un giovane prigioniero evaso ci ha rivelato che tutti i prigionieri yazidi di Tel Afar sono stati trasferiti a Mossul. Si trovano tutti all'interno di una sala per matrimoni, sotto il controllo dell'odioso Babour. Da allora, non abbiamo più ricevuto chiamate. C'è stato un blackout. A quanto pare, l'ISIS ha tagliato le reti a Mosul.

Una donna del villaggio in cui siamo rifugiati ci ha fatto visita, Amina. Lavora per un'associazione che aiuta le vittime yazidi. È un'ex-parlamentare yazidi, ha diversi contatti e gestisce un'organizzazione in Siria. Ci ha riferito di aver aiutato tante donne yazidi a fuggire. Ci ha offerto dei soldi, dei vestiti, e ha chiamato dei medici per farci visitare. Amina ha poi registrato i nomi dei nostri cari dispersi, promettendoci che avrebbe fatto il possibile.

Nell'attesa, mia zia Berivan si lascia deperire. Resta distesa sulla sua coperta e pensa alla sua piccola Seve, se la immagina che gioca ancora con la bambola, accanto a lei. Anche suo figlio maggiore le manca. Sono trascorsi così tanti mesi da quando li ha visti per l'ultima volta.

Oggi è trascorso quasi un anno, e noi speriamo ancora che arrivino notizie, tutti i giorni. Riceviamo la chiamata di un uomo: i suoi contatti a Mossoul gli hanno riferito che alcuni abitanti del villaggio sono ancora vivi. Ma non si sa nulla di mio padre, né di mia madre. Non abbiamo notizie del figlio più grande di Berivan, né di Hassan e della sua sposa. Neanche dei miei quattro fratelli.

Quante altre vittime, ancora?

Maggio 2015

Testimonianza di Amina Saeed, ex-parlamentare irachena (2010-2014)

Amina Saeed ha creato il Comitato di Aiuto per le donne che sono riuscite a fuggire dall'ISIS. Al momento, ospita nel suo appartamento quattro famiglie imparentate tra di loro. "D'abitudine, siamo in tre a casa, ma in questo momento siamo in trentacinque. Non potete venire da me, non c'è spazio!". Così ci dà appuntamento in un caffè a Dohuk.

"Il 3 agosto del 2014 l'ISIS ha catturato più di 5 000 persone, per lo più donne e bambini. Solo nel villaggio di Kocho, 700 donne sono state fatte prigioniere. Dopo un mese, alcune di loro sono riuscite a fuggire, ma da quando sono arrivate a Dohuk il loro calvario non è terminato: non avevano un posto dove dormire e a causa degli stupri subiti erano in uno stato psicologico e fisico disastroso. Abbiamo creato un gruppo di volontari per sostenerle e poi una rete per aiutare i prigionieri a fuggire.

All'inizio, grazie ad alcuni contatti personali, siamo riusciti a liberare due, tre persone. Abbiamo pagato le "spese" dei passatori che permettevano ai fuggitivi di lasciare il territorio dello Stato Islamico.

Ma ben presto abbiamo perso il controllo, ci domandavano di occuparci di un caso ogni due giorni, ed era ovviamente impossibile pagare per tutti, così ci siamo ritrovati senza fondi. Alla fine abbiamo contattato il governo creare un Comitato, il quale finalmente dispone di finanziamenti illimitati per pagare i passatori. Anche se non vogliamo che questo diventi un "business con l'ISIS".

Per quanto riguarda i prigionieri, tutto cambia a seconda dei casi individuali. A volte non riceviamo più notizie, le reti si interrompono... Tuttavia, sappiamo dove si trovano molte persone imprigionate, ma ovviamente non posso dire nulla per questioni di sicurezza.

A partire dal gennaio del 2015, più di 500 persone sono riuscite a fuggire, di cui 260 sono donne e 170 bambini. Le loro testimonianze sono agghiaccianti. Gli uomini dell'ISIS le umiliavano: "Siete delle prostitute, adoratrici di Satana." Hanno violentato il 90% delle ragazze, comprese le ragazzine. Tra quelle che sono riuscite a scappare ce ne sono alcune che sono rimaste incinte. Le abbiamo aiutate ad abortire. Chi vorrebbe avere uno stupratore dell'ISIS come padre del proprio figlio?

Le ragazze vengono violentate a partire dall'età di 9 anni. Durante i primi giorni, all'interno dei cosiddetti "grandi mercati", i capi sceglievano le più belle tra le prigioniere. Le vestivano da spose per fare la loro propaganda.

In seguito, le altre ragazze venivano vendute per lotti, e poi rivendute ancora... Destinate ai combattenti di ranghi inferiori. In pratica, tutto è diventato un commercio. Un soldato possiede le sue schiave e ne può fare ciò che vuole: violentarle, rivenderle, scambiarle con un amico una volta stanco... Alcune tra di loro sono state vendute quattro, cinque volte...

Qualche giorno fa abbiamo recuperato una ragazzina di 11 anni, violentata da un uomo di 50. Lui le aveva detto di aver posseduto già cinque donne yazidi.

Una bambina di 9 anni, detenuta a Mosul, ci ha raccontato che si era messa ad urlare perché un orribile vecchio con una folta barba le aveva fatto del male. Era una bambina, con i fermagli ai capelli, non capiva neanche quello che le stava succedendo, non sa nemmeno cosa sia il sesso. Suo padre è stato giustiziato e sua madre è stata imprigionata. È sola.

Un'altra bambina è riuscita a opporre resistenza al suo stupratore ed è stata torturata. Mi ha mostrato il suo corpo coperto di ferite. Alcune ragazze che non si sono mai arrese sono state private del cibo per tre giorni. Un'altra che aveva provato a fuggire è stata picchiata per diversi giorni ed ora non potrà più tornare a camminare normalmente.

Una volta "smaltite" le più giovani, spetta alle donne sposate essere vendute. Hanno imprigionato anche le donne anziane, le nonne. Perché? Questo è un mistero. Non si sa neanche che fine abbiano fatto, probabilmente sono morte di fame o di sete. Nessuno sa cosa sia successo.

Le vittime che riusciamo ad accogliere sono molto depresse. Alcune tra loro hanno dei momenti di assenza, altre degli scatti di ira, altre ancora perdono conoscenza o non riescono a dormire per via degli incubi. Sono traumatizzate.

Durante la loro prigionia, queste donne potevano mantenere viva la speranza di rivedere la loro famiglia, ma una volta arrivate qui, dopo essere fuggite dai loro burattini, si interfacciano alla realtà: la loro famiglia è stata decimata, il padre e i fratelli sono stati giustiziati, la madre è in prigione... Si ritrovano sole, senza casa, né un posto in cui poter dormire. Hanno bisogno di cure e di sentirsi al sicuro.

Al loro ritorno, le ragazze sono nuovamente accettate dalla società, non vengono respinte e non le si considera come delle vittime. Ma trovare una sposa dipende comunque dalla mentalità dell'uomo, serve cioè ch'egli accetti tutto quello che è successo alla giovane ragazza, che la sostenga.

Anche i bambini che vengono fatti prigionieri sono messi a dura prova. I piccoli vengono strappati dalle braccia delle madri. Gli uomini dell'ISIS vogliono indottrinarli con un lavaggio del cervello che li rende dei fanatici. Secondo la Shari'a, vengono sorvegliati come dei bottini e costretti a convertirsi all'islam, restando prigionieri anche dopo la conversione. Forse il Califfato prima o poi vorrà inviarli

al fronte come carne da macello. Quelli tra loro che sono riusciti a scappare sono traumatizzati e hanno problemi di salute a causa della mancanza di igiene.

Quello che sta accadendo è una tragedia. Io stessa sono sconvolta da tutto quello che ho sentito. L'ampiezza di questa sciagura è talmente immensa che non si potrà mai rimediare a tutti i dolori. Tuttavia, noi continuiamo a fare quello che possiamo. Anche perché ai nostri prigionieri non viene offerto nessun altro aiuto; non ci sono scambi, o negoziazioni, e questo mi sembra quanto meno incredibile! Perché quando un giornalista occidentale viene rapito, viene fatta partire una mobilitazione di combattimento per farlo liberare.

Immaginate invece noi, con 500 prigionieri! Per lo più donne e bambini! E nessuno muove un dito per tentare di liberarli! Questo silenzio è assordante.

Infatti, quando abbiamo dato agli americani le coordinate di Kocho, sono rimasti seduti per dodici giorni a non fare nulla al fine di liberare gli abitanti. A sorvegliarli c'erano solo sei o sette guardie, e alla fine solo grazie a diverse riprese è stato possibile intervenire per salvare i prigionieri.

Il 27 novembre, quando i peshmerga hanno lanciato un'offensiva nel Sinjar, l'ISIS ha spostato i suoi prigionieri da Tel Afar a Mosul. Come accade ogni volta, qualsiasi movimento militare provoca uno spostamento anche dalla parte dell'ISIS e questo quindi dà l'occasione giusta per intervenire. La coalizione e i peshmerga avrebbero potuto allearsi per salvare i prigionieri, i quali, non di meno, sono essere umani. E se aspettiamo che sia l'ISIS a liberarli, possiamo attendere in eterno.

La nostra comunità, da sempre sparpagliata nel mondo a causa delle persecuzioni del passato, è ormai distrutta. Ci chiediamo perché l'ISIS sia stato così crudele con noi. Alle donne dicavano: "Vi meritate tutto questo perché siete infedeli!".

Adesso vogliamo quindi che tutto quello che abbiamo passato sia riconosciuto come un genocidio, perché contro di noi sono stati commessi tutti i crimini immaginabili. E questo è stato fatto in nome di una religione. I cristiani di Mosul furono espulsi dalla nostra comunità, ma non sono stati uccisi o resi schiavi come noi."

Testimonianza di Nada, 16 anni

Insieme ad un'altra dozzina di rifugiati, Nadia sopravvive nella struttura portante di un edificio aperto ai quattro venti. Il rifugio è una miseria: una tenda bianca, un tappeto sul pavimento, dei materassi arrotolati e delle valigie impilate negli angoli. Un piccolo Butagaz contro il freddo tagliente

della notte. Ben presto le attività devono ricominciare, quindi gli occupatori abusivi dovranno trovarsi un altro rifugio. In città viene montato legalmente un campo di rifugio, ma ad avere la priorità ci saranno gli sfollati che al momento dormono nelle scuole, così da permettere il rientro a scuola agli abitanti di Dohuk. Nada, dal volto dolce e pallido, indossa un abito e un velo nero, una tenuta da lutto.

“Vengo dalla città di Sinjar. Vivevo lì con mia nonna, mia madre e mio fratello di 19 anni. Mio padre partì nel 2006 per lavorare a Mosul, ma poi scomparve, è stato sicuramente ucciso. Non avevamo abbastanza denaro, quindi non ho potuto continuare la scuola.

Il 3 agosto ci chiama un amico yazidi, ci dice che l'ISIS stava circondando la città, e che fuggire nelle montagne non sarebbe servito a niente. Noi abbiamo aspettato, rintanati in casa nostra. Poi un vicino arabo ci ha denunciati, avvertendo l'ISIS che accanto a lui vivevano degli yazidi. Era nostro vicino da dieci anni.

Così gli uomini dell'ISIS sono entrati in casa nostra e hanno portato via mio fratello. Poi insieme a mia madre sono stata portata all'ufficio disertato del PDK (Partito Curdo). Ci hanno detto che c'avrebbero riportato a casa presto. Difatti ci hanno fatto salire su un autobus con altri yazidi. Il viaggio è durato poco, meno di un'ora e siamo arrivati nella città di Tel Afar: solo in quel momento abbiamo realizzato che la sorte che ci attendeva era tutt'altra. C'erano tre autobus in fila, intervallati da tre veicoli militari.

A Tel Afar ci hanno rinchiusi in una scuola colma di sole donne. I carcerieri erano degli uomini della città e il primo giorno ci hanno detto: “Vi abbiamo catturato per convertirvi alla vera religione. O diventate musulmane, oppure vi uccidiamo!” All'inizio siamo riuscite a resistere, ma la verità era che non avevamo scelta.

Il giorno dopo, ci hanno portate alla prigione di Badouch, tra Tel Afar e Mosul. Siamo rimaste lì per nove giorni, ammassate in una grande sala. L'acqua e il cibo erano terribili. Poi siamo state portate in una scuola di Tel Afar.

Laggiù gli uomini dell'ISIS hanno raggruppato le ragazze dai 10 ai 30 anni e anche le donne sposate più belle. Io li supplicavo di lasciarmi con mia madre, ma rispondevano: “Andrete in un posto migliore, più confortevole.”

Siamo state portate a Mosul in autobus e rinchiusi in una casa a tre piani, alle spalle di una moschea. Il primo giorno, il loro capo, Abou Omar, è arrivato con altri quattro uomini. Hanno scelto le ragazze più belle e una donna sposata con un figlio.

L'uomo era abbastanza anziano e portava una barba corta. La casa era piena di guardie, dunque per noi la fuga sembrava impossibile. Dopo tre giorni, Abou Omar ci ha consegnate ad un altro capo, un uomo chiamato Abou Bachir, a Bahaj nei pressi di Sinjar. Tre autobus colmi di donne.

Abbiamo trascorso una notte all'interno di una casa, poi Abou Bachir è venuto con i suoi uomini a scegliere le più belle: ne ha prese tre o quattro. Le donne cercavano di resistere, ma sono state prese con la forza. Poi ci hanno portate in una scuola nei pressi di Bahaj, dove siamo rimaste per una settimana prima di essere inviate a Rambusi. Qui, Abou Bachir è tornato a cercare altre ragazze. E qui, tirando a sorte per scegliere una donna tra le tante, mi ha venduta a un uomo chiamato Abou Idris.

Così Abou Idris mi venne a cercare: aveva il pizzetto, i capelli lunghi, una ventina di anni, era un turcmeno di Tel Afar. A Rambusi eravamo in tutto sei donne in casa, una per ciascun combattente. Siamo rimaste lì quindici giorni, ci portavano da mangiare e noi cucinavamo. Abou Idris mi ha violentata più volte.

Poi disse che un'altra ragazza ed io saremmo state vendute a un siriano di Raqqa. Ma prima che il siriano venisse a cercarci sono riuscita a fuggire insieme all'altra ragazza. Abou Bachir era a casa, ma stava cenando con i suoi uomini. Aveva lasciato il cellulare in carica in cucina.

Noi l'abbiamo rubato e siamo uscite fingendo di portare fuori la spazzatura. Gettando un'occhiata furtiva, ci siamo accertate che nessuno ci seguisse. A quel punto abbiamo iniziato a correre verso i boschi. Gli uomini ci hanno seguito, hanno iniziato a sparare, ma noi abbiamo continuato a correre a perdifiato. Abbiamo corso tutta la notte e durante il tragitto ci siamo imbattute in una casa disabitata. Ci siamo rifugiate lì, ma a un certo punto sono arrivati i combattenti. A quel punto, nel panico, ci siamo arrampicate sul tetto, da dove riuscivamo a sentire che i combattenti cercavano delle bottiglie di gas in casa. Tutto ciò è durato un'ora, l'ora più lunga della mia vita.

Una volta ripartiti, siamo scese in casa e ci siamo nascoste. Siamo riuscite a raggiungere il fratello di un mio amico che si era rifugiato tra le montagne del Sinjar, lui ci ha detto che avrebbe cercato un passatore e che poi ci avrebbe richiamato. Poi è suonato il telefono, e sollevandolo abbiamo riconosciuto immediatamente la voce terrificante di Abou Bachir che urlava: "Dove siete? Vi ritroveremo!" Noi abbiamo riagganciato subito. A quel punto abbiamo visto la luce dei fari della macchina per strada. Abbiamo cominciato a correre, nonostante le pallottole che fischiavano sopra le nostre teste.

Abbiamo raggiunto un frutteto e ci siamo distese per terra. Io singhiozzavo. Ricordo che la mia amica mi coprì la bocca con la sua mano. Abbiamo continuato a correre e ci siamo ritrovate in un villaggio deserto, dove un gruppo di cani randagi ha iniziato a seguirci. Erano attirati dall'odore dei cadaveri che giacevano nel villaggio.

Quando siamo arrivate nei pressi di un cantiere, abbiamo visto degli uomini con delle torce elettriche; ci siamo gettate in alcune fosse. Il mattino, al risveglio, abbiamo trovato una scala, così

siamo riuscite a uscire dalla fossa. Alla fine, il fratello del mio amico ci ha chiamate e abbiamo raggiunto le montagne. Eravamo salve.

Ora vivo con mio zio, il fratello di mio padre. Mi ha accolta. Quando sono tornata a Dohuk, un'amica mi ha accompagnata dal medico per assicurarci che non fossi incinta. Fortunatamente non lo ero.

Mia madre è sempre a Tel Afar, sono riuscita a raggiungerla telefonicamente solo una volta. Ha cercato di scappare, ma è stata ripresa. Ricevo ogni giorno delle minacce al telefono: "Sappiamo che sei a Dohuk, se non torni, uccidiamo tua madre".

Mio fratello è stato ucciso, l'ho saputo la settimana scorsa quando ho visto una foto postata su Facebook da un vicino, il traditore. Nella foto mio fratello è a terra, le mani dietro la schiena, con una pallottola in testa. Ho ancora delle foto in una busta, foto della mia vita prima di tutto questo, quand'ero una ragazza elegante, truccata. Ho una foto di mio fratello, bellissimo.

Lo vendicherò, ucciderò un uomo dell'ISIS."

Dopo aver saputo della morte di suo fratello, Nadia ha tentato di suicidarsi due volte, prima gettandosi dal tetto della casa, poi sotto le ruote di una macchina. Dopo quest'intervista, è stata accolta da una famiglia di Dohuk.

Conclusion

Notre projet initial n'était pas une traduction, mais bien une comparaison entre le système juridique italien et celui des pays de l'Afrique francophone afin de nous focaliser sur certains droits qui sont à nos yeux très intéressants, comme le droit de parentalité, d'instruction et de citoyenneté et afin d'analyser certains cas juridiques emblématiques. Pendant la recherche de ce matériau, nous sommes tombées sur plusieurs témoignages de femmes à la recherche de leur propre liberté, dignité et justice, des femmes dont la voix avait été réduite au silence ou qui avaient subi des barbaries insoutenables. Le récit de témoignage de Sara nous frappa davantage en raison de son intensité.

Le récit que nous avons décidé de traduire, *Sara, Evadée de Daech. Ils nous traitent comme des bêtes*, est un récit de témoignage écrit par une femme yézidie devenue prisonnière des hommes de Daech à partir de 2014, quand ceux-ci prirent le contrôle de la ville de Mossoul, située dans le Kurdistan irakien. Le but du témoignage de Sara n'est pas seulement de raconter la vérité, de dénoncer donc les violences infligées aux Yézidis, raconter la rancœur, l'indignation pour les violences sexuelles subies par les jeunes femmes qui ont partagé le même destin d'emprisonnement avec Sara, mais il s'agit également de montrer les intentions de Daech : détruire un peuple tout entier et perpétrer une barbarie sans fin.

Par conséquent, notre mémoire vise en premier lieu à faire connaître le génocide du peuple yézidi, en rendant le lecteur conscient des crimes de guerre commis par les hommes de Daech, et à dénoncer l'esclavage sexuel, utilisé comme outil de guerre. Par la traduction inédite de cet ouvrage où la journaliste Mercier prête attention à l'histoire de Sara et à d'autres témoignages importants, nous racontons en italien une réalité géographiquement lointaine, mais qui ne mérite pas d'être ignorée. Il a été utile de recueillir des informations préalables sur la condition de la femme yézidie, la religion et la communauté yézidie et ce qui a eu lieu à partir de l'attaque du 10 juin 2014, en écrivant au premier chapitre une sorte de reportage cherchant à raconter la vérité. Notre choix de traduire le témoignage de Sara s'inscrit surtout dans la tentative de diffuser une histoire vraie et courageuse, en tenant compte que le peuple yézidi est très peu connu.

L'analyse du genre littéraire en question nous a permis de bien repérer les fonctions de l'ouvrage à traduire : le récit de témoignage peut remédier à l'impossibilité de parler et donc peut bloquer un silence assourdissant, il permet de rechercher l'identité et de surmonter le sentiment de honte qui envahit chaque survivant. Son style obéit à ce besoin de vérité, au point qu'il pourrait être considéré comme un acte judiciaire. Confrontée à la honte et à la rage de Sara et de tous les personnages qu'elle décrit, nous avons essayé de rendre au mieux leur dignité perdue et ensuite retrouvée, de restituer ce

sentiment de culpabilité qui les afflige. Le texte de départ essaie de *dire* les faits en réclamant la justice ; la traduction s’aligne sur cette intention énonciative.

Au premier chapitre on a abordé aussi la thématique de l’image de la femme yézidie, de sa victimisation et de sa marginalisation. La littérature féministe concernant l’engagement des femmes en guerre est passée de la victimisation de celles-ci à une vision plus active de leur rôle dans la société et la politique. D’une part, les femmes kurdes sont toujours représentées comme victimes de guerre, comme réfugiées ou opprimées par le patriarcat et par une condition économique assez instable ; cette représentation ne favorise qu’une image de la femme yézidie comme objet passif qui peut être sauvé uniquement par la guérilla masculine. D’autre part, il était intéressant de mettre l’accent sur la manière dont les situations de violation des droits humains peuvent favoriser la transformation de la position des femmes dans la société, même après la fin de la guerre. Le témoignage de Sara, sa ténacité et son courage sont devenus des armes contre la tyrannie et l’injustice de Daech. C’est là un exemple parfait de la façon dont l’usage de la démocratie, la soif de justice et l’engagement des femmes sont essentielles pour la défense de leur nation et de leur communauté. Incontestablement, le traitement réservé aux femmes et aux jeunes filles yéziennes par les hommes de Daech a été terrifiant. Pourtant, il ne faut pas oublier que les violations des droits humains ont concerné toute la communauté, donc même les hommes : quoique de nature différente, ces violations ont la même intensité et les mêmes conséquences désastreuses. Lors de la traduction, notre empathie envers les femmes a donc essayé de ne pas tomber dans l’emploi des mots véhiculant des stéréotypes sexistes : nous avons effectué une lecture lucide du texte et traduit en tenant compte de la nature collective de la catastrophe.

Au chapitre 2, qui offre une analyse textologique de l’ouvrage, nous avons examiné notre traduction sur différents niveaux et selon les structures du texte, mais nous avons également évalué notre médiation en tenant compte des prédispositions émotionnelles et idéologiques du traducteur dont parle Larose (1989). La stratégie de traduction a été choisie sur la base de différents éléments définis « péri-textuel », mais elle a également été influencée par la typologie et la fonction du texte. Nous avons donc exploré notre texte d’arrivée sur le plan de l’expression et du contenu.

La traduction proposée au chapitre 3 est une traduction fidèle au texte de départ, qui a respecté la syntaxe, le lexique et le niveau de langue. En ce qui concerne les choix de traduction liés aux isotopies, nous avons gardé l’homogénéité du champ sémantique en suivant notre perception de l’histoire de Sara, ce premier sentiment qui s’instaure lors de la lecture du texte. Car le traducteur est avant tout un lecteur du texte qu’il/elle va traduire, un interprète des émotions : vengeance, rancœur, peur, mais aussi force, courage et dignité. Les femmes yéziennes que l’on peut rencontrer dans le récit de témoignage de Sara et dans notre traduction ne sont pas perçues au final comme des victimes.

Durant tout le processus de traduction, notre but était notamment de les représenter le plus possible comme des combattantes courageuses.

Bibliographie

- ADAM, J. M. (2005) : *La linguistique textuelle. Introduction à l'analyse textuelle des discours*, Paris, Armand Colin.
- AKTURK, A. S. (2016) : « Female Cousin and Wounded Masculinity: Kurdish Nationalist Discourse in the Post-Ottoman Middle East », *Middle Eastern Studies*, 52, 1, pp. 49-59.
- BARIR, I. (2014) : « The Yezidis: Traumatic Memory and Betrayal », *Tel Aviv Notes*, VIII, 17, pp. 1-6.
- BEGIKHANI, N., HAMELINK, W., WEISS, N. (2018) : « Theorising Women and War in Kurdistan: A feminist and critical perspective », *Kurdish Studies*, 6, 1, pp. 5-30.
- BOESHOTEN, R. V. (2012) : « Entre témoignages et Récit de vie : Quels rapports ? », Communication au colloque *Témoin et Témoignages. Figures et objets du XX^e siècle* (Paris, 13-15 Décembre 2012), Boeshoten, University of Thessalie.
- BUFFON, V., ALLISON, C. (2016): « The Gendering of Victimhood: Western Media and the Sinjar Genocide », *Kurdish Studies*, 4, 2, pp. 176-196.
- CAGLAYAN, H. (2007): *Analar, Yoldaslar, Tanricalar*, Istanbul, Iletisim Yayinlari.
- CARTER, A. (1996) : « Are Women 'Citizens of the World' ? Virginia Woolf, War and Nationalism », *Australian Journal of Politics and History*, 42, 1, pp. 39-53.
- CORBIN, H. (1986) : *Histoire de la philosophie islamique*, Paris, Collection Folio essais (n° 39), Gallimard.
- DETUE, F., LACOSTE, C. (2016) : « Ce que le témoignage fait à la littérature », *Europe*, n° 1041-1042, pp. 3-15.
- HOSSEINI, S. B. (2016) : « Current Situation of Woman Yezidi in Iraq », *Quershnit*, 3 Juin 2016.
- HOLZ, L. M. (2017): « The Role of The Islamic State Terrorist Organization in Human Trafficking, The Yazidi in Iraq », *Human Trafficking*, V, pp. 1-20.
- LAROSE, R. (1989, 2^e éd.): *Théories Contemporaines de la Traduction*, Québec, Presse de l'Université du Québec.

- MERCIER, C. (2015) : *Sara, Evadée de Daech. Ils nous traitent comme des bêtes*, Paris, Flammarion, Édition « J'ai lu ».
- NICOLAUS, P. (2014) : « The Yazidi Religion », Former UN High Commissioner for Refugees in Kabul, *Iran and the Caucasus*, 18, pp. 6 ; 124-125.
- PARENT, A. M. (2006) : « Trauma, Témoignage et Récit : La déroute du sens », *Protée*, 34, 2-3, pp.113-125.
- PAULO, S. (2016) : « Le Témoignage dans le Droit et dans la Littérature », *Colóquio Direito, Literatura e Memória*, organisé par l'Université de Sao Paulo et par l'Université Jean Moulin de Lion, Lyon, mars 2016, pp. 1-12.
- PESEK, O. (2005) : Compte Rendue à propos de Jean-Michel Adam : *La linguistique textuelle. Introduction à l'analyse textuelle des discours*, Paris, Armand Colin.
- POULOS, M. (2009): *Arms and the Woman: Just Warriors and Greek Feminist Identity*, New York, Columbia University Press.
- SAGARRA, C. (2008) : « Obstacles et enjeux d'une écriture témoignante. Récit du Génocide. Traversée de la mémoire », document de l'Université de Trente, Canada, pp.
- SALLOUM, S. *et alii* (2015): « At Crossroads, Human Rights Violations Against Iraqi Minorities After ISIS », *Report*, 1, pp. 1-68.
- SPAT, E. (2017): « Yezidi Identity Politics and Political Ambitions in the Wake of the ISIS Attack », *Journal of Balkan and Near Eastern Studies*, 20 (5), pp. 1-19.
- VAN DON TOORN, C., WING, J. (2014) : « The Plight of Iraq's Yazidis in Ninewa Province with Christine Van Don Toorn. Joel Wing », *Musing on Iraq*, September, 1, pp. 1-8.
- ZOPPELLARO, S., MOIOLA, P. (2017) : « Popolazione Perseguitate : Yezidi », *Rivista Missione Consolata*, III, pp. 1-12.

Sitographie

MERCIER, C. (2014) : « Le but de Daech est de ne laisser aucune fille vierge »
https://www.liberation.fr/planete/2014/12/03/le-but-de-daech-etait-de-ne-laisser-aucune-fille-vierge_1156103 (dernière interrogation : 24/01/2020).

Euronews (2016) : “Siria: rapporto ONU, ISIS contro Yazidi commette genocidio”
<https://it.euronews.com/2016/06/16/siria-rapporto-onu-isis-contro-yazidi-commette-genocidio>
16/06/2016 (dernière interrogation : 24/01/2020).

ZOPPELLARO, S. MOIOLA, P.: “Kurdistan : Orgoglio Kurdo”,
<http://www.rivistamissioniconsolata.it/2017/07/01/orgoglio-kurdo/> (dernière interrogation : 24/01/2020).

ZOPPELLARO, S. MOIOLA, P. : “Popolazioni perseguitate : Yazidi”,
<http://www.rivistamissioniconsolata.it/2017/03/01/popolazioni-perseguitate-yazidi> (dernière interrogation : 24/01/2020).

Le site Web de la communauté Yézidi - www.yazda.org (dernière interrogation : 24/01/20).

Résumé

Tra le numerose testimonianze di donne che hanno avuto il coraggio di raccontare le ingiustizie e le violenze subite, donne la cui voce è stata fatta tacere perché appartenenti ad una religione o ad una comunità considerata “sbagliata”, ovvero donne cui non veniva concessa alcuna protezione nel loro stesso paese, abbiamo scelto *Sara. Evadée de Daech* (année) scritto con l’aiuto della giornalista francese Célia Mercier. Sara, la protagonista e la narratrice della storia, confida alla giornalista tutte le atrocità e le ingiustizie subite come donna curda e in quanto donna che non si è mai arresa all’onda funesta dell’ISIS, ma che ha sempre combattuto per la libertà. Le due donne riescono a raccontare le barbarie e le ingiustizie che hanno colpito la comunità yezidi dopo l’attacco del 10 giugno del 2014 da parte degli uomini dell’ISIS alla città di Mossoul, nel Kurdistan iracheno. Dato che tale testimonianza non aveva una traduzione in italiano, abbiamo sentito di doverla tradurre e di inserirla in un progetto di tesi. Difatti, il titolo di questo elaborato, *Traduire Sara. Evadée de Daech de Célia Mercier : journalisme et écriture de témoignage*, riassume al meglio i punti più salienti del nostro progetto. Nell’elaborato abbiamo in primo luogo cercato di attirare l’attenzione sulle ingiustizie e sulle violenze subite dalle giovani donne yazidi curde e dall’intera comunità yazidi dopo l’attacco ad opera dell’ISIS; in secondo luogo abbiamo approfondito le caratteristiche del genere letterario della testimonianza scritta; infine, abbiamo condotto un’analisi della traduzione proposta nel terzo capitolo.

Sara, il cui vero nome viene modificato per ovvi motivi di sicurezza, viveva con la sua numerosa famiglia nel villaggio di Kocho all’interno della regione del Sinjar, una zona limitrofa al Kurdistan iracheno nella quale la comunità yazidi vive da migliaia di anni. Questi ultimi, circa 600 000 in tutto il mondo, sono i membri di un’antica religione la quale affonda le proprie radici nel periodo sumeriano della Mesopotamia. In 21 capitoli Sara racconta la sua infanzia, la sua vita nel villaggio di Kocho, i costumi e le credenze yazidi, l’avanzata dell’ISIS con il conseguente attacco a Mosul, e la detenzione che l’obbliga a separarsi da gran parte della sua famiglia. Sara non rivedrà mai più suo padre, sua madre e gran parte dei suoi fratelli; riuscirà a scappare e ritornare a casa da suo fratello Azad solo un anno dopo. Durante i capitoli che descrivono la prigionia, sempre senza filtri, Sara racconta la sofferenza per la fame, la sete, il sequestro dei bambini più piccoli e delle donne sposate, la paura di essere scelte come schiave dagli ufficiali dell’esercito dell’ISIS e dall’“Amir”, l’indignazione e la rabbia per quello che accadeva alle donne più giovani le quali venivano usate come meri oggetti, sfruttate il più possibile, vendute e rivendute più volte. Infine, la protagonista racconta la fuga insieme alle altre donne con le quali aveva condiviso la prigionia infernale, una fuga compiuta grazie ai cellulari nascosti nelle scarpe e nei pannolini dei bambini. Leggere *Sara. Evadée*

de Daech è come entrare in una di quelle case abbandonate dove gli uomini dell'ISIS tenevano imprigionati donne e bambini, per il lettore sarà come entrare a far parte del gruppo di donne con il quale Sara condividerà un destino atroce, un incubo che difficilmente si riesce a dimenticare. Facilmente proverà la loro stessa indignazione e la loro stessa rabbia.

Dunque, oltre alla traduzione della testimonianza proposta nel terzo capitolo della tesi e compiuta seguendo un approccio di tipo testuale, lo scopo di questa ricerca, soprattutto per quanto concerne il primo capitolo, è far emergere i crimini di guerra commessi, denunciare la schiavitù sessuale utilizzata come strumento di guerra da parte dell'ISIS, ma anche dare voce ad una comunità, quella yezidi, obbligata a tacere per lunghissimo tempo, una comunità alla quale è sempre stata negata una degna e serena esistenza. Questa tesi vuole dunque far emergere delle testimonianze importanti, portatrici di storie e disavventure geograficamente lontane ma che in realtà ci toccano da molto vicino, testimonianze quindi che meritano di essere ascoltate. All'interno del libro di Sara, infatti, oltre ai 21 capitoli che lo compongono, Célia Mercier inserisce due testimonianze: la prima di Amina Saeed, un'ex parlamentare irachena la quale espone lucidamente il problema dei rifugiati, e la seconda di un'adolescente yazidi di 16 anni, Nada. Riconoscere il genocidio può essere considerato il raggiungimento di un obiettivo essenziale per gli Yazidi, anche se di fatto non è servito ad alleviare un dramma in corso: sono molti ancora i rifugiati in Siria, in Turchia e in Grecia.

L'elaborato della nostra tesi si divide in tre capitoli, *L'écriture témoignante et l'arrière-plan socioculturel*, *L'analyse Traductologique* e *La Traduction*. Se l'ultimo contiene la proposta di traduzione di Sara. *Evadée de Daech* ed il secondo mira ad essere un'analisi del progetto di traduzione, seguendo soprattutto le teorie espone da Larose (1989) nel suo libro *Théories Contemporaines de la Traduction*, per quanto concerne il primo invece si andranno ad esaminare diverse tematiche. L'intenzione è infatti quella di scrivere un lungo reportage che descriva la trama e i personaggi che il lettore incontrerà nella testimonianza di Sara e nella traduzione proposta; condurre una riflessione sulle caratteristiche e sulle finalità del genere letterario in questione, la testimonianza scritta; attuare un approfondimento sulla religione e sulle usanze yazidi, e in modo particolare sulla condizione della donna yazidi dopo l'avanzata dell'ISIS e l'attacco nel giugno del 2014. Innanzitutto, abbiamo effettuato un'analisi sul genere letterario in questione il quale può avere differenti funzioni e obiettivi : la testimonianza può rimediare all'impossibilità di parlare e dunque può porre fine ad un silenzio assordante, essa permette di ricercare la propria identità e superare il sentimento di vergogna provato dai sopravvissuti, inoltre è un genere letterario che permette di raggiungere quel necessario bisogno di verità, così essenziale da poter essere considerato anche un atto giudiziario. La

testimonianza scritta è un genere avente diverse funzioni: racconta una verità, quasi spesso scomoda, e grazie al suo stile diretto rende il lettore cosciente di eventi traumatici che hanno fatto parte della storia e della vita del protagonista. In genere, la letteratura di testimonianza rivela delle verità terribili rimaste ignorate o nascoste sotto il silenzio cui le vittime sono state obbligate. Il bisogno del narratore di comunicare, descrivere quindi la verità, nasce esattamente in questo istante, dal momento in cui cioè egli stesso, il protagonista soggetto dei traumi, viene costretto al silenzio o a dimenticare, dal momento in cui cioè non gli viene permesso di raccontare. Abbiamo ritenuto utile anche prendere in considerazione il seguito etico di questo genere letterario: il testimone si sente quasi in dovere di prendere la parola, al fine di vendicare i morti e *raccontare* al posto di questi ultimi, ridotti ormai al silenzio. Come sottolinea Catalina Sagarra (2008), vi è un'urgenza della parola, e serve quindi mettersi in discussione, dire, scrivere per non distruggersi interiormente, per conservare quell'ultimo pezzo di umanità. Si può affermare allora che la testimonianza scritta sia sotto tutti i punti di vista un atto giudiziario, il quale è essenziale affinché il tribunale della storia possa finalmente giudicare criticamente tutti i fatti accaduti. E attraverso questo approfondimento abbiamo convenuto che il risultato sarà una scrittura positivista dei fatti, la quale rinuncia al pathos e ad una scrittura dialettica; per il lettore quindi non ci sarà l'illusione della partecipazione capace di condurli nel rifugio dell'emozione facile. Al contrario, dovrà fare i conti con una verità psicologica e con un'eloquenza magra, quella "choix du petit" che conduce ad una forma di scrittura sobria. Ad ogni modo, tutte queste argomentazioni conducono alla conclusione che un genere di questo tipo porta il lettore a trovarsi dinanzi alla vergogna, alla follia, alla rabbia e alla dignità perduta e in seguito ritrovata, al senso di colpa provato dalle vittime che sono sopravvissute e che decidono di raccontare la loro storia.

Continuando nella descrizione del contenuto del primo capitolo, *L'écriture de témoignage et l'arrière-plan socioculturel*, oltre ad un'analisi del genere letterario della testimonianza scritta, la quale mira a raggiungere una sua più profonda comprensione, il lettore del presente elaborato può trovare un approfondimento della condizione della donna yazidi dopo l'attacco dell'ISIS compiuto nel 2014. Prima di trattare della vittimizzazione, marginalizzazione e dell'attivismo femminile, è sembrato opportuno condurre una ricerca sui crimini di guerra commessi nei confronti della comunità yazidi. Nei primi mesi del 2012, un gruppo di insorti estremisti d'Al Qaeda, che sarebbe in seguito diventato l'ISIS, si rese responsabile di attacchi sempre più numerosi contro le forze di sicurezza irachene. In seguito, nel 2014, il gruppo conquista territori in Siria e prende il controllo di Falloujah e Mosul. Il 29 giugno 2014 il gruppo in questione proclama un califfato islamico sui suoi territori e nomina Abu Bakr al-Baghdadi come capo. Il 10 giugno, dopo tale avanzamento da parte dell'ISIS, il nord dell'Iraq è soggetto a un'ingente emigrazione della popolazione, la maggior parte è composta da minoranze religiose. Le milizie dell'ISIS consideravano gli Yazidi come degli infedeli e misero in

atto un massacro forzando alla schiavitù sessuale migliaia di donne e giovani ragazze. Durante l'attacco furono uccisi 500 yezidi, 3929 donne e giovani ragazze furono portate a Tel Afar e ripartite tra i soldati o offerte in regalo a chi combatteva in Siria, 6389 uomini sono stati prelevati dai soldati dell'ISIS per essere addestrati e convertiti. I sopravvissuti sono solo 2592. Il loro unico crimine era quello di appartenere ad una religione che non era presente nel *ahl al-kitab*⁵⁴, di conseguenza una religione che non meritava di essere protetta dallo Stato Islamico o menzionata nel Corano. La storia e l'identità di questa comunità è stata dunque sempre marchiata con il sangue e la violenza.

Abbiamo ritenuto opportuno, al fine di comprendere al meglio il tema della vittimizzazione e della marginalizzazione femminile, un approfondimento della realtà vissuta dalle donne curde e del loro attivismo all'interno dei conflitti; si potrà solo allora parlare di esperienza femminile in guerra. Questo approccio è essenziale per comprendere i loro conflitti quotidiani e le loro esperienze di emigrazione. Ovvero, prendendo in considerazione i seguenti fattori, nel primo capitolo abbiamo giudicato interessante soffermarci su due nozioni, le quali sono sempre state considerate punti focali da parte degli studiosi del XX secolo ed oltre: il corpo della donna e la sessualità vista come oggetto violabile e utilizzato come strategia di guerra; l'impegno di queste ultime nelle organizzazioni per la difesa del loro paese e della loro comunità. Il libro che abbiamo tradotto, *Sara. Evadée de Daech*, fa numerosi riferimenti al primo concetto (la donna curda è quasi sempre rappresentata come vittima di guerra, rifugiata, oppressa dal patriarcato o da una condizione economica poco stabile), ma il coraggio di Sara nel raccontare i soprusi subiti, la tenacia che le ha permesso di fuggire, e la testimonianza di Amina Saeed (la quale al momento dell'intervista con Célia Mercier ospitava nel suo appartamento quattro famiglie di rifugiati) sono dei perfetti esempi del secondo concetto, ovvero esempi emblematici di donne che malgrado la loro situazione precaria e problematica, sono riuscite a raggiungere il loro obiettivo, il quale per Sara era scappare dalle grinfie dell'ISIS insieme alle altre donne della sua famiglia e insieme alle donne incontrate durante la cattività, e per Amina Saeed quello di creare un Comitato di aiuto per le donne che sono riuscite a fuggire e aiutare quanti più rifugiati possibile. Con l'avanzata dell'ISIS si assiste ad una corrispondente e proporzionale proliferazione di comportamenti e atteggiamenti che sono lo specchio di una violenta riemersione culturale di principi antidemocratici, prima comunque sempre presenti nella società civile ma più celati e latenti. La donna è cioè tradizionalmente vista come un oggetto violabile e la schiavitù sessuale è utilizzata come strumento di guerra. Inoltre, la percezione tradizionale dei ruoli dei sessi ci porta a supporre che l'uomo sia un oggetto attivo, combattente e invasore, mentre la donna sia sempre stata vista come un agente passivo, soprattutto in guerra, "victimes, weepers, mothers and wives located in the home front

and are vulnerable to rape, aggression and slavery” (Begikhani, Hamelink e Weiss 2018 : 8). Tuttavia, le nuove teorie femministe e l’attivismo in guerra da parte delle donna hanno piuttosto dimostrato il contrario: la loro partecipazione come combattenti o attiviste per la difesa del loro paese può essere considerata come un progetto di emancipazione. Dunque, al fine di riassumere l’argomentazione esposta nel primo capitolo, la letteratura femminista circa l’attivismo delle donne in guerra è passata dalla vittimizzazione di queste ultime ad una visione più attiva delle donne nella società e nella politica. Dunque, potrebbe essere interessante mettere l’accento sul modo in cui le violazioni dei diritti umani siano capaci di diventare involontariamente circostanze favorevoli alla trasformazione della posizione della donna nella società, anche dopo la fine del conflitto. In definitiva, l’analisi realizzata, anche grazie alla traduzione della testimonianza, ha lo scopo di mostrare come la testimonianza stessa di Sara, il suo coraggio e la sua tenacia, ovvero le sue uniche armi contro la tirannia dell’ISIS, l’abbiano aiutata a dire la verità e a raccontare ciò che ha subito, ma hanno anche contribuito ad attuare un minimo di giustizia e a ridare a lei e alla sua comunità un minimo di dignità. La sua testimonianza appare essere un esempio perfetto del secondo concetto di cui abbiamo parlato poc’anzi: l’importanza dell’attivismo femminile per la società e la politica. Tutto ciò però ci potrebbe anche condurre in errore, cioè questa ipervisibilità della figura femminile potrebbe anche produrre un effetto negativo: la figura maschile viene messa a tacere, anche se ha bisogno di aiuto. Dunque per concludere, malgrado l’accento posto sulla figura femminile, non bisogna dimenticare che il genocidio in questione, come tutte le altre violazioni dei diritti umani e gli abusi, colpiscono un’intera comunità, e di conseguenza anche agli uomini: anche se di natura differente, le violazioni dei diritti umani hanno la medesima intensità ed importanza, le stesse conseguenze disastrose. Dunque, perpetuare la vittimizzazione di certe vittime e marginalizzarne altre, ci conduce a torto ad aumentare la presenza di stereotipi e non ci permette inoltre di condurre un’analisi lucida e critica di quanto successo, non ci permette cioè di comprendere la vera natura collettiva della catastrofe.

Nel secondo capitolo, *L’analyse Traductologique*, ci siamo proposti di esaminare le scelte traduttive più rilevanti compiute durante il processo di traduzione, sia da un punto di vista dell’*espressione*, dunque per quanto concerne le proprietà formali di un testo, sia da un punto di vista del contenuto del messaggio. Pertanto, l’obiettivo del secondo capitolo è quello di descrivere e commentare le scelte traduttive più significative, al fine di giungere ad una buona autovalutazione della nostra strategia di traduzione. Ma prima di tali analisi si è ritenuto opportuno approfondire un discorso più teorico, ovvero esaminare in dettaglio le teorie di Larose circa la traduzione, presenti nel suo libro *Théories Contemporaines de la Traduction*, pubblicato nel 1989. Quest’approfondimento è prezioso per comprendere alcune nozioni importanti quali la sovrastruttura, la macrostruttura e la microstruttura del testo (ovvero gli elementi testuali) e gli elementi peritestuali. Dunque una particolare attenzione

sarà dedicata alla valutazione della traduzione, ma anche alla mediazione del traduttore. Per quanto concerne gli elementi peritestuali, i quali influiscono sugli elementi testuali, occorre sottolineare che lo stesso Robert Larose li descrive come delle condizioni dell'enunciazione ai sensi della produzione di un testo. Si tratta dello scopo degli enunciatori, del tenore informativo, della componente materiale e dello sfondo socioculturale. La strategia di traduzione viene elaborata mediando le priorità accordate a questi quattro parametri. Per quanto riguarda la prima tappa, ovvero lo scopo degli enunciatori, è opportuno sottolineare l'importanza di una corrispondenza tra lo scopo dell'autore e lo scopo del traduttore, in quanto uno squilibrio tra TD e TA conduce ad un'alterazione delle funzioni del testo e del suo tessuto linguistico. Secondo le teorie di Larose, è ugualmente importante mettere in rilievo il tenore informativo: conservare il contenuto informativo significa anche non sottostare ai limiti che lo sfondo socioculturale può costituire. La cosiddetta componente materiale va invece a definire la corrispondenza della forma della composizione dei testi, ci ricorda cioè che non si può alterare il genere e di conseguenza gli aspetti formali che esso comporta: « On ne doit pas faire d'une conte un roman, d'une épopée un sketch de cabaret, car ce n'est plus une traduction » (Tarnoczi 1967 : 140). Infine, per quanto concerne lo sfondo socioculturale, è importante evidenziare che il traduttore parte prima di tutto dal significato del testo nel suo contesto, e quindi se non c'è un significato non vi è alcun testo. Ci siamo poi soffermati sulla descrizione degli elementi puramente testuali del testo, ovvero abbiamo descritto la macrostruttura, la sovrastruttura e la microstruttura, facendo sempre riferimento alle teorie espresse da Robert Larose (1989: 229). La prima indica la struttura schematica di un testo, rappresenta cioè la forma globale del contenuto macrostrutturale, e se la microstruttura rinvia alla maniera con la quale il materiale testuale si modella a partire dalla forma dell'espressione e dalla forma del contenuto, la macrostruttura invece ingloba le diverse funzioni del testo e la sua organizzazione tematica. L'analisi della macrostruttura rinvia cioè all'identificazione della funzione del testo, della sua tipologia, del genere, del significato e del contesto. Per quanto riguarda invece l'ultimo livello tra gli elementi testuali, la microstruttura, sarà lo schema riguardante l'analisi traduttologica, inserito nel secondo sottoparagrafo del capitolo, che ne svelerà le caratteristiche e le componenti. Tale schema va a delineare le peculiarità del testo per quanto concerne la morfologia, il lessico e la sintassi, sia da un punto di vista della forma dell'espressione che del contenuto; e se quest'ultimo mostra l'oggetto del messaggio, la forma dell'espressione indica le proprietà formali di un testo, «la matière phonique ou graphique structurée comme forme par la langue» (*ibid.*: 259).

Al fine di giungere ad una buona valutazione della traduzione, che possa basarsi su delle porzioni di testo delimitate, è opportuno analizzare in dettaglio il testo in tutta la sua interezza. Difatti la microstruttura indica la forma dell'espressione e del contenuto dei segmenti testuali isolati (*ibid.* :

256). La microstruttura è quel livello del testo il quale ha lo scopo di unire le sequenze di pensiero in maniera logica e coerente, permettendo di rendere comprensibile tutte le parti del discorso. Può essere difatti utile immaginare il testo come un edificio composto da diversi piani nel quale la costruzione di base, le mura portanti, rappresentano la sovrastruttura, ciascun piano rappresenta la macrostruttura, e tutti i mattoni e gli elementi legati dal cemento compongono invece la microstruttura. Lo schema traduttologico e la sua analisi ci hanno permesso di approfondire i tre diversi livelli della microstruttura (il livello morfologico, lessicale e sintattico) sia dal punto di vista dell'espressione che dal punto di vista del contenuto. Procedendo con ordine, abbiamo notato ad esempio che per quanto riguarda il livello morfologico della forma dell'espressione è importante la presenza dei cosiddetti *mots-outils*, parole con un'alta frequenza nel testo che non appaiono semanticamente rilevanti, ma che hanno una funzione puramente grammaticale; per il livello lessicale invece ci è sembrato interessante rilevare la presenza di ipotassi e paratassi. La paratassi è piuttosto frequente nella lingua parlata, la quale per ovvie ragioni non può essere pianificata al di là di un certo limite. Si preferiscono frasi brevi e semplici, l'una come prolungamento dell'altra, piuttosto che frasi complesse e multiple. Inoltre, la paratassi risulta essere uno strumento ideale per descrivere una sequenza di fatti o aspetti della realtà in maniera immediata. E forse, nello scritto, grazie alla paratassi, l'autore produce un effetto di suspense affinché il lettore continui la propria lettura. Tuttavia, questa struttura ha anche lo scopo e la proprietà di mostrare un pensiero in modo chiaro ed incisivo; ragion per la quale viene molto utilizzata nelle descrizioni. Pertanto, se la paratassi denota da un lato un linguaggio meno formale, dall'altro l'uso dell'ipotassi indica un pensiero più complesso ed elaborato. Per tale motivo, ma anche per rendere la lettura più scorrevole e meno frammentata nella lingua di arrivo, nel processo di traduzione abbiamo ritenuto più opportuno utilizzare l'ipotassi laddove possibile. Per quanto riguarda invece la forma del contenuto, è stato interessante soffermarsi sulle scelte stilistiche dei tempi verbali. Si può senza dubbio affermare che nella traduzione presente nel terzo capitolo ci sia una preferenza di forme verbali passive piuttosto che forme attive, con l'intento di marcare le forme di ingiustizia e le violenze subite dalle vittime e di conseguenza enfatizzare la loro passività. Infine, va messa in rilievo la presenza del fenomeno dell'ellissi, spesso necessario per evitare effetti di ridondanza. Per quanto concerne invece il livello lessicale, la presenza delle espressioni idiomatiche dà conto di un discorso alla portata di tutti. Infine, per quanto riguarda il livello sintattico della forma del contenuto, abbiamo constatato una presenza importante del fenomeno di cambiamento nell'ordine delle parole del testo di partenza. Tuttavia, nonostante i fenomeni di cambiamento dell'ordine delle parole, di ellissi e della forma passiva al posto della forma attiva, rispettivamente preferiti per rendere la lettura più fluida e scorrevole e veicolare un particolare messaggio, si può affermare che la traduzione

proposta sia un testo fedele al testo originale, un testo di arrivo che ha in generale rispettato la sintassi, il lessico e il livello di lingua del testo di partenza.

Infine, per una buona valutazione della traduzione, è opportuno non dimenticare che la traduzione non è semplicemente una pratica lineare che parte da un testo d'origine per arrivare ad un testo di arrivo. Come sottolinea Larose (*ibid.* : 224), « la traduction est un tour de force d'équilibriste qui consiste à rendre complémentaires des antinomies apparentes. Auteur et destinataire convergent l'un vers l'autre, fond et forme aussi ». Dunque, ci è sembrato appropriato non considerare il testo come un discorso “orfano”, che viene al mondo in solitudine, ma come portatore dell'impronta del traduttore, cioè delle sue convinzioni, predisposizioni emotive ed ideologiche. Tutto ciò gioca un ruolo essenziale nella valutazione della traduzione. Attraverso la traduzione, è stato possibile approfondire il legame che si instaura tra autore e traduttore, e l'abbiamo fatto con la maggiore fedeltà possibile a ciò che Sara voleva gridare al lettore. *In primis* perché la sua storia è una testimonianza, una storia realmente accaduta, e *in secundis* perché Sara ha trovato il coraggio di raccontare ciò che ha subito e la tenacia di ritrovare la voce che avevano fatto tacere più volte.

Emblematici sono i brani in cui le giovani donne prigioniere degli uomini dell'ISIS sono descritte da Sara come vittime impotenti, rannicchiate al suolo (*rannicchiate* è difatti un termine molto ricorrente nella traduzione), distrutte, violate, percosse più volte e gettate a terra. Malgrado tutto ciò, come sottolineano le stesse parole di Sara, le donne con le quali ha condiviso il suo destino sono state anche capaci di mantenere la loro dignità. Risulta un compito delicato tradurre le frasi che descrivono il momento in cui queste ultime sono costrette a sfregiare il proprio volto pur di non essere violentate. Il silenzio con il quale più volte le lacrime hanno solcato i loro volti non le ha rese vittime ma combattenti. In qualità di traduttrice dell'opera, abbiamo letto, interpretato e reso il testo con un'attenzione particolare alle emozioni: non solo il sentimento di vendetta, di rancore e di paura, ma anche la forza, il coraggio e la dignità delle donne yazidi.

Ringraziamenti

Mi è doveroso dedicare questo spazio dell'elaborato alle persone che hanno contribuito, con il loro instancabile supporto, alla realizzazione dello stesso.

Vorrei ringraziare la mia relatrice, Soliman Luciana Tiziana, per il sapere trasmessomi e i preziosi consigli.

Ringrazio infinitamente i miei genitori e mia sorella Alessia, senza i quali niente di tutto questo sarebbe stato possibile.

Ringrazio particolarmente Erika. Grazie per ispirarmi ed esserci sempre.

Infine, un ringraziamento speciale va alle amiche che hanno sempre creduto in me, Ilaria, Monica, Rossella e Teresa. Grazie per avermi sempre spronato a fare il meglio.